

COLETTE

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Mes
Apprentissages

CE QUE CLAUDINE N'A PAS DIT

HACHETTE

Mes apprentissages (1936) Ce que Claudine n'a pas dit

Colette



Hachette, Paris, 1949

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[I](#)
[II](#)
[III](#)
[IV](#)
[V](#)
[VI](#)
[VII](#)
[VIII](#)
[IX](#)
[X](#)
[XI](#)
[XII](#)
[XIII](#)
[XIV](#)
[XV](#)

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Colette et sa famille (anonyme)

Lune de miel (anonyme)
Jeune mariée (anonyme)
Caroline Otéro (anonyme)
Colette à vingt ans (prise en 1893, Reutlinger probablement
Émile ou Léopold, tous deux DP)
Colette en 1904 (anonyme)
Au temps des pensums (anonyme)
Marcel Schwob vu par Sacha Guitry (sous droits, caviardée)
Paul Masson (anonyme)
La vie gaie (anonyme)
L'ouvreuse (par Rip, DP)
La couverture de « Claudine à l'École » par Emilio della
Sudda (DP)
Apothéose (anonyme)
Jean de Tinan déguisé en moine (anonyme)
Dans la petite retraite où j'avais emporté des livres naufragés
(anonyme)
Premier chignon (anonyme)
Le domaine des Monts-Boucons (anonyme)
À califourchon, dans une culotte genre zouave (anonyme)
Francis Jammes (anonyme)
Polaire à ses débuts (anonyme)
Polaire dans « Claudine » (Henri Manuel, DP)
Polaire dans son tour de chant (photographie LAPI)
Polaire dans « Le p'tit jeune homme » (peut-être Henri
Manuel, DP)
Polaire en 1935 (Henri Manuel, DP)
M. Willy venait d'inventer une paire de *twins* (anonyme)
Sido, lointaine et proche (anonyme)

Jean Lorrain, vu par Henry Bataille (DP)

Jean Lorrain dans son salon (anonyme)

Couverture d'un des romans de M. Willy (photos non
créditées)

...Sur une monture à 10 francs l'heure (anonyme)

...Seule, avec le chien (anonyme)

...Si j'écrivais quelque jour mes souvenirs de « l'autre
versant » (Photo studio Limot.)

Je n'ai guère approché, pendant ma vie, de ces hommes que les autres hommes appellent grands. Ils ne m'ont pas recherchée. Pour ma part je les fuyais, attristée que leur renommée ne les vît que pâissants, soucieux déjà de remplir leur moule, de se ressembler, un peu roidis, un peu fourbus, demandant grâce en secret, et résolus à « faire du charme » en s'aidant de leurs petites, lorsqu'ils ne forçaient pas, pour éblouir, leur lumière de déclin.

Si leur présence manque à ces « souvenirs », c'est que je suis coupable de leur avoir — le sexe n'importe guère — préféré des êtres obscurs, pleins d'un suc qu'ils défendaient, qu'ils refusaient aux sollicitations banales. Ceux qui soulevèrent, jusqu'à une sorte de passion, ma curiosité, n'étaient parfois indécis que sur la manière dont ils verseraient leur essence la plus précieuse. Ils faisaient comme les gourmands qui tiennent en mépris le homard à l'américaine, parce qu'ils ne sont pas sûrs de le décortiquer proprement. Mais je disposais sans doute du geste lustral, — d'une paumée d'eau opportune le guide italien réveille, au passage, l'or assoupi des mosaïques souterraines... Une larme, ou une éclaboussure, et mes préférés se livraient.

Je ne me fais gloire de rien, sinon d'avoir heurté au passage ces êtres sapides et obscurs. Parfois leurs noms, inutiles, s'effacent, mais je les violente et ils s'inscrivent de nouveau sous les visages, qui sont lents à pâlir. Les mieux gravés n'ont pas joué, dans ma vie, un rôle fatal. Il est en moi de chérir, par la mémoire, le passant autant que le parent ou l'époux, et la surprise à l'égal du quotidien. C'est pourquoi j'ai pu donner, sans amour, une place de choix par exemple au jeune homme que je vis feindre de boire, et de fumer l'opium. Or il est plus aisé de fumer et de boire que de faire semblant, et l'abstention, rare en tous domaines, révèle une inclination vers

le défi et la virtuosité. Que quêtait donc mon jeune ascète, ballotté de fumerie en beuverie, et qui restait à jeun ? Il fallut bien qu'il me le dît, à moi qui ne fumais ni ne m'enivrais. Il ne voulait que se sentir pressé, chaud de tous côtés, étayé par de vrais ivrognes et des fumeurs fervents. S'il s'expliqua mal et par bribes, je compris tout, le jour où, au lieu de dire « leur saoulerie », il lui échappa de dire « leur confiance ».

Pour l'ébriété, il s'en tirait facilement, mêlant avec adresse l'eau gazeuse et le champagne. L'opium lui donnait plus de peine, et parfois quelques nausées, — il faut ce qu'il faut. Ce qu'il lui fallait, c'était l'amitié passagère, les aveux, une jonchée de jeunes morts sans défiance, et la triste félicité de poser son front sur une épaule, un sein consentants, de rejoindre dans le demi-sommeil des alliés inaccessibles...

J'ai connu aussi la petite fille de huit ans qui laissait sa mère l'appeler longtemps, au loin, dans le parc... Elle écoutait, cachée, la voix maternelle s'approcher, s'éloigner, errer, changer d'accent, devenir, autour du puits et de l'étang, rauque et méconnaissable... C'était une petite fille très douce, mais qui en savait déjà trop, comme vous voyez, sur les diverses manières de se donner terriblement du plaisir. Elle finissait par sortir de sa cachette, imitait l'essoufflement et se jetait en courant dans les bras de sa mère : « Je viens de la ferme... J'étais... J'étais avec Anna dans le bas du potager... J'étais... j'étais... » s'excusait-elle.

— Qu'est-ce que tu feras de pire quand tu auras vingt ans ? lui reprochais-je un jour.

Elle ferma à demi ses yeux bleus délicieux, regarda dans le lointain :

— Oh ! je trouverai bien... dit-elle.

Mais je crois qu'elle se vantait. Je m'étonnai qu'elle jouât, par deux fois, son jeu devant moi. Elle ne me demandait aucune complicité ni promesse, semblait assurée de moi comme le furent, après elle, d'autres coupables, vaincus par la volupté de l'aveu et le besoin de mûrir sous un regard humain.

J'ai connu une brave créature, une de ces femmes qui, par vocation et raisonnement, sont comme la grasse prairie, le grenier d'abondance de l'homme. Elle servait de maîtresse amicale à l'un de mes amis, A... qui trouvait chez elle divertissement, soins affectueux encore qu'amoureux, la

cuisine honnête, l'orangeade du soir, l'aspirine par temps d'orage, et une parfaite bénignité sensuelle. Il laissait la bonne Zaza, revenait, s'en allait et l'oubliait, la retrouvait entre le chien griffon, un feu de bois, et quelque inconnu à qui elle dispensait sans doute aussi la tasse de verveine et la nuit cordiale. B..., l'ami d'A... fut-il un peu envieux d'une liaison aussi quiète ?...

— Fais attention, dit-il à A...

— À quoi donc ?

— À cette femme. Très dangereuse. Sa pâleur de vampire, sa crinière d'un roux infernal...

— Tu me fais bien rigoler, dit A... Elle est teinte.

— Teinte ou non, mon vieux, tu ne te doutes pas du changement effrayant que subissent depuis quelque temps ton humeur, ton travail, jusqu'à ton physique... Ce genre de désagrégation rapide est *toujours* l'œuvre d'une femme fatale. Zaza a tout de la femme fatale. Tu vas à l'abîme.

A... se moqua de B..., continua de fréquenter Zaza, de l'oublier, de la retrouver selon le hasard, de l'emmener manger un bon dîner lourd et fin dans le quartier des Halles. Un soir il attabla B... avec eux, s'en alla au dessert sans préméditation :

— Mes enfants, j'ai une réunion syndicale à dix heures. Buvez l'armagnac à ma santé. Vieux, tu reconduiras Zaza si elle a un verre de trop ?...

Tête à tête avec Zaza, B... lui laissa deviner la suspicion et la considération effrayée qu'elle lui inspirait. « Une femme comme vous... Broyeuse d'hommes... Allons donc !... Cet imbécile d'A..., charmant mais borné, n'a rien compris... Comment ?... À d'autres !... Je suis encore capable, Dieu merci, de percer à jour... », etc., etc..., etc...

Vers minuit, B... larmoyait sur les blanches mains de Zaza qui le regardait de haut en pinçant sa grande bonne bouche. Elle ne parla de rien à notre ami A... Mais elle commença d'endosser, vis-à-vis de B..., une grande tenue complète et démodée de femme fatale. Elle l'attira, l'expulsa, le rappela, incisa sur le poignet du pauvre homme, à l'aide d'un cristal brisé, les quatre lettres de son prénom, lui donna des rendez-vous en taxi,

couronna d'aigrettes de jais ses cheveux roux, porta des chemises en chantilly noir, et plus scandaleusement encore se refusa. Si bien que B..., qui n'en revenait pas, fut bien forcé de croire à la goule qu'il avait inventée, et A... s'inquiéta de B...

— Qu'est-ce que tu as, mon vieux ? Le foie ? La vessie ? Va aux eaux, consulte, fais quelque chose ! Mais ne reste pas comme ça, tu m'as l'air de filer un mauvais coton !

Il ne savait pas si bien dire, car B... mangeant mal, dormant peu, s'enrhumant pour un rien, se laissa surprendre par une consommation d'envoûté, et mourut comme à l'improviste. Sous son oreiller et dans ses papiers intimes, mêlées à des dossiers d'affaires, les photographies de Zaza ne contribuèrent pas peu à guérir le chagrin de veuve de Mme B...

Zaza elle-même, en tricotant un petit pull-over bleu ciel, me conta l'histoire que je résume. Nous étions toutes seules, et elle prenait des temps, multipliait les « ...mais le plus beau de l'affaire... Voilà mon B... aux cent coups... Ce n'est pas que je raffole du chantilly noir, mais ça fait romanesque... » et elle ne cessa pas, son visage mûr et aimable tout froncé de malice, d'avoir l'air de me raconter une facétie un peu poussée. Elle finit sur un geste d'insouciance qui eût donné froid à un auditeur plus sensible, et sur un mot sentencieux :

— Il ne faut pas tenter le diable, même par bêtise. Cet imbécile de B..., il a tenté le diable...

Qu'il n'y ait pas eu, de mes ténébreux amis à moi, enseignement efficace d'une vertu ou d'un vice éclatants, osmose ni même simple contagion, je ne puis maintenant que m'en réjouir. Dans le temps de ma grande jeunesse, il m'est arrivé d'espérer que je deviendrais « quelqu'un ». Si j'avais eu le courage de formuler mon espoir tout entier, j'aurais dit « quelqu'un d'autre ». Mais j'y ai vite renoncé. Je n'ai jamais pu devenir quelqu'un d'autre. Chers exemples effrénés, chers conseillers néfastes, je n'aurai donc pu que vous aimer, d'un amour ou d'une horreur également désintéressés ? Des personnages péremptoires ont devant moi passé, paradé et émis leur lumière, non point en vain puisqu'ils me demeurent agréables et lumineux. Mais je les ai découragés. On décourage toujours ceux qu'on n'imite point.

L'attention qui n'alimente que la curiosité passe pour impertinence. Or je n'ai imité ni les bons, ni les autres. Je les ai écoutés, regardés. Sûr moyen d'inspirer aux bons une mélancolie d'anges, et de m'attirer le mépris des réprouvés, au sens catholique du mot. La voix du réprouvé rend des sons assurés et chauds, et n'hésite jamais, — ainsi de la voix juste et majeure, par exemple, de Mme Caroline Otero, qui me transmet en pure perte, autrefois, et sans obstination, de grandes vérités.

Je l'ai peu connue. On s'étonnera de lire son nom dès les premières lignes de mes souvenirs. Il vient sous ma plume, à propos pour donner à ces pages leur ton. Vingt pages sur le coloré, le tonique et mystérieux éphémère, — vingt lignes sur le notoire et le vénérable que d'autres ont chanté et chanteront ; — de l'étonnement devant le rebattu, ça et là une propension à dormir d'ennui au son des grands « ah ! » qu'est en train de pousser le monde devant un prodige, un messie ou une catastrophe, — voilà, je pense, mon rythme...

Il se trouve que je me souviens de Madame Otero avec plaisir. J'aurais pu cueillir, sur des lèvres plus augustes que les siennes, des paroles qui, riches d'écho, m'eussent été enseignement et profit ? Mais les lèvres augustes ne sont pas si prodigues. Au hasard et à l'inconnu, j'ai demandé des compensations, qu'ils m'ont quelquefois versées un peu comme le cocotier ses noix, pan ! en plein sur le crâne. Madame Otero, debout au milieu d'une période de ma vie pendant laquelle j'interrogeais la possibilité de gagner ma subsistance, n'a rien d'un cocotier. Elle est pur ornement. Comme tout ce qui est luxe, elle dégage des enseignements divers. Et rien qu'à l'entendre je me réjouissais que l'essai d'une de mes carrières l'eût mise sur mon chemin :

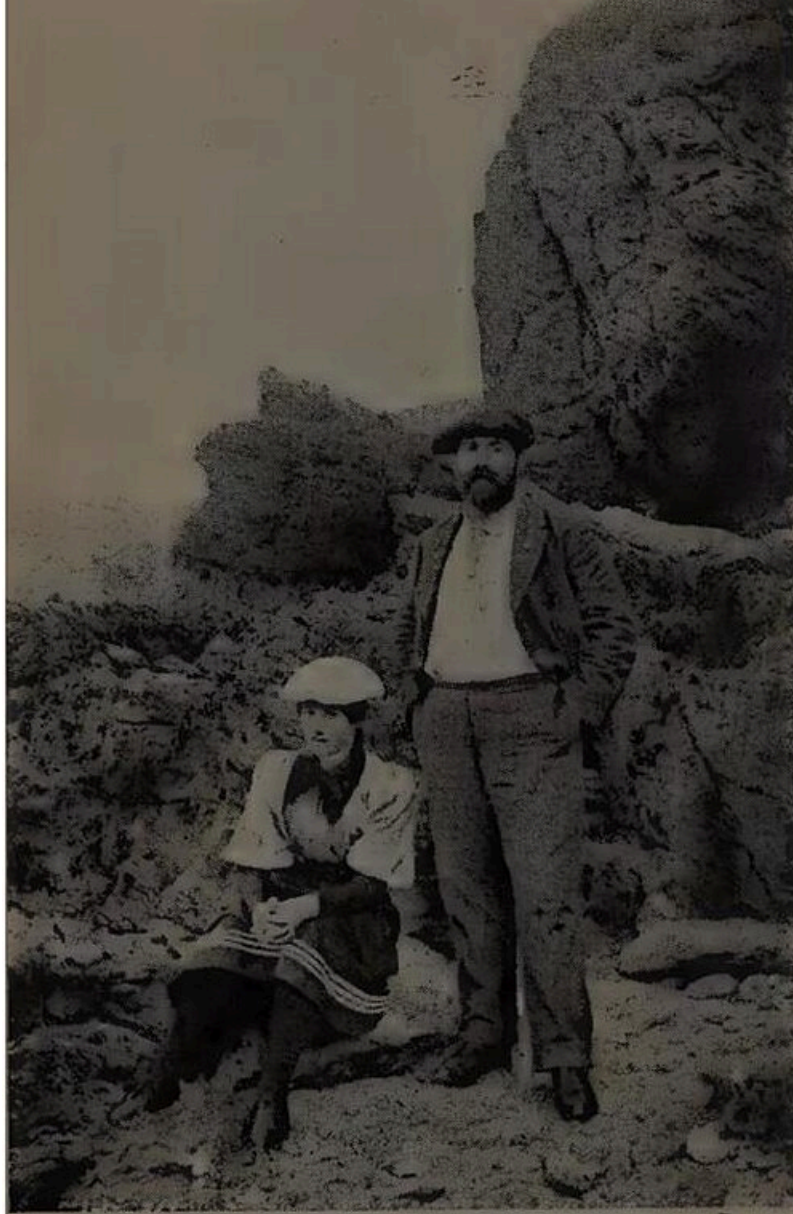
— Mon petit, disait-elle, tu m'as l'air pas très dégourdie... Souviens-toi qu'il y a toujours, dans la vie d'un homme même avare, un moment où il ouvre toute grande la main...

— Le moment de la passion ?

— Non. Celui où tu lui tords le poignet.



COLETTE ET SA FAMILLE



LUNE DE MIEL

Elle ajoutait : « comme ça... » avec un geste en vis des deux mains ; on croyait voir couler le jus des fruits, l'or, le sang, que sais-je, entendre craquer les os... Me voyez-vous tordant le poignet de l'avare ? Je riais. J'admirais, ne sachant mieux faire. Magnifique créature... Je ne l'ai connue que lorsqu'elle atteignait l'âge où les femmes d'aujourd'hui estiment

qu'elles doivent recourir, pour retenir et masquer leurs précieux quarante-cinq ans, à des moyens tristes, gymniques et restrictifs. Madame Otero ne songeait pas aux privations. Si je n'ai tiré aucun profit de ses rares paroles — elle était peu bavarde, du moins dans notre langue, — j'ai eu l'avantage de l'approcher dans les coulisses et loin des cérémonies publiques, soupers, répétitions générales des music-halls, qui lui infligeaient un corset de parade et lui collaient au poitrail son grand pectoral de bijoux. À l'icone immobile, émue seulement — comme l'est un arbre chargé de givre — de son propre scintillement, je préférais une autre Lina, tout aussi condescendante, qui me tutoyait d'assez haut :

— Tu viens manger le puchero, chamedi ? Viens de bonne heure, je te fais un bégigue avant de dîner.

J'imitais son tutoiement distant et, dès le seuil de son hôtel, je me sentais contente. Rarement le palais, qu'il a imaginé d'avance, enchante l'enfant qui le visite. L'hôtel de Madame Otero ne m'a jamais déçue. Celle qui l'habitait est une sorte de cariatide, taillée dans le style d'une époque qui me vit vacillante. On ne pénètre pas dans l'intimité d'une cariatide, on la contemple. En Madame Otero je contemple le site de ma trentaine environ. Le décor de sa vie privée, j'en garde un souvenir mieux que net, une évocation estompée, juste, essentielle, de certains beaux meubles anciens amarrés parmi le flot d'un satin peut-être brodé de cigognes japonaises, sous l'écumante et probable dentelle dite « application ». Si ce n'est pas la chambre d'Otero qui se vouait au Louis XV flamboyant, c'est une autre « bonbonnière » de la rue d'Offémont, de la rue de Prony, de l'avenue de Villiers... Tendus aux murs, tombant des baldaquins, drapant en festons des baies vitrées, que sont devenus un bleu pâle et serein, un rose de fraise, des brochés aurore, et ces gros damas qui se tenaient, comme on dit, debout tout seuls ?...

Les demeures des Liane, des Line, des Maud, des Vovonne et des Suzy (tenez ces diminutifs pour prénoms inventés) furent d'un luxe « écrasant », je veux le croire puisqu'il s'agissait bien, pour chacune, d'écraser quelque autre. Deux salons valaient mieux qu'un, et trois que deux, dût la majesté céder devant le nombre. Le style étouffant n'était pas près de sa fin, et l'on suffoquait de meubles. Les crémaillères se pendaient à l'étuvée. Songez que je parle là d'une époque où le luxe traitait l'hygiène intérieure et le sport en

petits serviteurs. Tel boudoir « arabe » n'avait pas de fenêtre. La carrosserie automobile prenait humblement conseil du grand modiste et se réglait sur la hauteur des chapeaux. Je vois encore la Mercedes bleue de Madame Otero, boîte à aigrettes et à plumes d'autruches, limousine si étroite et si haute qu'elle versait mollement aux virages.

Le théâtre lui-même en voyait de dures avec la mode, par ce temps de grands corsets qui soulevaient la gorge vers le haut, abattaient la croupe, creusaient le ventre. Germaine Gallois, inflexible beauté bastionnée, n'acceptait pas de rôle « assis ». Gainée d'un corset qui commençait sous l'aisselle et finissait près des genoux, deux ressorts de fer plats dans le dos, deux autres au long des hanches, une « tirette » d'entre-jambes (j'emploie les mots de l'époque) maintenant l'édifice dont le laçage en outre exigeait un lacet de six mètres, elle restait debout, entr'actes compris, de huit heures trente à minuit.

Il est juste d'ajouter que, la crémaillère pendue, l'usage amendait, façonnait les demeures. Les petits chiens jappeurs y entraient en même temps que le singe, que les vases offerts au jour de l'an, les plantes vertes, les portraits par Ferdinand Humbert, Prinnet, Roybet, Antonio de la Gandara... Coussins de chaise longue, châle de Manille drapé sur l'épaule du piano demi-queue, statuettes, sujet de cheminée, boîtes de chocolats et de fondants, chinoiserie et peaux de lion... Parfois un goût personnel et violent, indomptable, s'y faisait sa place, comme à la dynamite. Ce n'était point le cas chez Madame Otero, mais il me suffisait, pour que tout à mes yeux fût parfait, que la maîtresse du logis y savourât l'avant-dîner, en bas de soie et mules fatiguées, en chemise de jour et jupon sous son tea-gown, qu'elle remplaçait à l'occasion par un peignoir de bain. Cent quatre-vingt-douze cartes et les « marques » en palissandre devant elle, un cendrier à sa droite, un verre d'anisette à sa gauche, elle régnait.

Le jeu et le mutisme retiraient à son visage toute expression, mais il s'en passait bien. Pendant de longues années, il a comme dédaigné de vieillir. Madame Otero, qui se vantait, vraisemblablement, d'un sang hellène, avait le cou bien attaché, le profil buté de mainte statue grecque, et montrait des mains, des pieds, dénués de la voltigeante petitesse espagnole. Entre les grappes de ses cheveux vigoureux, son petit front de brebis demeurait pur. Le nez et la bouche de « Lina », les photographies de Reutlinger vous le

diront cent fois, étaient des modèles de construction simple, de sérénité orientale. Des paupières bombées au menton gourmand, du bout du nez velouté à la joue célèbre et doucement remplie, j'oserai écrire que le visage de Madame Otero était un chef-d'œuvre de convexité.

— Achieds-toi, me disait-elle. Coupe. Maria, donne-loui un verre d'anigette.

Sa dame de compagnie, Maria Mendoza, Espagnole pauvre et de bonne maison qui ressemblait à un alezan anglais tout en os, obéissait avec une hâte un peu épouvantée, et le bésigue, ennemi de la conversation, commençait. Sous leur paupière à peine meurtrie, les regards de Lina surveillaient mes mains...

— Deux chent chinquante... Deux chent chinquante... À dire... À dire... Je les dis. Quinge chents...

Elle savait parfaitement prononcer les s. Mais elle réservait à la scène et aux relations de choix ce petit effort d'articulation.

Le jeu s'échauffait, elle laissait avec indifférence le peignoir de bain s'ouvrir, la chemise de jour glisser. Jusqu'au vallon d'ombre creusé entre deux seins d'une forme singulière, qui rappelaient le citron allongé, fermes et relevés du bout, descendait une parure agrafée comme au hasard, vraie aujourd'hui, fausse demain, sept rangs de perles radieux et rosés, ou une verroterie de théâtre, ou un lourd diamant. La faim impérieuse et l'odeur du *puchero* arrachaient seules Lina au bésigue. Debout, grande et cambrée, la taille encore mince au-dessus d'une croupe qui était son orgueil, elle bâillait haut, tapait du poing son estomac exigeant, et descendait entraînant les ombres de son festin, en chantant d'une voix métallique et juste :

*Tengo dos lunares,
Tengo dos lunares,
Una junta la bocca,
El otro donde tu sabe...*

Point d'hommes à table, ni de rivale. L'amant en titre pensait quelque part son poignet tordu. Une ou deux amies vieillissantes, et moi qui n'étais pas vieille, mais terne, nous prenions place aux côtés de Lina.

La vraie fête de gueule, ce n'est jamais le dîner à hors-d'œuvre, entrée et rôtis. Là-dessus nous étions bien d'accord, Madame Otero et moi. Un *puchero*, son bœuf, son jambonneau et son lard gras, sa poule bouillie, ses *longanizas*, ses *chorizos*, tous les légumes du pot-au-feu, une colline de *garbanzos* et d'épis de maïs, voilà un plat pour ceux qui aiment manger... J'ai toujours aimé manger, mais qu'était mon appétit au prix de celui de Lina ? Sa majesté fondait, remplacée par une expression de volupté douce et d'innocence. L'éclat des dents, des yeux, de la bouche lustrée était d'une jeune fille. Rares sont les beautés qui peuvent bâfrer sans déchoir ! Quand Lina repoussait enfin son assiette, c'est qu'elle l'avait vidée quatre, cinq fois... Un peu de sorbet à la fraise, une tasse de café et elle sautait debout, serrant à ses pouces la paire de castagnettes.

— Au piano, Maria ! Vous autres, foutez-moi chette table dans le coin !

Dix heures sonnaient à peine. Jusqu'à deux heures du matin Caroline Otero dansait et chantait pour son plaisir, peu soucieuse du nôtre. De belle quadragénaire, elle passait jouvencelle. Le peignoir jeté, elle dansait en jupon de « broché » à grand volant de cinq mètres de tour, le seul vêtement indispensable à la danse espagnole, et la sueur collait à ses reins sa chemise en linon. Elle répandait, moite, une odeur délicate, brune, à dominante de santal, une odeur plus fine qu'elle-même. Sa joie rude et égoïste était sans bassesse, vouée à une passion réelle de rythme et de musique. Elle empoignait sa serviette de table tachée de sauce, torchonnait à tour de bras son visage, son cou, ses aisselles mouillées, redansait, rechantait : « Chelle-là, tou la connais ? » Elle ballait sans grande légèreté, mais le visage renversé, les tordions de la taille virant sur les larges reins, le sillon mouvant et sauvage du dos nu affrontaient sans dommage toutes les lumières... Ce corps qui a défié la maladie, les mauvaises rencontres, le temps, corps bien nourri, muscles couverts, chair lustrée, d'ambre le jour, blanche le soir, ce corps et son arrogant déclin, je m'étais promis de le peindre avec soin et détachement. Nous déformons passionnément, en le peignant, un visage aimé, et qui donc conte volontiers ce qui a trait au véritable amour ? Mais nous fixons, — mots ou pinceaux, — le rougeoiement d'un feuillage caduc, un météore vert sur le bleu de la nuit, un moment matinal, une catastrophe... Spectacles dénués de sens et de profondeur, que nous chargeons de présage, d'accent : ils portent à jamais le

chiffre d'une année, annoncent la fin d'une erreur, d'une prospérité. Partant aucun de nous ne pourrait jurer qu'il a peint, contemplé ou décrit en vain.

Mais j'ai mal connu l'homme qui fit semblant, toute sa vie, d'être pauvre. Celui-là goûta des joies sans pareilles. Car, non seulement il dissimulait — ce qui est humain — des biens inconnus, mais encore il empruntait aux pauvres. Il aimait la saveur aiguë de la saisie, et abandonnait entre les mains des huissiers — comme un mouton bien lainé traverse, au prix de quelques flocons, les clôtures d'épines — des gilets de flanelle usagés, un vieux pantalon, des faux-cols un peu barbus, le reste étant garé sous un autre nom que le sien. Personne ne fut mis au fait de ses cachettes. À peu de frais, il passait pour dépensier, et joueur, faisait grand bruit à Monte-Carlo en perdant des jetons de cinq francs.

Son mot le plus fréquent — j'en sais quelque chose — c'était : « Vite, mon petit, vite, il n'y a plus un sou dans la maison ! » Et vite, en effet, ses secrétaires volaient vers les bureaux de poste, chargés d'un courrier abondant — tout en pneumatiques — vite Pierre Veber, Jean de Tinan, Curnonsky, Boulestin, Passurf, Raymond Bouyer, Jean de la Hire, etc., etc., abattaient des chapitres de roman. Vite, Vuillermoz après Alfred Ernst, André Hallays, Stan Golestan, Claude Debussy, Vincent d'Indy lui-même nourrissaient les *Lettres de l'Ouvreuse*. Vite, Eugène de Solenières et Aussaresse s'attelaient ; vite, vite, j'écrivais les *Claudine* en quatre volumes, *Minne*, les *Égarements de Minne*... À *La retraite sentimentale*, je renâclai. Et je ne crois pas que je me laisse, au cours de ces pages sans ordre réfléchi, entraîner à dire pourquoi... J'ignore les noms des collaborateurs plus récents. Nous autres les anciens, Pierre Veber, Vuillermoz, l'excellent « Cur » prince des gastronomes, Marcel Boulestin, et moi, nous avons gardé l'habitude, quand nous évoquons notre passé de dupes, de dire : « Dans le temps que nous travaillions *aux ateliers*... »

Ma vie de femme commence à ce jouteur. Grave rencontre, pour une fille de village. Avant lui, tout ne me fut — sauf la ruine de mes parents, et le mobilier vendu publiquement, — que roses. Mais qu'aurais-je fais d'une vie qui n'eût été que roses ?

Ce qu'il faudrait écrire, c'est le roman de cet homme-là. L'empêchement est qu'aucun être ne l'a connu intimement. Trois ou quatre femmes tremblent encore à son nom, — trois ou quatre que je connais. Puisqu'il est mort, elles cessent peu à peu de trembler. Quand il était vivant, j'avoue qu'il y avait de quoi.

Nous sommes assez nombreux à posséder chacun une petite idée personnelle de M. Willy. Ceux qui ne l'ont presque pas connu l'appellent : « le bon Willy ». Ceux qui ont eu, d'un peu près, affaire à lui, se taisent. Anecdotes, références, je me vois forcée de parler de cet homme-là, quoique, comme dit Tessa, ce ne soit vraiment pas « un sujet de conversation ». Mais son nom est lié à un moment, à un cas de la littérature moderne, et au mien.

Un aspect, le son de la voix, la tournure de l'esprit suffisent à déguiser complètement, devant le regard humain, l'être humain. Comment aurions-nous deviné, — je ne puis mieux faire, employant ce pluriel modeste, que de me ranger dans la foule — comment aurions-nous pénétré d'abord que le chiffre hantait M. Willy et son beau crâne de mathématicien ? La plupart d'entre nous ont refusé de le croire. Au chiffre il dut ses jeux, ses joies, ses culpabilités principales. Compter, acquérir, thésauriser, voilà ce qui, même dans la correspondance torrentielle qui lui survit, prend la première place. L'écriture ascendante, microscopique, a tôt fait de décourager le curieux, que lasse aussi la monotonie du texte, tant dans les « notes » que dans les lettres.

*« Touché à l'Écho,
expédié 53 marks 10.*

« Sur le livre de dépenses, note, mon vieux :

M. M..., à valoir, 200 francs.

Hans Dickter, 50 francs.

Félix Potin, 17 francs.

Solde d'août : 30 francs.

Contributions : 20 fr. 50.

« À Juliette, pour la cuisine : 124 fr. 50, desquels sont à déduire les 94 francs versés de la main à la main.

« J'ai tout noté, mais pas eu le temps de reporter au livre. Inscris, inscris !

« Le mandat d'un louis, l'as-tu inscrit ? Je me défie de ta mémoire de léporide !

« Je crois avoir noté l'envoi, à Eisenhardt, des quarante balles. Vérifie, vieux. »

Mais quel *livre* ? J'ai possédé des « Livres de dépense » comme tout le monde... Ce livre-là, dont le souci suivait, on le voit, M. Willy jusque dans ses déplacements, était spécial, personnel, et même caché. L'homme ordonné qui le tenait à jour et le confiait, absent, à un seul secrétaire, ne dédaigne pas d'en émailler les marges de petites additions, en chiffres-insectes, en chiffres-grains de sable. Un feuillet jauni glisse, couvert de chiffres, d'un vieux casier qui me suivit après mon divorce : ô stupeur, c'est une liste d'achat de valeurs, et des plus solides...

Je n'ai presque jamais vu « le » livre ; et je ne l'ai feuilleté que démantelé. C'était un long agenda d'une espèce très commune, couvert de toile noire.

Questions de chiffres, questions de chiffres... Où m'ont-ils menée, moi qui ne m'occupais pas d'eux ? Un an, dix-huit mois après notre mariage, M. Willy me dit :

— Vous devriez jeter sur le papier des souvenirs de l'école primaire. N'ayez pas peur des détails piquants, je pourrais peut-être en tirer quelque chose... Les fonds sont bas.

Je m'émus moins de la dernière phrase, leitmotiv quotidien, varié pendant treize années avec une inépuisable fantaisie, que de la première. Car je sortais d'une longue, d'une grave maladie, dont je gardais le corps et l'esprit paresseux. Mais, ayant retrouvé chez un papetier et racheté des cahiers semblables à mes cahiers d'école, leurs feuillets vergés, rayés de gris, à barre marginale rouge, leur dos de toile noire, leur couverture à médaillon et titre orné « Le Calligraphe » me remirent aux doigts une sorte de prurit du pensum, la passivité d'accomplir un travail commandé. Un

certain filigrane, au travers du papier vergé, me rajeunissait de six ans. Sur un bout de bureau, la fenêtre derrière moi, l'épaule de biais et les genoux tors, j'écrivis avec application et indifférence...

Quand j'eus fini, je remis à mon mari un texte serré qui respectait les marges. Il le parcourut et dit :

— Je m'étais trompé, ça ne peut servir à rien.

Délivrée, je retournai au divan, à la chatte, aux livres, aux amis nouveaux, à la vie que je tâchais de me rendre douce, et dont j'ignorais qu'elle me fût malsaine...



JEUNE MARIÉE...



CAROLINE OTERO

Rue Jacob, au troisième étage, entre deux cours... Du moins l'une des cours, qui regardait le nord et la rue Visconti, m'offrait des toits de tuiles anciennes, qui me rappelaient la tuile de Bourgogne.

Point de soleil. Trois pièces, un cabinet sombre, la cuisine de l'autre côté du palier, le tout coûtait quatorze cents francs l'an. Une salamandre dans le salon carré, une cheminée à gaz dans un réduit où j'avais installé tub, cuvettes et brocs. Presque pauvre, l'appartement possédait cependant des portes Restauration, blanches, à guirlandes et à petites couronnes, empâtées de peinture. Ce n'est pas moi qui l'avais choisi. Comme mal éveillée, je le visitai vide. Le précédent locataire l'avait habité pendant cinquante ans, le temps de mener à bien une singulière œuvre décorative... Les portes, leurs ornements, les corniches, les plinthes, la niche du poêle en faïence de la salle à manger, les moulures des panneaux de fausse boiserie, les planches des placards, les chambranles, et une grande partie des murs eux-mêmes, étaient couverts de confettis minuscules, multicolores, taillés en losanges, et collés à la main, un à un.

— Je me suis laissé dire, par le Monsieur lui-même, insinua la concierge avec mystère et considération, qu'il y en avait plus de deux cent soixante-quinze mille... C'est un travail.

Un travail comme dans les cauchemars... L'idée que j'allais habiter des murs témoins d'une folie aussi secrète, d'une délectation aussi coupable m'épouvanta... Et puis je n'y pensai plus. Je n'étais qu'une jeune mariée.

Sombre, attrayant comme sont certains lieux qui ont étouffé trop d'âmes, je crois que ce petit logement était très triste. Je le trouvai pourtant agréable. Tant est d'avoir connu pire : je sortais d'un autre campement, l'appartement de garçon de M. Willy, un gîte secoué et sonore au haut d'une maison des

quais, qui grelottait à tous camions et omnibus. Je n'ai pu oublier ce logis obscurci de doubles vitres tintantes. Vert bouteille et chocolat, meublé de cartonnières déshonorantes, imprégné d'une sorte d'horreur bureaucratique, il semblait abandonné. Sur les parquets gémissants, le moindre courant d'air allait chercher au profond de l'ombre, jusque sous le lit fatigué, et amenait au jour une neige grise, dont les flocons, comme certains nids légers, naissent d'enlacer à un crin, à quelques cheveux, à un brin de fil, une poussière qui ressemble à un plumage... Des piles de journaux jaunis défendaient les sièges ; des cartes postales allemandes erraient un peu partout, glorifiant le pantalon à ruban, la chaussette et la fesse... Le maître du logis eût trouvé mauvais que je m'attaquasse à ce désordre.

Cet appartement impudique, agencé pour la commodité et la négligence d'un célibataire dissolu, j'étais contente de le quitter tous les matins. Déjà le matin me tirait du lit, m'appelait au dehors. L'appétit aussi. Nous passions le pont, vers huit heures et demie. En dix minutes de trajet, M. Willy et moi nous atteignions une crèmerie, modeste entre toutes, où les emballeurs bleus de la Belle Jardinière se sustentaient comme nous d'un croissant trempé dans du chocolat mauve...

D'après des détails précis qui percent un mauvais nuage de souvenirs, il m'apparaît que nous vivions très modestement, M. Willy et moi. C'est possible. C'est probable. Je me souviens que « Sido », ma mère, venue pour quelques jours à Paris — elle descendait à l'hôtel du Palais-Royal — surprit que je n'avais pas de manteau en plein hiver 1894, ou 1895. Elle ne dit mot, mais posa sur son gendre son grand regard sauvage, et m'emmena aux magasins du Louvre acheter un manteau noir, de cent vingt-cinq francs, bordé de mongolie, que je trouvai luxueux. Un certain genre de privations n'a point d'action profonde sur les êtres jeunes. Le bizarre non plus ne les atteint guère. Brusquement je me rappelle, amoncelé sur le bureau peint en noir et drapé de grenat, un tas d'or... Rien que des louis, qu'y venait de verser, en retournant ses poches, M. Willy...

— Prenez-en, me dit-il, autant que vos mains fermées peuvent en tenir... Vous compterez après.

Je comptai : huit cent vingt francs. L'or monnayé est un beau métal, qui tiédit facilement et sonne clair...

— Maintenant, dit M. Willy, je pense que vous ne me demanderez pas d'argent pour la maison avant deux mois ?

Je trouvais naturel de vivre les poches vides, tout comme avant mon mariage. Je ne pensais pas non plus que j'eusse pu vivre mieux. Après le matinal chocolat lilas, je réintérais mes noirs lambris, et je ne me rendais pas compte que j'y étiois une vigoureuse fille élevée parmi l'abondance que la campagne consentait aux pauvres, le lait à vingt centimes le litre, les fruits et les légumes, le beurre à quatorze sous la livre, les œufs à vingt-six sous le quarteron, la noix et la châtaigne... À Paris, je n'avais pas faim. Je me terrais, surtout pour ne pas connaître Paris, et j'avais déjà, après dix mois de mariage, d'excellentes raisons pour le redouter. Un livre, cent livres, le plafond bas, la chambre close, des sucreries en place de viande, une lampe à pétrole au lieu de soleil — je n'oublie pas le vivace et stupide espoir qui me soutenait : ce grand mal, la vie citadine, ne pouvait durer, il serait guéri miraculeusement par ma mort et ma résurrection, par un choc qui me rendrait à la maison natale, au jardin, et abolirait tout ce que le mariage m'avait appris...

Comprendra-t-on que le fait d'échanger mon sort de villageoise contre la vie que je menai à dater de 1894 est une aventure telle, qu'elle suffit à désespérer une enfant de vingt ans, si elle ne l'enivre pas ? La jeunesse et l'ignorance aidant, j'avais bien commencé par la griserie, une coupable griserie, un affreux et impur élan d'adolescente. Elles sont nombreuses, les filles à peine nubiles qui rêvent d'être le spectacle, le jouet, le chef-d'œuvre libertin d'un homme mûr. C'est une laide envie qui va de pair avec les névroses de la puberté, l'habitude de grignoter la craie et le charbon, de boire l'eau dentifrice, de lire des livres sales et de s'enfoncer des épingles dans la paume des mains.

Je fus donc punie, largement, et tôt. Un jour je revêtis mon beau manteau de cent vingt-cinq francs, nouai mon serpent de cheveux d'un ruban neuf, et me rendis en fiacre rue Bochart-de-Saron, où je sonnai à la porte d'un entresol exigü. Un billet anonyme dit souvent la vérité : je trouvai donc M. Willy et Mlle Charlotte Kinceler ensemble, non point au lit, mais penchés sur un livre — encore ! — de comptes. M. Willy tenait le crayon. J'écoutais mon cœur battre dans mes amygdales, et les deux amants regardaient, stupéfaits, cette jeune provinciale pâle aux longs cheveux, sa

trousse autour du cou et des frisettes sur le front. Que dire ? Une petite femme brune — un mètre quarante-neuf, exactement — pas jolie, pleine de feu et de grâce, tenait ses ciseaux à la main et attendait un mot, un geste pour me sauter au visage... Si j'avais peur ? Mais non, je n'avais pas peur. Un drame, l'espoir d'une catastrophe, le sang, un grand cri : à vingt ans on contemple en soi-même, tous les jours, des paysages tragiques bien plus beaux. D'ailleurs ni Mlle Kinceler, ni moi n'avions l'air emprunté, tandis que M. Willy s'essuyait le front qu'il avait rose, illimité et puissant.

— Tu viens me chercher ? dit-il.

D'un air incertain, je regardais Mlle Kinceler et mon mari, mon mari et Mlle Kinceler, et je ne trouvais à répondre, sur un ton de mondanité, que :

— Mais oui, figure-toi...

Il se leva, me fit passer devant lui, et me poussa au delà de la porte d'entrée avec une célérité magique. Dehors, j'étais assez fière de n'avoir ni tremblé ni menacé. Mais je regrettais de n'avoir pas entendu le son de la voix de Mlle Kinceler. Et surtout je me repaissais amèrement de tout ce que j'avais entrevu : l'exiguïté et l'ordre de l'appartement, une fenêtre ensoleillée, un air d'accoutumance, la toile cirée sur une table dont l'un des abatants était replié, une cage à canaris, le coin d'un grand lit dans la petite pièce voisine, les cuivres et l'émail d'une cuisine-armoire, l'homme un peu ventru assis de biais sur une chaise cannée, la jeune femme-tison qui tenait ses ciseaux pointus, — et l'intruse, la jeune femme à la tresse, mince dans son manteau de confection...

J'entendais mon mari respirer par saccades. Parfois il soulevait son chapeau à bords plats et s'essuyait le front. Il ne comprenait pas ce que signifiaient mon arrivée, mon mutisme, ma modération. Moi non plus. Un peu après je me rendis compte que, malgré tant de nouveauté, d'étonnement et même de désespoir, je m'étais sur-le-champ mise à réfléchir, et décidais qu'il importait de tenir « Sido » dans l'ignorance. Je l'y tins.

Je n'ai pas réussi complètement à la tromper, car elle voyait à travers les murailles. Mais j'ai fait de mon mieux pour qu'elle me crût heureuse, pendant treize ans. Mon rôle était difficile, surtout au commencement. Quand je lui rendais visite, à Châtillon-Coligny, j'avais à redouter un rude moment. Mes premières heures de séjour provincial, en dépit de la maison

si petite et si modeste — si différente de la large maison natale de Saint-Sauveur — me rendaient le goût de rire, de questionner, de suivre mon frère aîné, le médecin, dans la De Dion catarrheuse et de l'attendre aux portes des fermes. Le soir de mon arrivée, je dépeignais à ma mère les visages nouveaux de Mendès, de Gustave Charpentier, le chat noir et le lézard vert de Judith Gautier, Courteline... Mais venue la fatigue qui décolorait mon frère Achille après quinze heures de tournées, venue pour mon père l'heure de goûter son prompt sommeil d'homme vieillissant, je sentais l'approche aussi du moment chéri où seules, ma mère et moi, nous causerions ensemble. Couchée, la boule chaude aux pieds, il fallait que je la visse s'asseoir dans le vieux fauteuil près de mon lit, tout animée de ma présence et de sa lassitude intolérante : « Ah ! ces reins... cette jambe gauche... et cette nuque donc ! »

Sa manière même de désigner les points douloureux bannissait, reniait ses maux, ainsi que son geste, le même qu'elle eût eu pour rejeter un vêtement trop chaud ou une très longue chevelure éparsée...

— Allons, raconte !...

Elle me pressait, m'épiait avec une sagacité à faire peur. Mais j'étais sa fille, et déjà savante au jeu. Alors je racontais cent histoires d'un Paris que je ne connaissais presque pas. Je parlais théâtre et concerts. Je me surveillais durement, en appréhendant mon plus grand danger : « Si elle me borde, si avant de me border elle me prend dans ses bras, si elle me met l'odeur de ses cheveux maigres et doux contre ma joue, si elle s'amuse à m'appeler « mon soleil rayonnant », tout est perdu... »

Une heure plus tard, elle me nommait en effet son soleil rayonnant, appuyait contre ma joue sa chevelure clairsemée et soyeuse, et bordait ma couverture sous le matelas. Raide, attentive, je ne me permettais pas un geste, pas un mot, rien, rien que l'imitation d'un grommellement ensommeillé. Au prix d'une telle abstinence j'atteignais l'instant où « Sido » s'écriait : « Onze heures ! », prenait la chatte d'un bras, empoignait de sa main libre la lampe à pétrole, et me quittait jusqu'au lendemain...

Je n'ai jamais su pleurer avec décence, facilité et attendrissement. Les larmes me sont aussi cruelles que la nausée, me gonflent les narines, me tirent la bouche en carré ; j'en garde par surcroît une courbature dans les

côtes et d'affreux yeux pochés. Je pleure aussi mal, aussi douloureusement qu'un homme. Mais on se vainc, pourvu qu'on le veuille. Dès que mon entraînement a été mené à fond, je me suis presque complètement privée de pleurer. J'ai des amis de trente ans qui ne m'ont jamais vu une larme aux cils... « Vous, pleurer ? » s'étonnent-ils. Ils me regardent en plein visage, par-dessus ou par-dessous leurs lunettes, imaginent avec effort, là, entre l'œil et le nez, là, au coin de la bouche, le trajet de mes larmes... « Vous, pleurer ? C'est trop drôle ! » Ils en éclatent de rire, et moi aussi, car en somme les larmes publiques sont le fait d'une sorte d'incontinence, qu'on n'a pas le temps, lorsqu'elle vous saisit, de courir cacher derrière un pan de mur. Peut-être à cause de la peine que je me suis donnée pour les refouler, j'ai horreur d'elles.

Charlotte Kinceler, je l'ai, plus tard, revue. Vous aussi, si vous avez assisté à une représentation de *Les Hanneçons*. « Lotte », Montmartroise, fille d'un communard alcoolique, a tenté Brieux, qui écrivit *Les Hanneçons* d'après Lotte, et choisit Polaire pour interpréter le principal rôle. Lotte a séduit Lucien Guitry, ébloui Jules Lemaître, et bien d'autres hommes célèbres, ou notoires, qui avec timidité entouraient Lotte. Ils faisaient parfois l'amour avec elle, comme avec la jeune prêtresse d'un culte et d'un poncif qui naissent : Montmartre. Elle était fraîche et tachée, suspecte déjà — même à mes yeux neufs — de diriger son jaillissement spontané, de tracer à ses sources puissantes des chemins artificiels. Mais il y avait encore beaucoup à faire pour qu'elle rendît fastidieux son orgueil de naine et son esprit d'enfant bossu. Jules Lemaître prêtait l'oreille, comme à un gazouillis polynésien, au vocabulaire de Lotte, que M. Willy attablait avec lui chez l'austère Foyot. L'homme de lettres se penchait émerveillé sur les mains, les pieds extraordinairement délicats de son invitée, qui étendait par-dessus la table ses petites serres :

— Cinq et quart, que je gante, disait Lotte vaniteuse. Pour les souliers, c'est du fillette. Kif-kif ma sœur. C'est de famille.

— Ah ! vous avez une sœur ?

— Je pense, disait Lotte. Madame Ducroquet. Elle est demi-mondaine.

— Et vous ne l'avez pas amenée ? se récriait Lemaître.

Lotte hochait une tête sentencieuse.

— Ce n'est pas des choses à faire. Elle chauffe les couverts.

— Elle... Elle chauffe les couverts ? Ah... disait Lemaître rêveur, j'ignorais ce raffinement. En effet, on chauffe bien les assiettes...

— Non ! criait Lotte. Elle les poisse, que je vous dis !

Lemaître rougissait sous la réprimande.

— Elle les... J'avoue que je ne saisis pas...

Lotte, découragée, en appelait à M. Willy, qu'elle nommait familièrement Kiki, et désignait de l'œil l'écrivain ingénu :

— Kiki ! Tu m'avais dit qu'il était intelligent !

À ce trait, Lemaître s'épanouissait, couvrait Lotte de son œil tendre et fin :

— Quelle merveille... Ah ! si elle voulait faire du théâtre...

La native de Montmartre lui rendait toute son estime dans un regard noir et blanc, étouffé sous des cils orientaux :

— Mais je veux en faire ! Même que j'ai une pièce dans la tête, mais alors une pièce... Pas de leurs sales rigolades à la mords-moi-le-jonc, non, une *pièce* ! Je vous la dis ?... Voilà, je jouerais une jeune femme mariée ; j'ai épousé un soiffard genre mon père, la moitié du temps il boit, l'autre moitié du temps il dégueule comme de juste. Je suis malheureuse, pensez... Un type, riche et beau et tout, me fait du plat : « Divorcez, qu'il me dit, et vous vivrez un beau rêve ! » Naturellement, je fais la différence. Et un soir en rentrant de mon travail...

— Quel travail ? demanda Lemaître.

— Quel travail, quel travail ! répéta Lotte agacée. C'est pour ça qu'il m'interrompt, çui-là ! Mon travail, quoi ! Je dresse les puces, ou je couds en chambre !... Un soir donc en rentrant de mon travail, je pleure. « Ah ! que je me dis, le sort en est jeté ! Je vais laisser tomber le salaud, et je veux connaître le bonheur ! » Mais qu'est-ce que je trouve en ouvrant ma porte ? Mon mari rentré saoul et qui a vomi partout ! Vomi sur la descente de lit, vomi sur le couvre-pieds. Vomi sur les rideaux, sur la plante verte et le cache-pot !... Alors je m'agenouille, je joins les mains et je dis comme ça...

Elle joignit en effet les mains et ne montra plus que le blanc de ses yeux :

— Je dis : « Mon devoir est ici. » Hein, qu'est-ce que vous pensez de ça ?

— Oui... Évidemment... balbutia Lemaître... À vrai dire, je vous voyais plutôt dans les rôles comiques...

— Comiques !!!

À peine plus haute debout que Lemaître assis, Lotte le foudroyait. Elle se tourna vers M. Willy qui ne s'ennuyait pas :

— *Mon cher*, tu voudras bien à l'avenir ne plus m'inviter avec des cocos pareils. Bête, passe encore, mais sans cœur, ça, ça ne se pardonne pas. J'aime mieux m'en aller. Et veux-tu toute ma manière de penser ? Si c'est toi qui payes l'addition, je te trouverai aussi c.. que lui !

Nous devînmes, Lotte et moi, non point amies, mais curieuses l'une de l'autre, et courtoises comme bretteurs réconciliés. Elle avoua à M. Willy l'estime que lui avait inspiré mon sang-froid : « Elle a l'air un peu anglais, ton épouse, et elle met son chapeau trop en arrière. Et puis ses petites frisettes sur le front, ça fait noce de Passy. Mais n'empêche que chez moi, elle était là comme chez elle ! » De mon côté, j'admirais en Lotte tout ce qui me manquerait éternellement, le bagout, une miraculeuse prestesse corporelle, et l'omniscience. Quand elle ouvrit sa boutique d'herboriste, rue Pauquet, et que j'allai acheter quelque vaseline boriquée, une poignée de camomille, nous nous mesurâmes de nouveau, et un peu cauteusement je recherchai ses bonnes grâces. Je pris l'habitude de l'écouter, en insinuant que j'avais tout à apprendre. Rengorgée, elle paradait. Pour rendre la politesse, elle venait parfois chez nous, très dame, en veste d'astrakan, un gros bouquet de Parme à la ceinture et la voilette chenillée tendue sur son nez de pékinois. Un jour, avant de parler, elle ouvrit sa fourrure parfumée au corylopsis, tira hors de son corsage le bord d'une chemise en « fil de main », incrustée de papillons en Malines. M. Willy siffla d'admiration.

— Mazette ! Qu'est-ce que c'est ?

— Un type, dit Lotte. Trois jours. Mais c'est fini. Avec sa gueule et son nom à coucher dehors, çui-là, je l'ai sorti.

— Quel nom ?

— Oh ! un nom... comme Richard Lenoir... Attends, non, je me trompe : Edmond Blanc.

On comprendra que je m'attarde au souvenir de Lotte Kinceler. Cette jeune femme, qui eut une vie brève, m'apprit beaucoup. D'elle datent mes doutes sur l'homme à qui je m'étais fiée, et la fin de mon caractère de jeune fille, intransigeant, beau, absurde ; d'elle me viennent l'idée de tolérance et de dissimulation, le consentement aux pactes avec une ennemie. Période instructive, application, humilité... Lotte me vendait au poids de l'or sa pommade à l'oxyde de zinc, mais j'y gagnais encore. Chez elle, dans le salon-arrière-boutique, je buvais un tilleul servi sur le tapis de table à franges, et je cessais de croire follement que m'ayant trompée avec mon mari, Lotte ne fût occupée que de me tromper. Quand la sonnette du magasin tintait, elle courait au-devant du client, préconisait tel modèle de préservatif, s'enquérail d'un intestin capricieux, pesait l'armoise sèche pour une mère « aux cent coups ». À tous, à toutes, elle tenait un admirable langage, celui des tireuses de cartes, des pythonisses et des cueilleuses de simples. Noire comme l'enfer, fine, la taille étranglée, elle se haussait vers l'acheteur avec une force et une majesté de serpent, dressait un index enfantin et apaisait la mère irritée :

— Quand la nature parle, madame, les plus malins n'ont qu'à se taire ! Chez votre fille, la nature a parlé !... La voilà dans l'embarras, c'était fatal ! Maintenant, ajoutait-elle, faut se débrouiller, n'est-ce pas... La nature ne veut pas la mort du pécheur...

Près de l'oreille cramoisie d'un jeune homme, elle chuchotait avec autorité, souriait d'un sourire commercial qui n'admettait nulle équivoque ; elle cherchait, alignait de petits paquets, terminait par des mots convaincants :

— Ceci, monsieur, ne peut plus s'appeler une mesure de précaution, c'est une parure ! Une véritable parure !

Le crépuscule venu, elle jetait sa blouse d'herboriste, coiffait un chapeau, revêtait un manteau du goût le meilleur, et je quittais, en l'enviant, cette princesse d'un mètre cinquante, sans nez, le blanc de l'œil et la dent étincelants, qui s'en allait dîner dans la bohème littéraire.

Peu avant sa mort, elle se mit l'église et le confessionnal en tête, elle qui n'avait jamais songé au baptême. Elle allait se confesser, comme elle eût bu un verre sur le zinc par un jour de grande soif. Elle eut affaire trois ou quatre fois à un prêtre qui la conquiert, un homme sans doute plein de génie, rude, lourd, dont elle n'entrevoit la figure qu'au travers du grillage de bois. Elle l'entendait parler et souffler, recevait l'odeur pénible de son haleine. Elle pressentit je ne sais quelle urgence de finir, écrivit à « Kiki » des billets confus et balafrés de lumière : « J'ai encore retourné *là-bas*, voir ce ratichon. Ah ! qu'est-ce que tu veux, Kiki, c'est une histoire à ne pas croire, j'en deviens louf. Il sue, il pue, il rote, c'est lui qui va m'amener à Dieu... »

M. Willy gardait les lettres, les classait avec toutes les autres lettres qu'il recevait dans un dossier à système qui perçait de trois trous les marges. Mais Lotte n'eut pas la patience d'attendre le miracle dont l'approche l'agitait. Par un après-midi de pluie d'été étouffante, elle passa dans son petit salon-arrière-boutique, et se tira un coup de revolver dans la bouche. Elle avait vingt-six ans, et des économies.



Ph. Reutlinger

COLETTE À VINGT ANS



COLETTE EN 1904

De la première, de la seconde année de mon mariage, je conserve un souvenir net et fantastique, comme l'image que l'on rapporte du fond d'un rêve désordonné dont tous les détails, sous une incohérence apparente, contiennent des symboles clairs et funestes. Mais j'avais vingt et un ans et j'oubliais à chaque moment les symboles.

Les enchantements d'une réclusion volontaire ne sont pas que maléfices. Avant que l'épisode Kinceler ne me donnât la conscience du danger, le goût de durer et de me défendre, j'ai eu beaucoup de peine à accepter qu'il existât autant de différence entre l'état de fille et l'état de femme, entre la vie de la campagne et la vie à Paris, entre la présence, — tout au moins l'illusion — du bonheur et son absence, entre l'amour et le laborieux, l'épuisant divertissement sensuel...

J'avais des compensations. Je goûtais des loisirs longs et protégés comme ceux des prisonniers, et des repos d'infirme. Couchez un enfant plâtré, ou blessé, il s'accommode bientôt de son impotence. Il meuble sa couche, et s'y attache. Pour lit, pour biens et pour refuge j'avais mon insociabilité, ma jeunesse, l'aversion de la ville qui m'entourait, une terrible obstination à vouloir souffrir par l'amour plutôt que de renoncer à lui ou de me plaindre. J'avais des livres, et le poison nonchalant, à constant débit, d'une salamandre allumée dès septembre, éteinte en juin. J'avais des amis nouveaux, et point d'amie. La compagnie des hommes mûrs plaît aux filles jeunes, mais elle les attriste secrètement. Mon mari comptait quinze ans de plus que moi. Pierre Veber, témoin de M. Willy, avait rejoint après notre mariage les compagnons que méritaient, qu'exigeaient ses vingt-huit ans frais, sveltes, chuchoteurs, spirituels. Quand il venait rue Jacob, je respirais l'air qu'il agitait, son parfum d'homme jeune et soigné, je le regardais avec surprise, avec plaisir, et je ne pensais pas que j'aurais pu le convoiter.

Cependant la calvitie de M. Willy miroitait sous la lampe, et non loin de lui Paul Masson, mélancolique commensal facétieux, tirait sa petite barbe pointue, qui grisonnait... Mon autre ami, Marcel Schwob, à trente ans n'avait de jeune que sa passion de toutes connaissances humaines, sa véhémence, son agressive lumière à éclats brusques...

Je ne m'ennuyais jamais avec mes compagnons dessaisonnés. Mon besoin chronique de revoir « Sido », de vivre auprès d'elle, je le trompais en lui écrivant des lettres quotidiennes... Je m'enlisais dans le demi-songe, le demi-jour, le flottement, l'habitude de me taire, le vague plaisir d'être pâle, un peu essoufflée, d'épandre, sur une longue robe d'intérieur style Renaissance, mes longs, mes lourds cheveux aussi longs que moi-même...

Sauf que je savais les broser et les tresser, j'étais maladroite à les coiffer, ces longs cheveux que les mains de ma mère n'avaient jamais épinglés en chignon. Quand j'avais froid, je les dénatais, et je me réchauffais sous leur nappe tiède. Pour la nuit, je les retressais, et je rêvais serpents, quand l'extrémité de mes tresses se prenait entre mes orteils.

Mon beau-père présida (en 1895 ? 94 ?) le bal annuel de Polytechnique, où je parus à son bras, dans une belle robe vert d'eau à berthe de dentelle, chef-d'œuvre d'une couturière batignollaise. On regarda beaucoup la « jeune fille », aussi verte que sa robe — j'étais très malade — son ruban noué au-dessus du front, sa couleuvre de cheveux perdue dans les plis de sa traîne...

Cette « jeune fille » décolorée était en chemin de mourir, mais ne mourut point. Elle donna beaucoup de souci au docteur Jullien, le grand médecin de Saint-Lazare, qui la soigna pendant plus de deux mois, et la semonçait tendrement : « Mais guérissez, voyons ! Aidez-moi ! Je m'évertue tout seul à vous guérir ! » Il y a toujours une époque, dans la vie des êtres jeunes, où mourir leur est tout juste aussi normal et aussi séduisant que vivre, et j'hésitais. Comment d'ailleurs me serais-je plainte d'un mal qui me ramenait « Sido » ?

Car elle vint, portant un mince bagage de robes en satinette, et de camisoles blanches pour la nuit, elle vint lorsque le docteur Jullien lui écrivit qu'il ne me sauverait probablement pas. Elle cacha tout, me soigna avec une passion gaie, coucha dans la noire salle à manger. Je la trouvais

seulement un peu rouge, et haletante. Sans doute, elle peinait à toute heure, me halait loin d'un seuil qu'elle ne voulait pas me voir franchir. Aussi guéris-je. Alors « Sido » se replia en hâte vers celui qui languissait, vers mon père, non sans que m'ait frappée la singulière distance qu'elle marqua constamment à celui qu'elle nommait toujours — ne fais-je pas bien en l'imitant ? — Monsieur Willy.

Faute d'avoir recommencé une « grande maladie » je n'ai plus jamais éprouvé le surprenant état qui ne me laissait pas assez de forces pour souffrir beaucoup. Couchée soixante jours, je me souviens que j'étais gaie et riais facilement. Je soignais mon visage et mes mains, je confiais mes pieds et ma chevelure à « Sido ».

Mais l'eau me manquait comme la pluie à une plante. J'implorais des bains, que mon miséricordieux médecin m'accordait à regret tous les cinq ou six jours. Une fois la semaine on « montait » un bain, comme on eût fait au XVIII^e siècle. Un annonciateur velu et robuste paraissait, d'abord, encapuchonné d'une baignoire en cuivre rouge qui avait dû connaître Marat. Puis, venaient des seaux fumants, que l'on ne versait pas sans napper la baignoire d'un linceul de grosse toile. Les mains de ma mère enroulaient mes tresses au-dessus de mon front. Quatre bras me prenaient, me déposaient dans l'eau chaude, où je grelottais de faiblesse, de fièvre, d'envie de pleurer, de misère physique. Séchée, recouchée, je claquais des dents un long moment et me divertissais à regarder les garçons de bains reprendre l'eau à grands seaux d'abord, à petites casseroles pour finir. Le sarcophage de cuivre s'en allait ; Juliette, la petite bonne, épongeait ses traces, et Paul Masson entraît me faire visite, à moins que ce ne fût Marcel Schwob, ou plus rarement Mme Arman de Caillavet. La célèbre amie d'Anatole France fut bonne pour une malade si jeune, si peu défendue, si longtemps confinée sur un triste lit en noyer ciré, dans une chambre où rien ne parlait de choix, de confort ni d'amour. Elle posait sur mon drap un ananas, des pêches, un grand fichu de foulard noué en sac à bonbons... Sa mante de zibeline s'achevait en fraise de dentelle, un oiseau de Minerve, qui lui ressemblait, la coiffait, ailes ouvertes. Elle demeurait peu, mais sa belle main à paume large, l'essoufflement de sa voix péremptoire, son parfum outrecuidant m'étaient d'un secours vif et passager.

Assis à mon chevet, Marcel Schwob fidèlement ouvrait un volume de contes américains ou anglais, Twain, Jérôme-K.-Jérôme, Dickens, ou *Moll Flanders*, qu'il n'avait pas encore traduit, et pour moi seule, pour que je me tinsse immobile, pour que je supportasse mon mal et les vésicatoires ronds et noirs qui mordaient symétriquement les deux côtés de mon ventre creux, il lisait. J'acceptais les dons d'un érudit, supérieur à son œuvre. Déjà débile, marchant difficilement, il gravissait, deux fois, trois fois par jour nos trois étages, parlait, traduisait pour moi, gaspillait pour moi son temps avec magnificence, et je ne m'en étonnais pas. Je le traitais comme s'il m'eût appartenu. À vingt ans, on accepte royalement les présents démesurés.

Un seul portrait de Marcel Schwob ressemble à Schwob, celui qu'a dessiné Sacha Guitry : la commissure des paupières en fer de flèche, une pâle et terrible prune en fusion, la bouche qui retient, qui polit, qui affine, en s'y délectant, un secret ; tel je vis, trois années durant, le plus menaçant visage qui pût couvrir, comme un masque de guerre et d'apparat, les traits même de l'amitié.

Mon autre ami quotidien avait moins d'éclat, sinon moins de mystère. Une figure grise, effacée et inoubliable, une petite barbe de foin sec, le regard d'un mauvais curé, un rire grinçant et faible. Adonné au calembour, aux mystifications élaborées comme des crimes, il n'a laissé que des miettes, signées « Lemice-Térieux », des « Pensées d'un Yoghi », un catalogue du Salon de la Nationale, entièrement rédigé en calembours qui combinaient, avec une ingéniosité insensée, le nom du peintre et la légende du tableau... Sa patience, sa culture lui permirent des divertissements coupables, qui troublèrent la paix politique ; un « Carnet de jeunesse » de Bismarck, fabriqué par Paul Masson, mit la France et l'Allemagne au seuil de la guerre. « Un peu plus tôt, un peu plus tard... » disait le monomane...

Magistrat à Chandernagor, il y rendit quelques jugements dont les « attendu » ne parvinrent pas jusqu'à l'Europe. Il avouait lui-même que « c'était dommage... » Mais une relation de l'expulsion des Pères jésuites, adressée au *Gaulois*, émut la France bien pensante, et le gouvernement, étonné, ordonna une enquête. Avec quel zèle, avec quelle conscience Paul Masson s'en chargea, est-il besoin de le dire ? Le plus documenté des rapports en fit foi, attestant qu'il n'y avait plus de Jésuites dans l'Inde française depuis Louis XV.

Il ressemblait, pour le physique, à ces démons qui s'abattent sur une province, avec la mission d'abuser les jeunes filles, de changer le châtelain en loup, l'honorable notaire en vampire. Il donnait parfois son adresse, mais n'ouvrait jamais sa porte. Je crois qu'il avait, ex-magistrat colonial, gardé l'habitude de l'opium, mais rien ne m'en fournit la certitude. Je ne suis sûre que de l'affection, et probablement de la pitié qu'il me voua, lorsqu'il fut au fait des conditions de ma vie nouvelle et qu'il me vit si grièvement dépérir. Pour sa manie mystificatrice, elle lui tenait, je pense, lieu de vice, et d'art.

L'époque d'ailleurs couvrait la farce d'une faveur qui nous paraît aujourd'hui inexplicable. Plus récemment, nous eûmes la surprise-party, forme grossière, et Dieu merci dangereuse, de l'exploration... Mais dix-huit cent quatre-vingt-dix, quatre-vingt-quinze eurent leurs plaisantins patentés ; Vivier, Sapeck aboutissent à Salis, préparent, présagent Allais et Jarry. Quand l'oisiveté fut moins estimée, la mystification évolua, s'affina et périt, passant le sceptre à une génération capable de tirer profit d'une aptitude que ses devanciers exploitaient avec désintéressement.

C'est le désintéressement, un sens malfaisant de l'avenir qui signalent un Lemice-Térieux. Il œuvrait pour la postérité, dans le silence. Attaché à la rédaction du catalogue de la Bibliothèque Nationale, il semblait vivre de peu, ne manquer de rien. Mais tout ce qu'il nous laissait voir n'était que vaine apparence, et destiné à créer, à entretenir l'erreur.

Lorsque, presque guérie contre toute vraisemblance, je m'en allai, avec M. Willy, à Belle-Île-en-Mer, Paul Masson nous accompagna, invariablement vêtu de son complet veston noir^[1], bordé d'un galon mohair. Débile, jamais las, il suivait ma jeune allégresse que chaque journée d'eau salée et de soleil fortifiait. L'abondance méridionale de l'île nous émerveillait. Des terrasses et des treilles, des figuiers comme en Italie, des lézards gris brochant le roc, des voiles roses et bleues sur la mer... L'alluvion féminin annuel — les bigouden casquées, brillantes comme des coléoptères, engagées pour l'étêtage et la cuisson des sardines, — attendait le poisson qui tardait, et en attendant recherchait tout ce qui portait braves : « Vous avai pas besoin de personne ? » demandaient les bigouden à mon compagnon.

— Pourquoi faire ?

— Pour couchaî avec vous...

Il leur faisait un signe fourchu et elles fuyaient, remuant dans leurs belles jupes l'odeur du poisson gâté... De Kervilaouen à la Mer Sauvage, de Sauzon aux Poulains nous allions, respectant l'isolement de M. Willy qui longuement écrivait, au sens épistolaire du mot tout au moins, car ses heures de recueillement fructifiaient en lettres et télégrammes dont le nombre et le poids eussent inquiété toute jeune épouse... Mais j'apprenais déjà à détourner les yeux.

J'entraînais Paul Masson au vieux fort campé sur la Pointe des Poulains, que Sarah Bernhardt un peu plus tard acquit. Une grenaille d'authentiques rubis effrités teintait de mauve, au soleil, le sable de la Pointe, je triais les plus gros, et les perdais ensuite... Pour la première fois de ma vie je goûtais, je touchais le sel, le sable, l'algue, le lit odorant et mouillé de la mer qui se retire, le poisson ruisselant. Le climat marin endormait, ralentissait en moi le souvenir d'un long mal et l'habitude de penser.

À l'ouest de l'île, la Mer Sauvage — « elle vient d'Amérique », disais-je avec considération — accourait. Un tonnerre régulier, la course des grandes crinières d'écume qui chassaient devant elles le vent et la grève, empêchaient tout échange de paroles entre Paul Masson et moi. Cette mer sans repos apportait des grains brusques, une pluie aussi dure que la grêle. Alors nous cherchions, mon compagnon taciturne et moi, l'abri des rocs caverneux. Patiemment j'attendais, heureuse de regarder blanchir au loin la mer. Un après-midi, laiteux de pluie, bleu de nuages bas, Paul Masson releva le petit col de son veston bordé, s'assit sur un escabeau de granit violet, tira de ses poches une écritoire, un porte-plume à capuchon et un petit paquet de fiches de carton sur lesquelles, en écriture de « ronde » moulée, il écrivit quelques mots.

— Qu'est-ce que tu fais, Paul ?

Il ne détourna pas, de sa besogne, ses yeux qu'il serrait entre des paupières plissées.

— Je travaille. Je travaille de mon métier. Je suis attaché au catalogue de la Nationale. Je relève des titres.

J'étais déjà assez crédule, et je m'ébahis d'admiration :

— Oh !... Tu peux faire ça de mémoire ?

Il pointa vers moi sa petite barbiche d'horloger :

— De mémoire ? Où serait le mérite ? Je fais mieux. J'ai constaté que la Nationale est pauvre en ouvrages latins et italiens du xv^e siècle. De même en manuscrits allemands. De même en lettres autographes intimes de souverains, et bien d'autres petites lacunes... En attendant que la chance et l'érudition les comblent, j'inscris les titres d'œuvres extrêmement intéressantes — qui auraient dû être écrites... Qu'au moins les titres sauvent le prestige du catalogue, du Kkatalogue...

— Mais, dis-je avec naïveté, puisque les livres n'existent pas ?

— Ah ! dit-il avec un geste frivole, je ne peux pas tout faire.

J'insiste sur cet homme parce qu'il m'étonna, et aussi parce que je perdis, quand il mourut, mon premier ami, le premier ami de mon âge de femme. J'ai pensé, plus tard, qu'il s'était fort attaché à moi. De là à concevoir que je méritais cet attachement, il n'y avait qu'un pas : l'affection d'un célibataire, tôt vieilli, solitaire, autrefois voyageur, me donna un peu de confiance dans une enfant sitôt trompée qu'épousée, obstinée à demeurer dans son semblant de gîte et à y régner sur deux amis et une chatte. Grâce à lui je cotai un peu plus haut ce que j'avais d'insolite, de désolé, de secret et d'attrayant. Autocrate dans l'ombre et suivie de mes deux longues tresses, nourrie de bananes et de noisettes comme une guenon en cage, je n'étais au dehors que mutisme et malaise... Si Paul Masson, parfois confident de M. Willy, souffrit de ce qu'il savait, et s'inquiéta pour moi, du moins il garda son silence honorable.

Il fit une fin classique d'homme facétieux : au bord du Rhin, il appliqua contre ses narines un tampon imbibé d'éther, jusqu'à perdre

l'équilibre. Il tomba, et se noya dans un pied d'eau.

[Fichier:Colette - Mes apprentissages, 1949 - image-75.jpg](#)

1. [↑](#) Plus tard j'en fis Masseau, dans *L'entrave*.

Ce qu'on appelle la vie de bohème m'a toujours convenu aussi mal que les chapeaux emplumés ou une paire de pendants d'oreille. Je ne parle pas de la « bohème » que j'organisai moi-même, les temps venus. Cette bohème-là en eût remontré souvent, pour le travail et la ponctualité un peu maniaque, à n'importe quel économat.

L'autre vie de bohème, M. Willy y croyait encore et m'en fit quelquefois goûter la saveur banale et forte, jusqu'à ce que je m'y refusasse par manque d'appétit et de gaieté. C'était bien assez que d'attendre une partie de la nuit à l'*Écho de Paris*, dans un coin de la salle de rédaction, les morasses de la « Lettre de l'Ouvreuse ». Jambes pendantes sur une banquette, et chancelante de sommeil, lasse d'apprendre par cœur les extraits, coquilles, mastics, coqs-à-l'âne découpés dans les journaux et épinglés au mur, lasse de suivre un demi-songe à travers une fumée qui se déplaçait lourdement par bancs horizontaux, autour des abat-jour brûlés par le gaz, rapiécés de papiers jaunis, lasse de n'avoir pas soupé, lasse d'avoir soupé, tant de lassitudes ont fixé, dans l'olfactif de ma mémoire, l'odeur du tabac, de l'encre grasse et de la bière qu'un garçon apportait, serrant dans une seule main les anses de cinq « demis ». Étranges lieux de labeur cérébral que ces anciennes salles de rédaction, où rien ne respectait, ne protégeait, ne facilitait le travail de la pensée ! Chacun y offensait son voisin. Reporters claquant les portes, chefs de rubrique au verbe haut, collecteurs de faits divers revenant trempés des commissariats de police, personne n'était gai, digne, ni jeune, ni soucieux de le paraître.

Je ne me ranimais qu'à l'entrée de Courteline, ou de Mendès. Puissance de ceux qui méprisent la solitude ! Mendès sur-le-champ écrivait. Il écrivait en parlant, en buvant, en fumant. Aux heures extrêmes le vieux Simond sortait de son bureau, montrait de l'inquiétude. Un metteur en pages à

figure de soutier, les yeux jaunes, frisé, demi-nu, entrait à pas muets d'ours, se plantait devant Simond, retirait de son cou d'hercule une ficelle jalonnée de repères crasseux : « J'ai ça de trop », disait-il. Ou bien : « Il me manque ça ». Puis il attendait, inflexible, la fin des imprécations...

Volubile, blanc et fondant comme cire, Catulle Mendès ne cessait pas d'écrire. Courteline récriminait. Sa voix de chauve-souris râpait l'oreille, écorchait le plâtre des murs. Des jeunes femmes lumineuses venaient s'asseoir dans l'ombre de Catulle. En écrivant, il les saluait de noms caressants et compliqués : « Oiselet qui vous posez sur la branche sans qu'elle ploie... » « Blancher qui humiliez la neige... » « Corbeille débordante de dons... »

Il n'était pas toujours aussi fleuri, aussi gonflé de langueur. Un jour que nous avions, M. Willy et moi, déjeuné chez lui, bu le café noir, chargé d'arôme, qu'il préparait lui-même, M. Willy sortit un instant de la pièce et Catulle me parla avec brusquerie :

— C'est vous, n'est-ce pas, l'auteur des *Claudine*... Mais non, mais non, je ne vous pose pas de questions, n'exagérez pas votre embarras... Dans... je ne sais pas, moi... Dans vingt ans, trente ans, cela se saura. Alors vous verrez ce que c'est que d'avoir, en littérature, créé un type. Vous ne vous rendez pas compte. Une force, certainement, oh ! certainement ! Mais aussi une sorte de châtiment, une faute qui vous suit, qui vous colle à la peau, une récompense insupportable, qu'on vomit... Vous n'y échapperez pas, vous avez créé un type.

Là-dessus M. Willy rentra, et légèrement Catulle retomba d'aplomb, bavard, dans son paradoxe favori et antisémite : « Citez-moi, citez-moi un juif qui ait été un génie créateur ! Un seul !... » Quelqu'un, un jour, dit : « Et Spinoza ? » Mendès s'en tira par une médiocre pirouette : « Spinoza ? Ha... Je ne suis pas assez sûr de sa mère. »

Mais j'ai pensé souvent à la prédiction de Catulle... Il parlait de vingt ans, de trente ans ; nous sommes en 1935, et je viens de recevoir une lettre d'un chemisier pour hommes et dames, qui me propose trois modèles nouveaux (*sic*) de cols, récemment baptisés : *Claudine à l'école*, pour le matin, *Claudine à Paris* (organdi travaillé et piqures), et (il faut songer aux lointaines randonnées !) *Claudine s'en va*.

Trente années n'ont donc pas encore éliminé, jeté aux chiffons le petit col blanc, la ronde écuelle de porcelaine qui nous servit, bouclée et riante, la tête brune de Polaire ?... Je m'étonne, sincèrement, et Mendès, revenant, pourrait me dire que je n'ai pas encore compris...

Très sensible aux coquilles, M. Willy corrigeait minutieusement les épreuves des *Lettres de l'Ouvreuse*. L'abondance des noms propres exigeait une extrême attention. Enfin, nous partions, enfin nous respirions, au sortir de *L'Écho*, l'air noir, la poussiéreuse fraîcheur de la rue du Croissant...

— Vous ne mourez pas de soif ? disait M. Willy.

Mon Dieu, si, je mourais de soif. Soif de sommeil surtout. Au lieu de m'aller coucher je le suivais... La Brasserie Gambrinus, la reconnaîtrai-je ? L'ai-je vue autrement qu'entre des paupières demi-fermées et rougies ? Les barbes y abondaient, il me semble. Je n'aimais pas cette couleur jaunissante des barbes autour de l'orifice où s'engouffre la bière ; un bel homme barbu, Belfort de la Roque, jetait des défis, pariait d'empiler les soucoupes en un pylône aussi haut que lui, un mètre quatre-vingt-dix, hélas ! il gagnait, et riait dans une gerbe de barbe blonde. Il aidait la bière avec de l'absinthe, ne mangeait pas, restait beau et robuste d'une manière monstrueuse... Mais brusquement il mourut. Je le désigne en passant comme un des piliers nocturnes qui soutenaient des plafonds de fumées, de poutrelles gothiques, de moulures Louis XV et de caissons Renaissance, au-dessus de ma vie mal assurée et inutile.

Aux barbes des buveurs de bière, aux céramiques du « Pousset », si je préférerais toujours le Quartier Latin, le « d'Harcourt » et le « Vachette », ce n'est pas que ma limonade au sirop de groseille, mon anisette à l'eau m'y parussent meilleures. Mais ma jeunesse vacante, ma gaîté inhumée aimaient, sans le savoir, la jeunesse. Au « d'Harcourt » assis à la même table, Pierre Louÿs, Jean de Tinan, André Lebey nous faisaient accueil, et M. Willy commençait à guetter Jean de Tinan.

C'était une belle proie, à tous les points de vue. Fin et doux, la main un peu plus délicate qu'il n'est permis à un homme, et des cheveux noirs en boucles sur un front qui ennoblissait tout son visage, Jean de Tinan, promis aux lettres et à la mort, était tantôt affecté comme un enfant, tantôt d'une grâce naturelle qui pouvait passer pour de l'affectation. Ni lui, ni Pierre

Louÿs, ni André Lebey ne rougissaient d'être poètes. Mais Jean de Tinan avait trop d'amoureuses, qui disposaient de son temps. Heureux de plaire, il était clément aux petites filles du « d'Harcourt », les appelait à notre table, où Pierre Louÿs les contemplait de tout près, d'un œil myope d'entomologiste. Je pense qu'en bons amis tous trois se partageaient une petite Loute de dix-neuf ans, en culotte et casquette de cycliste, plus riche de perfections que toutes les beautés célèbres. Quels longs yeux bleus entre les bandeaux « à la Cléo de Mérode », et comme Loute semblait heureuse, assise sur un genou de Pierre Louÿs, et peignant des doigts les cheveux de Tinan, qu'une autre femme avait parfumés... Je crois que c'est dans *Penses-tu réussir ?* que Jean de Tinan me nomme « Jeannette ». Il ne faisait guère attention à moi, qui prenais grand plaisir à le voir. Je me taisais. J'écoutais les trois jeunes hommes parler, intolérants et gais. Mon mauvais départ, qui avait planté entre toute jeunesse et moi un homme pire que mûr, me séparait d'eux. Mais je suivais des yeux, avec un malaise bien agréable, le va-et-vient caressant des doigts impartiaux de Loute parmi une chevelure noire et douce, ou dans les gros cheveux ondés de Louÿs, moi qui n'avais — pour cause — jamais touché amoureusement une chevelure d'homme... Le front d'André Lebey foisonnait aussi de cheveux cendrés. Je ne m'étonnais pas que celui-ci fût poète, mais j'entendais pour la première fois un homme discourir d'ameublement et d'art décoratif, pendant que de sa main harmonieuse il dessinait dans l'air...

Loute amenait souvent une amie, une sombre jeune femme qui se taisait avec force et opacité, belle à sa manière. Tous les éléments de sa beauté comportaient une matérialité, une brutalité telles que je dessinerais, si je savais dessiner, le relief de sa grosse et pourpre bouche, ses yeux d'un bleu d'eau furieuse, ses cheveux emportés qui n'admettaient aucune contradiction. S'appelait-elle Sylvie, Stella ou Sabine ? Un grand S révolté s'attache au souvenir de cette passante, solidement, inutilement peinte sur un panneau de ma mémoire. Elle gagna, Dieu sait où, une syphilis démesurée, et mourut violemment en moins de huit jours à l'hôpital, entourée d'oranges, de bouquets de violettes, de billets amicaux signés Pierre Louÿs, Jean de Tinan, Willy et même Colette... Elle fit une mort qui finissait bien sa vie, une mort sauvage, presque muette et d'humeur terrible. À peine avons-nous entendu le son, rauque et précipité, de sa voix...

Elle est un des portraits indélébiles assemblés par le hasard dans ma mémoire, album dont la documentation nette et colorée ne me mène à rien. Par là il confine à l'art, comme mes beaux tomes de « La Pomologie » ou ma constellation de presse-papiers de verre en forme de méduses. Ce qui est inutile est presque toujours inépuisable...

Si le temps n'a pas effacé le souvenir de ces soirées lointaines, c'est qu'elles étaient douces à mon obscurité et que peut-être je sentais qu'un lien, de l'un de ces jeunes hommes à moi, aurait pu, aurait dû se nouer, quelque chose comme une aventure voluptueuse, cachée, normale... Cette virile jeunesse inconnue, j'aimais sa rencontre et m'y blessais sans m'en plaindre. Pour ne point faire de ma privation un aveu public, j'ai créé dans *Claudine à Paris* un petit personnage de pédéraste. Moyennant que je les avilissais, j'ai pu louer les traits d'un jeune garçon et m'entretenir, à mots couverts, d'un péril, d'un attrait. Lorsqu'un peu plus tard je fis amitié avec Polaire, et que je la vis en larmes à cause d'un orage amoureux — son amant, Pierre L..., avait vingt-cinq ans — désolée pour une brouille de deux nuits, heureuse des coups donnés et reçus, elle me dit, les griffes encore prêtes, avec un abandon de chatte chaude : « Ah ! Colette, ce qu'il peut sentir bon, ce salaud-là, et cette peau, et ces dents... Vous ne pouvez pas savoir... »

Non, je ne pouvais pas savoir.



PAUL MASSON (LEMICE-TÉRIEUX)



LA VIE GAIE

Qui dit vie de bohème, ne dit pas vie nomade. Il semble que la bohème de tout temps stagne, et si elle s'ébat c'est sur des champs resserrés. Entre 1897 et 1900, d'une colline à l'autre, la bohème explorait à peine Paris. Mais il lui arrivait d'enfourcher la bicyclette que dédaigne la bohème 1930. M. Willy louait une bicyclette pour des « parties de campagne ». Je roulais sur une petite « bécane » de course, émaillée de bleu, sans frein ni garde-boue, que M. Willy avait gagnée à une tombola de centième représentation^[1]. Le journalisme comptait des jarrets d'acier. Rue du Croissant, le dessous de l'escalier, à *L'Écho*, ressemblait souvent à un dépôt de vieux vélos. Seul le marquis de Bièvre, titulaire de la rubrique *Nécrologie*, satisfaisait aux exigences de son métier en voiture à âne, son rat blanc familial sur l'épaule...

Évoquerai-je quelques dimanches de canotage sur la Marne et la Seine ? Ils n'en valent pas la peine : à l'heure de canoter tous les sportsmen cuvaient le déjeuner et les vins. L'homme du sport dominical se levait tard, et mangeait trop. Le sommeil s'abattait indistinctement sur les camarades de M. Willy — quelques fils d'imprimeurs et de fabricants d'encre, d'anciens sous-lieutenants du 31^e d'artillerie, tournés en notaires, en avoués, des inconnus voués au genre artiste et à l'athlétisme, car Maupassant, musclé, sanguin, gras de l'estomac, enclin aux gageures d'après déjeuner, n'avait pas encore passé de mode...

J'aurais bien voulu imiter la somnolence des convives écarlates, en maillot bleu et blanc et en corps de chemise. Mais déjà je souffrais du milieu du jour, de la lumière verticale, des berges d'herbes pelées, du gravier mêlé de bouts de cigares sous les tables des guinguettes, et je

m'écarterais, pour cultiver un mal du pays qui renaissait aigu sous les peupliers, à l'odeur de la rivière...

Un groupe nombreux nous engrena certain dimanche, jusqu'à Mantes-la-Jolie, où quelqu'un s'écria : « Tiens, je connais le sous-préfet, ici ! » Sur quoi une soixantaine de roues, sous trente cyclistes trop sociables, franchirent la grille d'un beau jardin, usèrent, abusèrent d'un jeune sous-préfet inlassable, qui souriait dans une barbe brune... La journée finit par un concert improvisé sous les arbres et le Tout-Mantes applaudit Mme Tarquini d'Or, qui chanta passionnément. J'avais vingt-quatre ans, une culotte de zouave, une chemisette à pois et des manches ballon que soutenait une armature de gaze raide, un canotier bleu marine... Et je trouvais le sous-préfet de Mantes bien joli garçon, svelte et gai, avec l'œil de velours... Voyez si j'avais le goût juste : le sous-préfet de Mantes s'appelait Léon Barthou.

En une seule journée je gagnai deux amis ; celle-là me fit connaître aussi un maigre petit jeune homme, poussiéreux d'avoir roulé en veston noir, le bas de son pantalon élégamment serré par des pinces. Tout le long de la journée je lui avais vu les yeux délicats et rouges, et l'air triste. De triste et grêle, il devint jovial, carré, barbu et gastronome, et plein d'une bonhomie assurée. Pour son nom le temps n'y changea rien, il avait déjà choisi le pseudonyme de Louis Forest.

1. [↑] La centième d'une opérette, *Bouton d'or*.

Mois d'hiver, mois d'été... Ceux-ci, qu'ils me semblaient lents à revenir, quand j'étais jeune... Mois d'hiver trempés de pluie et de musique dominicale, pendant lesquels je repâlais. Mois d'été qui me rendaient la vie avec l'espoir qu'ils ne finiraient pas... Je me souviens que c'est Champagnole, dans le Jura, qui me sauva, — 1896 ? 1897 ? — de la salamandre encore une fois, de la pénombre, de la résignation. À Champagnole, l'auberge coûtait cinq francs par jour.

Pour cinq francs par jour, on nous concédait une grande chambre déshonorée par un papier moisi, décollé, qui retombait en longues lianes, par deux lits de fer et de mauvais petits rideaux à emballer les foetus... Mais la table d'hôte se couvrait, dès midi, d'écrevisses, de cailles, de lièvres et de perdreaux, le tout braconné. Les ruisseaux montagnards coulaient entre les cyclamens et les fraises sauvages et je reprenais mes couleurs d'adolescente...

Après Champagnole, nous descendîmes sur Lons-le-Saunier, où mes beaux-parents nous offraient l'hospitalité. De ma vie, avant mon mariage, je n'avais habité « chez quelqu'un », comme je disais, et je fus longue à briser la contrainte qui me retenait non pas d'aimer ceux qui me faisaient accueil, mais de m'abandonner au plaisir simple de me montrer telle que j'étais. Les enfants eurent raison de moi, heureusement. Trois enfants ici, quatre là, sans compter des petits parents du cru... Ils ne furent pas longs à reconnaître ce que je valais en tant que perceuse de flûtes, tresseuse d'herbes, cueilleuse de baies. Mon enfance, avec eux, ressuscita, je leur nommai les plantes, les pierres, allumai le feu avec un cul de bouteille et un rayon de soleil, pris l'orvet et le relâchai, menai sans faute le petit cheval Mignon, récitai à l'escargot la formule magique qui l'engage à darder ses cornes... Une chaîne d'enfants policés se ferma sur moi. M'aimèrent-ils ? Ils me

suivaient... Je ne leur avouai jamais combien je les trouvais sages, faciles, variés, combien je mesurais, étonnée, la profonde différence qu'il y avait entre leur enfance et mon enfance... Rompus à une obéissance de surface, j'admirais, à l'égal de la ployante et prompte déférence qu'ils savaient manifester, les boucles bien ordonnées, les ongles nets, l'odeur de savon anglais, le petit auriculaire levé au-dessus de l'œuf à la coque. Le son de leurs voix, sur les chemins de la fraîche petite montagne, le nom que pareillement ils me donnaient, le plaisir que j'eus d'être adoptée par eux, je retrouve un peu de tout cela lorsque j'entends dans le téléphone la voix de Paule qui est docteur en médecine, ou celle de sa sœur, la musicienne, ou celle de leur cousine qui est décoratrice : « Tante Colette, dites-moi, tante Colette... » Ces enfants m'étaient doux. Je n'étais tachée que de meurtrissures superficielles, et très jeune. Peut-être manquais-je, sans le savoir, d'un enfant qui fût sorti de moi...

J'ai connu des individus énormes. M. Willy n'était pas énorme, mais bombé. Le puissant crâne, l'œil à fleur de front, un nez bref, sans arête dure, entre les joues basses, tous ses traits se ralliaient à la courbe. La bouche étroite, mignarde, agréable, sous les très fortes moustaches d'un blond-gris qu'il teignit longtemps, avait je ne sais quoi d'anglais dans le sourire. Quant au menton frappé d'une fossette, il valait mieux — faible, petit et même délicat — le cacher. Aussi M. Willy garda-t-il une sorte d'impériale élargie, puis une courte barbe. On a dit de lui qu'il ressemblait à Édouard VII. Pour rendre hommage à une vérité moins flatteuse, sinon moins auguste, je dirai qu'il ressemblait surtout à la reine Victoria.

Rondeurs, suavités, calvitie qui concentrait la lumière et les regards, voix et contours adoucis... Pour le peu que je perçais tant de défenses lenticulaires, j'avais déjà de quoi rêver, sombrement. C'est un moment bien curieux, dans une vie, que le moment où naît, s'installe et se développe la peur.

La peur n'habite pas aisément les êtres jeunes quand ils sont sains d'esprit. Même un enfant-martyr (on dit maintenant enfant-martyr comme on dit agent-voyer ou belle-maman, et je ne trace pas volontiers ce trait d'union qui ressemble au galon d'un grade affreux), un enfant martyrisé n'a pas peur tout le temps de ses tourmenteurs, qui ont leurs heures de

clémence et de gaieté. Peut-être la souris a-t-elle le loisir de trouver qu'entre deux blessures la patte du chat est douce.

Parmi les courages hors de saison, la bravoure des jeunes filles est insigne. Mais, sans elle, on verrait moins de mariages. On verrait encore moins de ces fugues qui oublient tout, même le mariage. Résignons-nous à dire que si mainte jeune fille met sa main dans la patte velue, tend sa bouche vers la convulsion gloutonne d'une bouche exaspérée, et regarde sereine sur le mur l'énorme ombre masculine d'un inconnu, c'est que la curiosité sensuelle lui chuchote des conseils puissants. En peu d'heures, un homme sans scrupules fait, d'une fille ignorante, un prodige de libertinage, qui ne compte avec aucun dégoût. Le dégoût n'a jamais été un obstacle. Il vient plus tard, comme l'honnêteté. J'écrivis autrefois : « la dignité, c'est un défaut d'homme. » J'aurais mieux fait d'écrire que « le dégoût n'est pas une délicatesse féminine ».

La brûlante intrépidité sensuelle jette, à des séducteurs mi-défaits par le temps, trop de petites beautés impatientes, et c'est à celles-ci, ma mémoire aidant, que je chercherais querelle. Le corrupteur n'a même pas besoin d'y mettre le prix, sa proie piaffante ne craint rien — pour commencer. Même elle s'étonne souvent : « Et que fait-on encore ? Est-ce là tout ? Recommence-t-on, au moins ? » Tant que durent son consentement ou sa curiosité, elle distingue mal l'éducateur. Que ne contemple-t-elle plus longtemps l'ombre de Priape avantagée sur le mur, au clair de lune ou à la lampe ! Cette ombre finit par démasquer l'ombre d'un homme, qui a déjà de l'âge, un trouble regard bleuâtre, illisible, le don des larmes à faire frémir, la voix merveilleusement voilée, une légèreté étrange d'obèse, une dureté d'édredon bourré de cailloux... Que de richesses contradictoires, que de pièges variés...

Protégée sur la colline aux chalets, en proie aux enfants bienveillants, j'ai passé deux ou trois étés de ma jeunesse dans une paix d'ouvrage. J'écoutais ma belle-mère, mes belles-sœurs, des tantes et cousines par alliance qui échangeaient des propos catholiques. La nuque au fauteuil d'osier, je délaissais un ouvrage féminin auquel j'étais maladroite, et je fermais les yeux. Des voix patientes parlaient diocèses, carêmes, pâtes sans œufs pendant la semaine de la Passion, petit poisson et grand poisson, blâmaient l'évêque tolérant qui autorisait le chocolat à la collation : « Du chocolat à

l'eau, entendons-nous ! » J'apprenais les restrictions d'une famille bien pensante, parmi l'odeur des prunes mûres et du gâteau quatre-quarts, j'écoutais les mandibules des ciseaux mâchant la toile...

— Quand mes filles seront plus grandes, disait Madeleine, je leur ferai apprendre le glaçage des chemises d'homme...

— Madeleine, tu exagères ! protestait Valentine. Qu'en pensez-vous, ma mère ?

Le ton filial et cérémonieux me ramenait à « Sido » qui, au loin, dirigeait vers moi ses perplexes antennes...

— J'en pense, ma fille, que c'est bien tôt pour se donner tant de souci... Enfants !... regardez dans la longue-vue ! Est-ce que ce ne sont pas nos cousins qui montent sur le petit chemin ?

— Oui, grand'mère ! Oui, grand'mère ! Tante Marthe et petite Marthe sont avec eux ! Il y a aussi Louis-Albert !

— Eh bien, allez prévenir Fanny qu'il faut de la bière, des verres en supplément, des assiettes à gâteaux... Gabrielle, ma fille, je crois que vous faites un petit somme ?... Nous avons de la famille à goûter...

« Gabrielle », habituée à son nom de « Colette », tressaillait, s'excusait, tirait dans sa ceinture sa chemisette à plis et redressait, sur son front, son nœud de ruban — ce même ruban que 1935 noue indifféremment autour de la tête des fillettes, des jeunes femmes, et des femmes moins jeunes.

— Nous serons au complet, disait la voix modérée de ma belle-mère. Pour une fois !...

Mais en levant les yeux, elle constatait que son fils Albert, son fils Henry fondaient au loin sous les arbres, que son gendre avait fui magiquement, et que « Gabrielle », sous prétexte d'aller changer sa blouse, courait, sans chances qu'elle en revînt, vers le troisième chalet familial, sa tresse sur les jarrets...

Si je ne fais erreur, c'est au retour d'une villégiature franc-comtoise — car ce souvenir s'associe au regret d'un septembre roux, à grappes de raisins petits et sucrés, de pêches jaunes et dures dont le cœur était d'un violet sanglant — que M. Willy décida de ranger le contenu de son bureau. L'affreux comptoir peint en faux ébène, nappé de drap grenat, montra ses

tiroirs de bois blanc, vomit des paperasses comprimées, et l'on revit, oubliés, les cahiers que j'avais noircis : *Claudine à l'école*...

— Tiens, dit M. Willy. Je croyais que je les avais mis au panier.

Il ouvrit un cahier, le feuilleta :

— C'est gentil...

Il ouvrit un second cahier, ne dit plus rien — un troisième, un quatrième...

— Nom de Dieu ! grommela-t-il, je ne suis qu'un c..

Il rafla en désordre les cahiers, sauta sur son chapeau à bords plats, courut chez un éditeur... Et voilà comment je suis devenue écrivain.

Je ne connus, d'abord, que l'ennui de me remettre à la besogne sur des suggestions pressantes et précises :

— Vous ne pourriez pas, me dit M. Willy, échauffer un peu ce... ces enfantillages ? Par exemple, entre Claudine et l'une de ses camarades, une amitié trop tendre... (il employa une autre manière, brève, de se faire comprendre). Et puis du patois, beaucoup de mots patois... De la gaminerie... Vous voyez ce que je veux dire ?

Je voyais très bien. Je vis aussi, plus tard, qu'autour de ma collaboration M. Willy organisait quelque chose de mieux que le silence. Il prit l'habitude de me convier à entendre les louanges qu'on ne lui ménageait pas, de me poser sur la tête sa main douce, de dire :

— Mais vous savez que cette enfant m'a été précieuse ? Si, si, précieuse ! Elle m'a conté sur sa « laïque » des choses ravissantes !

Il n'est pas coutumier que les jeunes femmes (les vieilles non plus) aient, en écrivant, le souci de la mesure. Rien d'ailleurs ne rassure autant qu'un masque. La naissance et l'anonymat de « Claudine » me divertissaient comme une farce un peu indélicate, que je poussais docilement au ton libre. La préface, je ne la lus qu'imprimée, et la couverture me fit bien rire : une fillette, déguisée en paysanne, écrit sur ses genoux croisés. À même ses bas elle porte des sabots jaunes d'opérette ; le panier du Petit Chaperon Rouge est auprès d'elle, et les boucles de sa chevelure roulent sur un caban rouge...

— Pourquoi riez-vous ? me demandait M. Willy.

— C'est ce dessin... Et puis cette préface... Comment veux-tu qu'on croie que c'est arrivé ?

Car il me disait bizarrement « vous », et je le tutoyais. Si fidèle que je fusse à une promesse de silence, je ne trouvais rien d'agréable, ni de naturel dans l'aventure de ce livre. Il fallut, pour m'y habituer, la camaraderie des Curnonsky, des Paul Barlet, des Vuillermoz, et le spectacle de leur résignation. J'en pourrais nommer bien d'autres qui avaient du talent et de la gaîté, et cette bonne grâce gaspilleuse des très jeunes écrivains qui se croient inépuisables. Ernest Lajeunesse — une curieuse correspondance en fait foi — montra tout de suite des exigences, voulut être payé, récrimina, enfin, après des menaces et des injures, renonça, dit-il, à « signer Willy comme tout le monde ». Pour Pierre Veber, je laisse à l'auteur véritable d'*Une passade* le soin de nous conter lui-même sa mésaventure de romancier dépossédé. Jean de Tinan n'est plus là pour nous parler de *Maîtresse d'esthètes* et d'*Un vilain monsieur*...

Habitude ne veut pas dire aveuglement : je ne trouvai pas mon premier livre très bon, ni les trois suivants. Avec le temps, je n'ai guère changé d'avis, et je juge assez sévèrement toutes les « Claudine ». Elles font l'enfant et la follette sans discrétion. La jeunesse, certes, y éclate, quand elle ne ferait que se marquer par le manque de métier. Mais il ne me plaît guère de retrouver, si je me penche sur quelqu'un de ces très anciens livres, une souplesse à réaliser ce qu'on réclamait de moi, une obéissance aux suggestions et une manière déjà adroite d'éviter l'effort. C'est une désinvolture un peu grosse, par exemple, que d'envoyer *ad patres* tel personnage dont j'étais excédée. Et je m'en veux que par allusions, traits caricaturés mais ressemblants, fables plausibles, ces *Claudine* révèlent l'insouciance de nuire. Si je me trompe, tant mieux... Mais je ne me trompe pas.

Dès son apparition, *Claudine à l'école* se vendit bien. Puis encore mieux. La série, paraît-il, se vend encore, après avoir épuisé des centaines d'éditions... Je n'en puis rien assurer que par ouï-dire : les *Claudine*, au moment de mon premier divorce, appartenaient déjà en propre à deux éditeurs, M. Willy les leur ayant cédés en toute propriété. Au bas des deux contrats, j'ai apposé conjugalement ma signature. Ce dessaisissement est

bien le geste le plus inexcusable qu'ait obtenu de moi la peur, et je ne me le suis pas pardonné.

C'est à *Claudine à Paris*, et à *Claudine s'en va* que ma mémoire fait mauvais visage. Il y a là-dedans un personnage d'homme mûr et séduisant (Renaud) qui est plus creux, plus léger et vide que ces pommes de verre, filées pour orner les arbres de Noël et qui s'écrasent dans la main en paillettes étamées.

Dans *Claudine à Paris* éclôt un personnage qui se promènera désormais dans toute l'œuvre, si j'ose dire, de M. Willy. Henry Maugis est peut-être la seule confidence que M. Willy nous ait faite sur lui-même, et si je dis « nous », c'est que mon ignorance d'un homme aussi exceptionnel exige que je me range parmi la foule. D'avoir travaillé pour lui, près de lui, m'a donné de le redouter, non de le connaître mieux. Ce Maugis, « tout allumé de vice paternel », amateur de femmes, d'alcools étrangers et de jeux de mots, musicographe, hellénisant, lettré, bretteur, sensible, dénué de scrupules, qui gouaille en cachant une larme, bombe un ventre de bouvreuil, nomme « mon bébé » les petites femmes en chemise, préfère le déshabillé au nu et la chaussette au bas de soie, ce Maugis-là n'est pas de moi.

Je crois que M. Willy céda, en créant « le gros Maugis » à l'une de ses mégalomanies, l'obsession de se peindre, l'amour de se contempler. Elle ne le quitta plus guère, et prit des formes multiples, où le public ne vit qu'un sens débridé de la publicité. Je garde là-dessus mon opinion, propre à excuser, dans une certaine mesure, des écarts singuliers, et la donne pour ce qu'elle vaut. Je crois que s'il n'eût été frappé d'un empêchement d'écrire, M. Willy n'aurait pas dépassé, pour faire connaître son nom et ses romans, les bornes de l'opportunité commerciale. Stérile, il devait tôt ou tard s'égarer. La manie de se mirer s'exaspéra chez lui. Caricatures de Sem et de Capiello, effigies plus lourdes de Widhopff, crayons de Léandre... Sur une très grande toile de Pascau M. Willy, debout, domine une Colette assise, et sur mes traits on lit, comme sur la plupart de mes photographies de la même époque, une expression tout ensemble soumise, fermée, mi-gentille, mi-condamnée, dont j'ai plutôt honte...

M. Willy posa encore chez Jacques Blanche, pour un grand portrait que le peintre détruisit, après que notre double image se fut quasi dissipée d'elle-même. Blanche nous avait peints sur un ancien portrait, qu'il

n'aimait pas, de Mlle Marie de Hérédia en robe blanche. Un été passa, et au travers de la nouvelle œuvre, inachevée, la jeune fille reparut, Ophélie immergée et visible...

Je vois encore des déformations sinistres, des « Willy » par Leal de Camara... Je me rappelle l'« Ouvreuse », signée Rip, un Valloton d'un noir-et-blanc compact de faire-part, quelques Rabier, cinquante dessins d'inconnus, un portrait très sérieux, signé d'un nom slave, des effigies innombrables... Le portrait de Boldini marque une apogée publicitaire. Qui l'a acheté ? Je l'ignore. Il était flatté, typique et excellent. La canne, la main, le bords-plats en arrière, sur le bras un manteau doublé de soie, des touches lumineuses posées sur les bosses intelligentes du front, et l'hypertrophie des moustaches... Pour sa ressemblance, je la trouvais terrible, et telle que mes songes les plus exacts ne peignaient pas mieux, ni pire, le même modèle.

De Boldini nous tombons dans un délire photographique, en passant par des statuettes en pied, des modelages en carton, en caoutchouc, des silhouettes en bois découpé, des figurines batraciennes, des encriers haut-de-forme, — le fameux chapeau retourné servant de réservoir — et des sculptures dont l'une au moins est significative : au centre d'une croix de marbre, le chef de M. Willy décollé repose, grandeur nature, et propage autour de lui des rayons en faisceaux, comme on voit aux saints sur des autels de style jésuite. J'ai oublié le nom du praticien qui tailla l'effrayant objet. Photographié et réduit, le chef rayonnant prit place dans la série des cartes postales dont M. Willy usait à profusion et qu'il faisait tirer par commandes de plusieurs milliers. Je ne perds pas le souvenir d'un dessin — qui courut quels journaux ? — montrant un Willy mou, beaucoup plus boursoufflé et vieux que nature, nimbé d'une auréole.

En cinq ou six formats différents, le papier à lettres est timbré, au coin, d'une tête moustachue, coiffée du chapeau cylindrique...

Il faut reconnaître qu'en dehors de la littérature, notre auteur en vogue était un homme fort actif, ordonné, inspirateur. Je persiste à croire qu'un poste de rédacteur en chef lui eût, entre tous, convenu. Distribution du travail, juste estimation des capacités, une manière stimulante de critiquer, et l'habitude de juger sans trop récompenser, voilà, je pense, des dons rares, qui furent mal employés. Pour ma part, je recevais peu de louanges, et assez

banales. « Délicieux, mon petit ! Mais oui, mais oui, ça va très bien comme ça. Puisque je vous le dis ! » En revanche, ses réprimandes, consignées aux marges de mes manuscrits que Paul Barlet sauva (il avait ordre de les détruire) sont directes, brèves, coupantes : « Pas clair. » « Trop tôt. » « L'avaient-ils convenu entre eux ? Oui ? Eh bien, dites-le ! »

Il ne négligeait rien, et n'a jamais souffert, pendant un temps, qu'une Revue de fin d'année se privât de la scène sur Willy et Claudine... Avec les auteurs de revue, il agençait lui-même les sketches caustiques.

L'abondance de son courrier — celui qu'il expédiait — fut toujours déconcertante, et il n'en confiait la tâche à personne. Il ne classait pas une lettre sans avoir mentionné, de sa main, au coin gauche supérieur : « Répondu le... » Ce fut bien pis lorsque « Claudine » eut pris du renom. Lettres, portraits de mineures à col blanc et chaussettes glissaient de toutes les poches de celui qui se fit appeler « le père de Claudine ». Ces funestes adolescentes refluaient jusqu'à un domicile que je ne m'obstinerai pas à nommer conjugal.

Pour un peu, je n'aurais plus su où garer mon sous-main et mes cahiers de papier vergé, si, l'argent venant, nous n'avions déménagé. La rue de Courcelles nous offrit un logis ensoleillé au n° 93, puis un autre au n° 177 *bis*...

Là, mon mari avait déjà jaugé mon rendement, et c'est lui, dès notre troisième emménagement, qui veilla à ce que je disposasse d'une bonne table, d'une lampe à cloche verte, d'un confort de scribe. Pour atteindre mon étroit domaine, je traversais le salon, sorte de salle d'auberge stylisée, bancs et tables de bois poli. Un jour, j'y rencontrai M. Willy et une dame inconnue, fort près l'un de l'autre. Avec l'aisance que confère l'habitude, avec un humour, qui me venait, d'employée irremplaçable, je ne m'arrêtai qu'un moment et glissai à M. Willy, sur le ton de l'urgence : « Vite, malheureux, vite, la suivante attend depuis un quart d'heure ! » Après tout, qu'est-ce que je risquais ? Un an plus tôt pareil jeu m'eût coûté... oui, assez cher. Mais cette fois-là, M. Willy, figurez-vous, se trouva flatté.

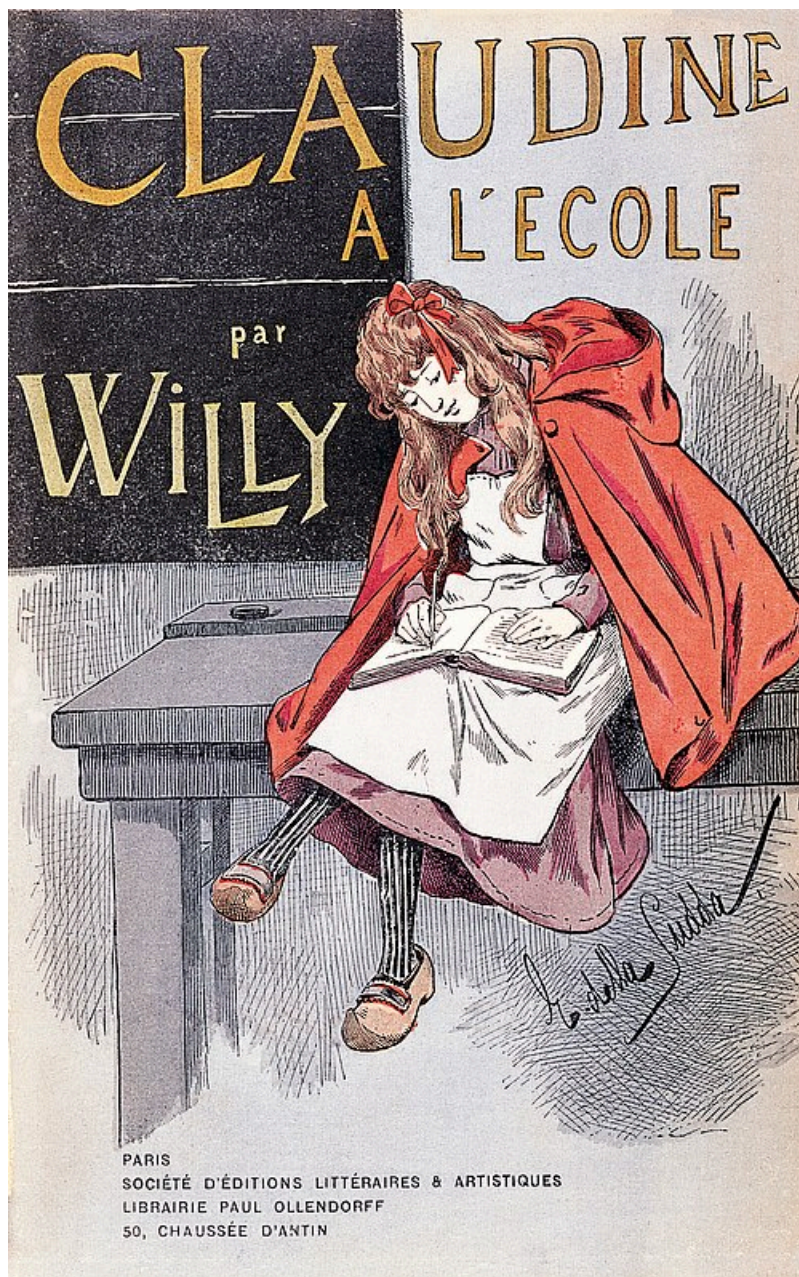
Je n'avais donc plus à défendre, ni à déplacer un domaine de solitude qui n'excédait pas le cercle lumineux de l'abat-jour, les bords d'une table, les murs vert-sourd de mon petit salon-geôle. Plumes Flament n° 2, papiers

réglés, vergés, colle parfumée, longs ciseaux strasbourgeois en forme de cigogne, inutiles crayons de couleur, appareil puéril d'un labeur un peu maniaque... À défaut d'aimer ma vie, j'aimai son décor, et l'après-midi je travaillais d'un air paresseux, cependant que l'activité de M. Willy l'entraînait au dehors, en « locati » attelé d'un cheval. Un locati à deux attelées par jour, dans ce temps-là, ne coûtait même pas six cents francs par mois, car le loueur, Comoy, consentait des « prix d'artiste ». Mon chien et moi nous sortions à pied, le matin. Ainsi j'évitais les excentricités du cheval de la matinée, noir, superbe, emphatique, mais d'un emploi difficile parce qu'il était entier et qu'il poussait, en toute saison, des cris de fauve.

Opulence ! Je touchai, éblouie, des « feux » de trois cents francs par mois, sauf pour les mois d'été, défalqués. Trois cents francs, s'il vous plaît, pour moi seule, qui ne devaient rien au « Livre ». Tout ce qu'on pouvait avoir pour trois cents francs ! C'était mon tour de faire, à « Sido », des cadeaux qu'elle choisissait elle-même : du cacao pur, en barres, de chez Hédiard, une liseuse ouatinée... des bas de laine fine, des livres... Je lui faisais présent surtout d'un mensonge : l'imitation du bonheur. Je résistais à la terrible envie de retourner à elle, de revenir tout écorchée, obscure et sans argent, peser sur la fin de sa vie. Et quand je pense à la personne que je fus pendant ces longs jours d'obstination, de fourberie filiale, allons, allons, je ne me trouve pas si mal que ça.



L'OUVREUSE (CARICATURE DE RIP)



LA COUVERTURE ME FIT BIEN RIRE...

Claudine s'en va me donna bien du tracas. D'abord à cause d'une atmosphère bayreuthienne, qu'il fallut aller chercher à Bayreuth même, ce qui pouvait passer pour un voyage d'agrément, puisqu'aux frais de *L'Écho de Paris* j'accompagnais l'*Ouvreuse du Cirque d'été*. Mais j'avais peu de goût pour ce lieu de pèlerinage qui contraignait le pérégrin à loger chez l'habitant. Un lit-cercueil, les draps boutonnés sur la couverture, le « Gute Nacht ! » de Frau Mader en papillotes, de Herr Mader en corps de chemise et bretelles, un boulanger nocturne sous le plancher, voilà pour la nuit. À l'actif des journées, je porte trois ou quatre heures de musique pieusement écoutée dans le « gazomètre », et le délice de quelques voix allemandes incomparables. Entre la représentation et la nuit, entre le lever et le déjeuner, je note l'heure brève et secouée, l'heure anxieuse pendant laquelle M. Willy attendait ses porteurs de documentation musicale : « Vite, mon petit, vite... Il est onze heures, vous deviez venir à dix... Vous me foutez les nerfs en pelote... »

Où est allé le stock inépuisable du bazar wagnérien, hanaps, Graals, billes de bois tourné dont les saillies composent un célèbre profil en casse-noisette, papiers, presse-papiers, bijoux et maroquinerie ? La chaleur franconienne versait, sur les robes d'ange des fanatiques, une poussière charbonneuse...

— Prenez des notes, me conseillait M. Willy. Ce n'est jamais inutile. Je n'ai aucune mémoire.

À défaut de l'énergie qui m'eût tirée de ma lâcheté, j'usais de la force d'inertie, et je ne prenais point de notes. Grâce à quoi les fêtes du culte wagnerolâtre flottent, brumeuses, hésitantes comme moi-même, bercées dans de vieilles voitures à deux chevaux tirées par un seul cheval, entre

Mendès volubile, ballonné de bière, blond et roux comme Siegfried, le docteur Pozzi, vêtu de blanc, sultan par la barbe, houri par l'œil, des étrangères massives, à gros torons de cheveux d'or, et Wagner-le-fils, petit, à grande tête, bas du derrière et d'une ubiquité redoutable...

De retour à Paris, je pris mon travail avec ce courage lent et buté, bureaucratique, qui ne m'a point quittée...

— Si vous avez besoin de moi pour Maugis, me dit M. Willy, laissez des blancs.

Je n'en laissai pas. Car la gageure est un divertissement commun à bon nombre de captifs et d'anonymes. Mon « à la manière de... » se tenait fort bien, mon Maugis parlait le pur Maugis d'origine...

— Bravo, dit froidement M. Willy.

Mais je ne recueillis pas toujours du premier coup l'applaudissement. Quelques pages un peu trop livrées à la poésie — ne les cherchez nulle part, elles n'existent plus — méritèrent que mon manuscrit me revînt, jeté par-dessus la table, avec cette critique de mon sévère lecteur :

— Je ne savais pas, ma chère, que j'avais épousé la dernière lyrique !

Mot dur, sans doute juste, et qui ne me fut pas inutile.

Le deuxième acte de *Claudine à Paris* a pour décor le restaurant de la *Souris convalescente*. Au milieu de l'acte — moment traditionnellement réservé à l'apparition d'une vedette, cette vedette fût-elle un lit machiné, une femme nue ou un danseur acrobatique — un personnage entre par le fond, lance sa réplique, cependant que les autres acteurs présents, buveurs, soupeurs et maîtres d'hôtel, doivent manifester une familiarité, une curiosité mêlée d'ironie et de considération : « Maugis... Mais c'est Maugis !... Vous prendrez, monsieur Maugis ?... », etc., etc.

Chapeau, canne, moustache et impériale, le Maugis des Bouffes n'était autre qu'un sosie de M. Willy. Un maquillage étudié aggravait la ressemblance et ajoutait à mon malaise, d'autant plus que le personnage, épisodique et inoffensif, ne tenait pas à l'action, proférait dix répliques quelconques, et rentrait dans la coulisse d'où il n'eût jamais dû sortir... Le mal est qu'il en sortait, tous les soirs. Une mascarade accidentelle m'eût laissée indifférente... Tous les soirs, le double de M. Willy prenait vie, parlait, imitait des gestes, une désinvolture, un port de tête, échangeait une carte, blessait en duel un adversaire pendant le deuxième entr'acte afin de survivre, dans l'esprit du spectateur, au deuxième acte révolu... Ce double, quand je ne le voyais pas, je savais à quelle heure il commençait à marcher et agir, coiffé d'un bords-plats dû à la munificence de l'auteur et à son respect du détail exact... Bien pis, le sosie usait, pour commander un *demi* et une choucroute, du vocabulaire apprêté qui fleurit sous la plume de Félix Fénéon, dépare Huysmans, complique de prétention la correspondance de Verlaine, et n'appartient en propre à personne, pas même à Alcanter de Brahm :

— Kellner ! s'écriait Maugis. Que s'avancent par vos soins la choucroute garnie mère du pyrosis, et ce coco fadasse, mais salicylé, que votre

impudence dénomme bière de Munich ! Bière de Munich, velours liquide, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils boivent !

Cette prose, qui fuyait la simplicité, même la clarté, cette phrase à volutes, jeux de syllabes, prétéritions, truffée de mots techniques, de calembours, qui fait parade d'étymologie, coquette avec le vieulx françois, l'argot, les langues étrangères mortes et vivantes, je crois qu'en trahissant une soif d'étonner, elle révèle le caractère de celui qui l'emploie. Si l'on tenait à forcer le secret de son maniérisme, ne devrait-on pas remonter jusqu'à une très vieille timidité, une mièvrerie de débutant, et le doute de soi ?...

L'apparition de Maugis-Sosie sur la scène marque chez M. Willy la période véhémement d'une intoxication véritable. L'homme qu'entourait un succès croissant révérait, tout en les exploitant, ses propres symboles. À partir du moment où le sorcier nègre se met à croire aux vertus du méphitique remède qu'il compose, il faut trembler pour le sorcier plutôt que pour le malade. Peut-être aurais-je dû porter au compte du déséquilibre la griserie qui retirait, à M. Willy, une part de sa circonspection, le révélait enragé de notoriété, de n'importe quelle notoriété, plein d'une fébrilité, d'une hâte, « vite, mon petit, vite ! » toutes deux inexplicables.

Mais comme mon sorcier demeurait, dans le privé, semblable à lui-même — et je ne me sens tenue là-dessus à aucun commentaire — j'avais bien assez à trembler, chroniquement, pour moi-même. L'on ne voit guère changer ce qui ne s'éloigne point. Hanté de négoce dangereusement, dolent par calcul, hermétique et imprudent, désarmant dès qu'il le voulait, il n'omit jamais de ménager ma part de tourments précis et de plaisirs confus, pendant ces années que je rendis prospères. À un pareil régime j'acquis, je formai en moi, avec l'habitude de travailler, un caractère de raccommodeuse de porcelaines. Quel atelier qu'une geôle ! Je parle de ce que je connais : la vraie geôle, et le bruit de la clef tournée dans la serrure, et la liberté rendue quatre heures après. « Montrez-moi patte blanche... » Il me fallait, au contraire, montrer pages noircies. Ces détails de captivité quotidienne ne sont pas à mon honneur, j'en conviens, et je n'aime pas à faire figure de brebis. Mais le respect de la vérité saugrenue, et une saveur un peu gothique, leur assignent une place ici. Après tout, la fenêtre n'était pas grillée, et je n'avais qu'à casser ma longe. La paix, donc, sur cette main,

morte à présent, qui n'hésitait pas à tourner la clef dans la serrure. C'est à elle que je dois mon art le plus certain, qui n'est pas celui d'écrire, mais l'art domestique de savoir attendre, dissimuler, de ramasser des miettes, reconstruire, recoller, redorer, changer en mieux-aller le pis-aller, perdre et regagner dans le même instant le goût frivole de vivre... J'ai appris surtout à réussir entre quatre murs presque toutes les évasions, à transiger, acheter, et enfin, lorsque tombaient sur moi les « vite, bon Dieu, vite ! » à insinuer :

— Peut-être que je travaillerais plus vite à la campagne...



Collection Willy

APOTHÉOSE



JEAN DE TINAN DÉGUISE EN MOINE
DANS LES RUINES DE JUNNÈGES

Si le « cas Willy » était seulement celui d'un homme ordinaire, qui appointait des écrivains et signait leurs œuvres, il ne mériterait qu'une brève attention. Il y aura toujours assez de faméliques dans notre métier, malheureusement, pour que l'emploi de « nègre » ne se perde point. Le « cas Willy » présente une singularité unique : l'homme qui n'écrivait pas avait plus de talent que ceux qui écrivaient en son lieu et place. Mon désir n'est pas de les nommer, ni de démêler ce qui revient à Maurice, à Paul, à Eugène, à Jean, à Raymond, etc., etc., il me faudrait pour cela les avoir tous connus.

Teinté de tout, caustique, vif, M. Willy « parlait » tel mince article, telle « fantaisie » à ras de terre — ou de peau — pour petits hebdomadaires, infiniment mieux que ne les rédigeait le jeune homme furtif qui lui livrait ses « papiers » par liasses de six. S'il avait écrit un roman, le roman eût passé en ingéniosité probablement, certainement en bon goût, des volumes dont je cèle les titres. Mais il n'a jamais écrit de roman. C'est dommage. Entre le désir, le besoin de produire une denrée imprimée et la possibilité d'écrire, s'élève, chez cet auteur étrange, un obstacle dont je n'ai jamais distingué la forme, la nature, peut-être terrifiantes. Sa correspondance ne révèle que le *refus* d'écrire. Un articulet de quelques lignes est l'objet de dix pages de correspondance fébrile, de cinq ou six lettres qui donnent, à l'exécutant habituel, des instructions détaillées, réclament, s'inquiètent, empruntent le pneumatique et le télégramme :

« Construis-moi des chroniquettes dialoguées, aussi courtes que tu pourras, quinze lignes, sur petit trou pas cher. Illustre-les de Marcel Ballot, marquis de Chasseloup-Laubat, Frank Richardson, célèbre essayiste anglais, Willy accompagnant Anglaises somptueuses dont l'une fait craquer son maillot et cliqueter les kodaks. Boccara anémique, bancos de deux

louis, deux casinos rivaux. Important : « Son mari a filé avec une nommée Maud, elle l'a suivi. — Bravo ! voilà un ménage à la Maud ! » (ou : qui suit la Maud). »

Cette suite d'instructions précises qui égale, sinon excède en longueur la chronique demandée, renseigne le curieux sur un état indiscutable de paresse morbide, et peut-être de cette timidité d'expression à laquelle j'ai fait allusion plus haut.

« Ton Maugis amoureux est très, très bien. Quand comptes-tu l'avoir fini ? » À lire de tels billets, on les croirait dictés par une amicale politesse, un peu indifférente... *« Vieux, quelque chose de délicat à faire ! Quelque chose comme le Quo vadis ? des familles ou l'Aphrodite du pauvre. Imbécillité grecque ou c...rie romaine ? Cela dépendra des documents que je pourrai me procurer. Je fouine en Allemagne pour savoir s'il n'existe pas quelque chose que nous démarquerions avec subtilité. Quelques dialogues d'Héronidas pourraient servir, et toute cette chiée de romans grecs, Héliodore, Achille Tatius, tous semblables, tous idiots... »*

Voyage au delà des frontières, compilations, prospections, tout valait donc mieux que quelques heures, quelques jours d'application, de tête-à-tête avec la feuille blanche ? Tout cela demeure mystérieux et triste.

Les grands concerts dominicaux mobilisaient des estafettes, des observateurs très bien choisis qui s'élançaient de Colonne à Padeloup, de Padeloup au Conservatoire, échangeaient leurs fauteuils, cueillaient un siège sous le séant d'un affilié qui montait la garde : *« Mon cher monsieur, demain, au concert Risler, vous devrez fondre sur le fauteuil 26 qui encadrera le postérieur d'un monsieur noir, tout noir comme mon âme. Ce sombre monsieur (Aussaresses est son nom) vous foutra des notes (parbleu) sur le concert en échange d'un bock »*, etc., etc...

Relèves, mots de passe, combinaisons, rassemblement au G.Q.G., agencement du puzzle définitif ; que de tracas... Et n'était-il pas plus simple, à un homme musicien d'oreille, capable de s'accompagner lui-même au piano, de chanter d'une voix de ténor, faible et agréablement voilée, n'était-il vraiment pas plus aisé d'écrire ? Non. Tout lui sembla facile, tout lui sembla permis, hormis la tâche de l'écrivain.

Pour les romans, je fus longue à comprendre un système de substitutions successives, système dont la sécurité ne fut compromise que par l'inventeur lui-même. En l'expliquant, je ne lèse plus personne. Ceux qui lisent à travers mes pages une malveillance, une passion fielleuse et rancie se trompent. Chez une femme qui fut conduite à renaître plus d'une fois de ses cendres, ou simplement à émerger sans aide des tuiles, planches et plâtras qui lui churent sur la tête, il n'y a, après trente ans et plus, ni passion ni fiel, mais une sorte de pitié froide et un rire, sans bonté je l'accorde, qui résonne à mes propres dépens aussi bien qu'à ceux de mon personnage de premier plan. En outre, je trouve M. Willy beaucoup plus intéressant qu'un lot de héros — bâtards du sang, favorites occultes, magiciens et mages — gravitant péniblement autour de la petite Histoire, et qu'à tout moment des mains peu discrètes arrachent à leur périple ignoré pour les amener, clignotants et parés, en pleine lumière. Mon héros, contrebandier de la petite Histoire littéraire, je le trouve d'une taille et d'une essence à inspirer, et à supporter la curiosité.

L'idée romanesque, le plan succinct d'un roman, d'où lui venaient-ils ? Peu importe. Le premier état s'arrêtait à peine chez lui. Flanquée d'une note manuscrite, l'idée s'en allait au plus expert, qui n'était pas encore prince des Gastronomes, mais un grand garçon bien drôle, tout truffé d'esprit fin : *« Vieux Cur, que t'en semble ? Il m'est poussé l'icelle-jointe idée, gentillette. Jette, sur cette larve, l'œil du connaisseur, et en cinquante pages trace-lui un avenir ou écrase-la, point née encore, sous ton fier talon. »*

Revenue, l'Idée purgeait sa nouvelle forme et les traces d'une écriture étrangère, ne reparaisait que dactylographiée, changeait d'enveloppe — et de destinataire : *« Petipol, au secours ! Voici mon enfanton dernier-né. Peux-tu, en un mois, tirer de ça les éléments d'un volume léger, milieu petite plage du Nord, maillots de bains mal séchés, casino, boule à vingt sols, Maugis venu pour revigorer sa complexion désiodée, fillette à mollets drus, etc. »*

L'énigmatique Petipol ayant précipité à souhait lesdits « éléments », le manuscrit, une seconde fois dactylographié, endossait une chemise vierge et s'élançait, muni d'une lettre, vers un troisième thérapeute : *« Cher ami, non, ça ne va pas. Un état de prostration extraordinaire, extraordinairement immérité. Lancinantes migraines, et ces absences qui*

m'angoissent. Ah ! ces heures nocturnes qui ne finissent pas... Vous vouliez savoir où en est mon prochain livre ? Le voici. Est-ce que ce n'est pas à se jeter la tête contre un mur ? Seule votre adroite bonne grâce, cette légèreté de main, ce bonheur d'expression, auxquels je rends hommage sans les envier, seraient capables de transfuser à cet « enfant de pauvre » un sang riche et joyeux qui... », etc., etc. « Il va sans dire que je saurai rémunérer... », etc., etc.

Il arrivait, malgré des soins coopératifs, que l'œuvre fit encore une fois le tour de l'honorable société, revêtant après chaque arrêt la cagoule dactylographique...

D'après ce bref itinéraire, il n'est guère possible d'imaginer les soins, les soucis, la vigilance du signataire final, la nécessité pour lui de naviguer sur des eaux encombrées, non de récifs, mais de havres sauveurs. Comment supputer seulement le nombre des pneumatiques, celui des visites personnelles et des étages gravis ? L'écriture microscopique de M. Willy, gladiolée, ascendante — on voit que je me souviens d'avoir travaillé la graphologie — révèle l'aristocratie du goût, le sens critique, l'aptitude à rebondir, le désir de plaire, et l'art de dissimuler au point que l'écriture, fine dès le début des lettres, parvient sans aucune déformation à une petitesse qui défie la loupe, comme ces manuscrits-gageures où l'on lit — si on peut — le *Credo* entier au dos d'un timbre-poste...

J'ai souvent songé que M. Willy souffrit d'une sorte d'agoraphobie, qu'il eut l'horreur nerveuse du papier vierge. Sa correspondance hante de préférence les pneumatiques, les cartes, les demis et les quarts de feuillets, les abattants d'enveloppes, détachés en forme de triangles, même les bandes de journaux. Encore, sur ces bribes, son écriture se réfugie-t-elle dans les angles. Il écrit souvent dans les marges des lettres qu'il a reçues, et le tout retourne à la poste.

J' imagine qu'il mesura, trop souvent en proie à des défaillances pathologiques, le courage, la grave constance qu'il faut pour s'asseoir sans écœurement au bord du champ immaculé, du papier veuf encore d'arabesques, de jalons et de ratures, le blanc irresponsable, cru, aveuglant, affamé et ingrat... Peut-être aussi s'ennuyait-il, au travail, d'un ennui si cuisant — cela s'est vu, cela se voit, il n'y a guère de mortel que l'ennui — qu'il préféra échanger cet ennui contre des combinaisons et des risques de

manager, au nombre desquels la question de qualité devenait, hélas, le plus léger de tous.

Peut-être aima-t-il l'amer prestige du pédagogue, les observations qu'il jetait, sèches et de haut, sur mon front incliné, ou bien qu'il inscrivait au long de mes manuscrits... Je persiste à croire que ce critique, qui empruntait à autrui ses arguments même de critique, était un censeur-né, incisif, prompt à frapper le point faible, à réveiller, d'une pointe un peu cruelle, l'amour-propre assoupi.

Il a dû fréquemment croire, autrefois, qu'il était sur le point d'écrire, qu'il allait écrire, qu'il écrivait... La plume aux doigts, une détente, une syncope de la volonté lui ôtaient son illusion :

« Ton Maugis amoureux est bien, très bien. Le ton m'en plaît tout à fait. Excellent truc : Maugis, déçu dans ses appétences de fleur-bleue, plaque ce Bayreuth exécré, et Paris recouvré narre que passus est. Donc sobriété de descriptions bayreuthiennes, laisse en blanc.

« Comme le temps me manquera, ne me laisse pourtant pas trop de place pour Bayreuth, de quoi blaguer la musique et la ville.

P.-S. — Et puis non, ne me laisse rien. J'intercalerai dans ton texte la valeur de... mettons dix lignes. Maximum... »

Entre ces deux alinéas, entre les mots « laisse en blanc » et les mots « et puis non, ne me laisse rien », il y a eu place pour un drame, une lutte, le redressement de l'amour-propre auquel succède ce que Balzac, dans un *Conte drolatique*, nomme en vieux français le « déflocquement », le phénomène affreux qui semble fondre les os, dénouer tous les ressorts de la volonté. S'agissait-il des abdications que connaissent, devant l'effort, beaucoup d'intoxiqués ?... Je ne le crois pas. M. Willy, s'il usait de remèdes, ne faisait pas, que je sache, usage de poisons. Une de ses lettres parle de P.-J. Toulet et de l'opium avec une certaine ingénuité, semble confondre la morphinomanie et l'habitude de fumer, décrit Toulet en proie simultanément à la « fumée noire » et aux alcools.

Toutes conjectures et bizarreries auxquelles je n'ai pu donner une réponse. Mais je ne saurai pas davantage le motif de la hâte chronique : « Comme le temps me manquera... Vite, mon petit, vite... Trotte-toi, vieux... Faut-il vous redire, ma chère Colette, l'urgence... » Les êtres

auxquels un mal progressif mesure le temps disent tout haut : « Je suis pressé », et tout bas : « Je suis poursuivi ». Robuste, quoique endommagé, M. Willy, qui mourut vers soixante-quinze ans, dut ignorer pareille angoisse, et son impatience n'être qu'un tic... Tic, petit nom badin des névroses...

Lorsque sonna pour moi l'heure de renâcler — bon mot qui rend bien le sursaut animal, le refus total et buté — je reçus de M. Willy, dans la petite retraite où j'avais emporté la chatte, le bouledogue et des livres naufragés, un billet qui, venant après un grand tintamarre de menaces, cliquetis d'armes, tonnerres et éclairs, m'étonna fort. Sur le ton précis auquel m'avaient habituée de longs rapports, mon mari me demandait pour son prochain roman vingt pages de paysages « tels que vous savez les écrire », et me promettait... mille francs. Mille francs d'avant-guerre, mille francs d'après séparation, mille francs pour vingt pages, quand, pour quatre volumes de « Claudine »... Je crus rêver. Le rêve prit forme de manuscrit dactylographié dès le lendemain... Mais... le roman se déroulait dans la Principauté de Monaco que je connaissais à peine, que je n'aimais pas, et je restituai le tout pour cause d'incompétence. « Si roman avait pour cadre Franche-Comté » télégraphia M. Willy, « accepteriez-vous ? Si oui, lieu d'action émigre régions Est. »

Par la même voie télégraphique, j'acceptai. On verra plus loin pourquoi je préférais évoquer des paysages franc-comtois.

La suite donna lieu à un incident assez comique, dont je dois le récit à un brave type, qui, chez M. Willy, s'occupait du courrier, ficelait, portait les copies dactylographiées... Lourd de recommandations, maudit préventivement, engueulé par avance sur le ton cordial, chargé de « tuyaux » de courses, de lettres confidentielles, de trois, quatre messages libertins pour le « baby bouclé », la « gosse adorable », la « princesse-enfant » et autres conquêtes d'âge tendre, l'excellent X... transpirait hiver comme été.

Quand je restituai, grevé de quelques pages, le roman bisontin-ex-monégasque, M. Willy vérifia les textes nouveaux, lança le tout à X...

— Chez l'imprimeur, et au trot. Qu'il envoie les placards ici, vite, bon Dieu, vite !

Sous forme de placards, le roman revint, à la vitesse du boomerang, dans les mains de son maître.

— Grouillez, X..., grouillez ! Corrigez, et je donne le bon à tirer. Pas le temps d'attendre les secondes épreuves.

X... obéit, moite. Après les corrections, ses mains, habituées, rhabillèrent l'objet. En nouant le bolduc rose, il risqua, vers le dos penché et soucieux de son maître, une question timide :

— On voit donc la mer, de Besançon ?

Il ne reçut, en réponse, que le haussement agacé des larges épaules, et n'insista pas.

— Patron, je me trotte, murmura-t-il.

Brusquement, M. Willy sortit de sa concentration :

— Au fait ! Qu'est-ce que vous m'avez demandé ?

— Oh ! dit X..., empourpré, ça ne vaut pas la peine... Je me disais... Je trouvais drôle que... que de Besançon on voie la mer...

M. Willy laissa tomber sur X... le sourire des bons despotes, et un chapelet d'injures amènes. Il n'attendait pas, certes, que X... se rebiffât :

— Écoutez, patron, tout de même ! Je ne l'ai pas inventé, moi, que de Besançon... C'est au commencement de votre prochain roman : « Accoudé au balcon de sa coquette maison bisontine, M. Tardot se divertissait à cracher dans la Grande Bleue. » Preuve que je ne mens pas !

Avec une agilité d'homme gras, avec cette sécurité fondante et muette que je n'ai vues qu'à lui — je note, en passant, qu'il dansait à la perfection — M. Willy quitta son siège :

— Défaites-moi donc ce paquet, dit-il. Il faut que je revoie *encore* bien des petites erreurs.

En corrigeant, il riait et parlait pour lui-même :

— À quoi tiennent les choses... C'est crevant. On en ferait une nouvelle... Je ne dis pas que je n'en ferai pas une nouvelle...



DANS LA PETITE RETRAITE OÙ J'AVAIS EMPORTÉ
DES LIVRES NAUFRAGÉS...



PREMIER CHIGNON

À la moindre sollicitation de ma mémoire, le domaine des Monts-Boucons dresse son toit de tuiles presque noires, son fronton Directoire — qui ne datait sans doute que de Charles X — peint en camaïeu jaunâtre, ses boqueteaux, son arche de roc dans le goût d'Hubert Robert. La maison, la petite ferme, les cinq ou six hectares qui les entouraient, M. Willy sembla me les donner : « Tout cela est à vous. » Trois ans plus tard, il me les reprenait : « Cela n'est plus à vous, ni à moi. »

Le verger, très vieux, donnait encore des fruits, maigres et sapides. De juin à novembre, trois ou quatre années de suite, j'ai goûté là-haut une solitude pareille à celle des bergers. Solitude surveillée, cela va sans dire, et visitée par M. Willy lui-même. Il arrivait fourbu, repartait accablé, maudissant l'excès de ses « travaux » et l'obligation, en plein été, d'être « cloué » à Paris. Il déposait et confiait à ma garde (« Ces infects bouquins représentent une très grosse somme ! ») des malles pleines de livres obscènes, parfois anciens, tant anglais que français, et les remportait ensuite...

Avec lui s'éloignaient mes tourments les plus réels, pourtant ces départs brusques blessaient encore en moi la vieille et normale chimère de vivre en couple, à la campagne... Mais derrière lui je me sentais redevenir meilleure, c'est-à-dire capable de vivre sur moi-même, et ponctuelle comme si j'eusse déjà su que la règle guérit de tout.

À six heures en été, à sept heures en automne, j'étais dehors, attentive aux roses chargées de pluie, ou à la feuille rouge des cerisiers tremblant dans le rouge matin de novembre. Les rats d'argent s'atablaient à même la treille, la couleuvre géante, prise dans le treillage du poulailleur, ne put échapper aux poules féroces... Le chat était durement gouverné par les

hirondelles, qui lui défendaient à coups de becs, à grands sifflements guerriers, l'accès de la grange dont chaque poutre soutenait une rangée de nids. J'avais un bouledogue, Toby-Chien, qui vivait et mourait d'émotions, un long, opulent, subtil chat angora, Kiki-la-Doucette...

Une chatte pégotte — les chats pégots, en Franche-Comté, sont ceux qui suivent caninement — s'était vouée à moi. Inestimable compagnie de bêtes familières... Je leur parlais peu, puisqu'elles ne me quittaient pas. Un cheval prit place parmi nous, un demi-sang âgé, le pied fin, que j'achetai roué de coups, déchiré de vingt plaies, que je soignai de mon mieux, et que je montai. Nous formions un groupe étrange, lui bardé de pansements, de bouts de chiffons gras en tampons entre la sangle et la peau, de vieux linges doux autour de ses boulets, moi à califourchon, dans une culotte de bicyclette genre zouave, à carreaux. Au manège militaire de Saint-Claude, je requis par prudence, pendant une huitaine, les conseils excellents de l'écuyer Calame, et je tournai et voltai, à la queue du dernier cheval, derrière quatre candidats à l'école de Saint-Maixent.

— Chassaî vos faïsses en avant ! me criait Calame en pur comtois. Chassaî vos faïsses ! Ma fouâ, vous me faites plus d'honneur que tous ces pétrâs !

J'achetai aussi, la dernière année, pour deux ou trois cents francs, un charmant débris, un vieux petit-duc et son harnais à bouclerie d'argent. Le petit-duc est un véhicule qui tient le milieu entre le char des fées et la voiture d'enfant. Point de siège de cocher, et sa coquille à deux places se traîne au ras de la route. Sans arrêter ni inquiéter l'attelage, vous mettez pied à terre, vous cueillez l'égline, le champignon, la scabieuse, la sinelle et la fraise sauvage, vous remontez... Le cheval muse, broute, rêve en même temps que vous. La place vide à côté de moi, je la chargeais de fleurs, de pommes, de châtaignes. Un jour, je rapportai mon plus beau butin, des bouteilles. Volnay, Chambertin, Corton, et un Frontignan quadragénaire, tout feu, tout flamme... Des bouteilles d'âge, acquises pour quelques francs, dans une guinguette de campagne qui changeait de maître...

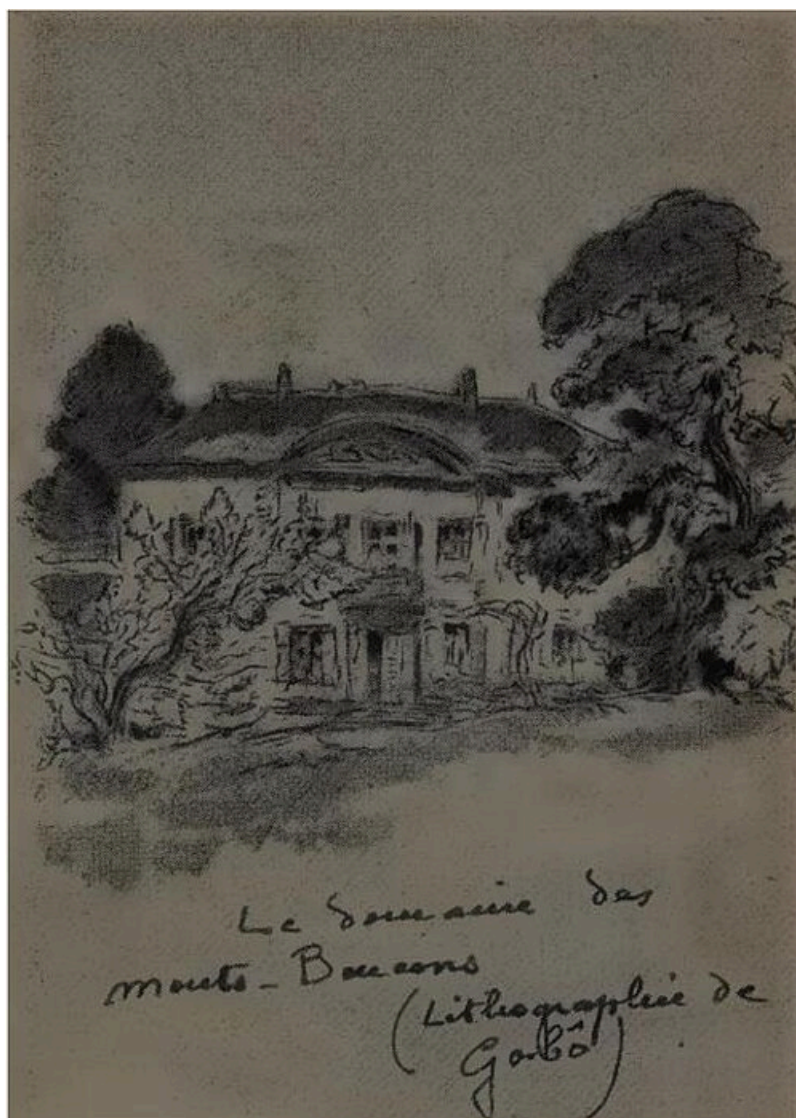
Le goût de toutes mes heures franc-comtoises m'est resté si vif qu'en dépit des années je n'ai rien perdu de tant d'images, de tant d'étude, de tant de mélancolie. En somme, j'apprenais à vivre. On apprend donc à vivre ?

Oui, si c'est sans bonheur. La béatitude n'enseigne rien. Vivre sans bonheur, et n'en point dépérir, voilà une occupation, presque une profession. Pendant que j'écrivais *La retraite sentimentale*, petites aventures d'Annie, jeune femme qui aime beaucoup les hommes, et Marcel qui n'aime pas du tout les femmes, je développais des forces qui n'avaient rien à voir avec la littérature. Mais elles ployaient si je les bandais trop fort. Je n'en étais pas encore à vouloir fuir le domicile conjugal, ni le travail plus conjugal que le domicile. Mais je changeais. Qu'importe que ce fût lentement ! Le tout est de changer.

Je m'éveillais vaguement à un devoir envers moi-même, celui d'écrire autre chose que les *Claudine*. Et, goutte à goutte, j'exsudais les *Dialogues de bêtes*, où je me donnai le plaisir, non point vif, mais honorable, de ne pas parler de l'amour. Autre récompense, la meilleure : j'eus la belle préface de Francis Jammes. Tous mes romans, après, ressassent pourtant l'amour, et je ne m'en suis pas lassée. Mais je ne me suis reprise à mettre l'amour en romans, et à m'y plaire, que lorsque j'eus recouvré de l'estime pour lui — et pour moi.

Nous tenons par une image aux biens évanouis, mais c'est l'acharnement qui forme l'image, assemble, noue le bouquet. Que me fût-il resté des Monts-Boucons, si M. Willy ne me les eût enlevés ? Peut-être moins que je n'ai d'eux à présent. Comme de tout amour perdu dès sa fleur, j'ai dit : « Vivrai-je sans les Monts-Boucons ? » Et puis... j'ai agrafé sur mon sein d'abord, à mon mur ensuite, le bouquet de feuilles jaunes, mêlé de cerises à demi-confites par les féroces étés comtois, de grappes de guêpes engourdies, tirées à l'aube, par panerées, de leurs puissants nids souterrains ; un panache de plumes tavelées, les rémiges de mes cinq autours chasseurs de serpents et de lézards, perchés, insolents, sur le plus petit cognassier. Ils soutenaient mon regard et mon approche, puis épanouissaient dans l'air une grande roue d'ailes... Tel est mon souvenir des Monts-Boucons. Avant eux, rien n'avait compté vraiment que la Puisaye natale. Mon bouquet de Puisaye, c'est du jonc grainé, de grands butomes à fleurs roses plantés tout droits dans l'eau sur leur reflet inversé ; l'alise et la corme et la nèfle, roussottes que le soleil ne mûrit pas, mais que novembre attendrit ; c'est la châtaigne d'eau à quatre cornes, sa farine à goût de lentille et de tanche ; c'est la bruyère rouge, rose, blanche, qui croît

dans une terre aussi légère que la cendre du bouleau. C'est la massette du marais à fourrure de rat gondin et, pour lier le tout, la couleuvre qui traverse à la nage les étangs, son petit menton au ras de l'eau. Ni pied, ni main, ni bourrasque n'ont détruit en moi le fertile marécage natal, réparti autour des étangs. Sa moisson de hauts roseaux, fauchés chaque année, ne séchait jamais tout à fait avant qu'on la tressât grossièrement en tapis. Ma chambre d'adolescente n'avait pas, sur son froid carreau rouge, d'autre confort, ni d'autre parfum que cette natte de roseaux. Verte odeur paludéenne, fièvre des étangs admise à nos foyers comme une douce bête à l'haleine sauvage, je vous tiens embrassée encore, entre ma couche et ma joue, et vous respirez en même temps que moi.



LE DOMAINE DES MONTS-BOUCONS (LITHOGRAPHIE DE GALBÂ) (INCERTAIN)



... À CALIFOURCHON, DANS UNE CULOTTE GENRE ZOUAVE...



... AUTRE RÉCOMPENSE, LA MEILLEURE :
J'EUS LA BELLE PRÉFACE DE FRANCIS JAMMES



POLAIRE À SES DÉBUTS

Ce que fit Polaire de *Claudine* est inoubliable. Ses erreurs même, ses résistances aux auteurs et au metteur en scène lui donnèrent raison devant le public, et elle ne s'est trompée qu'heureusement. Elle montra, à réclamer le rôle, une obstination d'illuminée. « Non, Meussieur Vili, non, Claudine ce n'est pas Une-Telle, ni Madame Chose, ni Mademoiselle Truc ou Machin-Chouette... Non, Meussieur Vili, Claudine, c'est moi. »

Elle habitait, lorsque je la connus, un petit hôtel conforme au gabarit des petits hôtels de dames, douillet, gentil. Je l'avais vue, comme tout Paris, dans son tour de chant où elle était célèbre. Mme Landolf prenait plaisir à composer, pour elle, des robes surprenantes. Une robe pour poupée-de-papier, à petits volets en échelle, en taffetas changeant bleu et vert... Une robe couleur peau-de-Polaire, avec un diadème d'Indien de la Prairie, violet... Une robe de mulâtresse, blanc de neige, battue en mousse... Une robe qui portait, sous sa jupe, l'arc-en-ciel, déployé autour de deux jambes de soie, minces, noires, dures, d'une élégance et d'une agilité exotiques... J'avais applaudi Polaire dans son épilepsie, au refrain d' « Hildebrand » :

Hildebrand,
Hildebrand,
Ah ! qu'ton nom est excitant !

et dans une petite chanson saugrenue dont les paroles, ô surprise, sont de Paul Leclerc :

Je raffole de
Tous les animaux,

Le singe, le chat, la grenouille et le vieux chameau...

*Je raffole aussi
De mon ouistiti...*

En admirant l'accord, le parallélisme des grands yeux horizontaux et de la grande bouche de Polaire, j'avais supporté l'équivoque *Portrait du petit chat* :

*Il est tout petit, frais et rond,
Tout velouté comme une pêche...*

Je veux citer la fin de la chanson, qui est maniérée et choquante, libertine et sans franchise, comme certains dessus de boîtes à allumettes de la même époque :

*Allons, mon p'tit matou,
Viens vite, dis-moi tout,
Pas possible ?... Vraiment ?
Parole ?... Ah ! c'est charmant !*

(au public)

*Si vous voulez surprendre
C'que sa pudeur cacha
Faudrait, pour mieux m'comprendre,
Donner vot' langue au chat !*

Polaire chantait cette pauvreté en crispant tout son corps, en frémissant comme une guêpe engluée, en souriant d'une bouche convulsive comme si elle venait de boire le jus d'un citron vert. Je l'avais vue aussi entrer en scène avec une corde à sauter, et « faisant vinaigre ». Un soir elle se prit le pied dans sa corde, s'étala en criant : « Oh ! merde ! » se releva d'un saut de carpe... Ce fut une enfant épouvantée qui s'avança ensuite jusqu'à la rampe, la paume de la main muselant sa bouche coupable, et qui bégaya, en

accentuant les *e* muets comme elle le fait encore : « Messieurs, Mesdames, jeu vous demande bien pardon, ceulà m'a échappé... Jeu compte sur votre indulgence... »

Mais je n'avais jamais vu Polaire à la ville. Je m'en fus la voir chez elle, avec M. Willy. Elle était seule et portait sur son bras une petite toy-terrier en satin noir et feu, de laquelle je n'ai jamais pu savoir le nom exact : « C'est ma Gaguilie », disait Polaire, ou bien : « Où es-tu, ma Lélette ? » Ou bien : « Jeu suis sortie à pied, pour faire plaisir à Troutrouille », ou bien : « La-Poule-d'eau-mauve est encore constipée ! »

Le jour de notre première rencontre, Polaire était habillée comme une jeune fille, de bleu marine, ou de vert foncé. Ses fameux cheveux courts, — non point noirs mais d'un châtain naturel, — elle les laissait repousser, et les nouait en catogan. Sauf le bistre des paupières, la gomme des longs cils merveilleux, un rouge un peu violacé sur les lèvres, elle n'était fardée que de son propre éclat intermittent, d'une lueur proche des larmes dans ses yeux sans bornes, d'un sourire étiré, douloureux, de toutes les vérités pathétiques qui démentaient son diabolique sourcil circonflexe, sa cheville irritante de chèvre, les sursauts d'une taille-serpent, et proclamaient lumineuses, humides, tendres, persuasives, que l'âme de Polaire s'était trompée de corps.

Une telle erreur n'allait pas sans manifestations que l'on tenait pour comiques, par exemple une trépidation nerveuse, un sautaillement d'un pied sur l'autre, comme si la terre eût brûlé les plantes agiles de Polaire. Pendant les répétitions de *Claudine à Paris*, M. Willy gourmanda sa principale interprète qui gambillait sur place dans sa robe en corolle de volubilis : « Polaire, lui dit-il, restez donc un peu tranquille ! Vous avez l'air d'une fleur qui a envie de faire pipi. »

Polaire, suffoquée, rougit en brun sombre : « Oh ! Vili, on ne dit pas ce mot-là... On dit : aller au petit jardin. »

Sa manière d'aborder le théâtre fut singulière : elle comprenait tout ce qui était nuance, finesse, arrière-pensée, et le traduisait à ravir. Les intentions lourdes la trouvaient gauche, et souvent le comique l'attristait... Mais où Polaire n'a-t-elle pas rencontré l'occasion d'être triste ?

Son mot chronique, dont nous riions, c'était : « Ah ! ceu que je souffre... » Elle l'exhalait en pétrissant de ses mains expressives, au-dessus de sa taille, son solide petit torse bombé, ses dernières côtes hautes et ouvertes : « J'ai les côtes en boléro Empire », disait-elle... Elle soupirait à cause du jour tombant, à cause de la pluie, s'attristait d'amour, de soupçon, d'ambition théâtrale, de soif universelle, de naïveté... « Et dire que j'ai les dents du bonheur ! » s'écriait-elle en montrant ses fraîches gencives, ses dents sans tache, un peu écartées... Du bonheur, ô chère, ô triste Polaire de 1935...

Le succès que Polaire valut à la pièce, on ne l'a pas encore oublié.

Au mépris de toute vraisemblance elle habilla son personnage de seize ans en Poulbote : des chaussettes, un sarrau noir que l'héroïne échangeait, au deuxième acte, contre une robe blanche écumante, tout aussi injustifiable... Mais le public s'engoua de tout ce que faisait Polaire. Car au deuxième acte la scène de la griserie se rehaussait, grâce à elle, d'une fantaisie délicieuse, chaste et gaie ; car au dernier acte Polaire se jouait des difficultés qu'elle n'apercevait même pas, des médiocrités qu'elle foulait en riant aux anges. De quelle passion elle aima, elle aime le théâtre ! J'allais souvent voir dans sa loge cette inspirée. Lorsque nous n'allions pas, avec M. Willy, partager dans une taverne son souper préféré, qui était aussi le mien, — un grand triangle de fromage, du pain boulot et un verre de vin rouge, — je la quittais à la sortie des Bouffes : déjà elle cessait d'être Claudine épanouie, et s'assombrissait :

— Au revoir, Colette, bonne nuit.

— Dormez bien, Polaire.

— Oh ! moi, jeu ne dors guère, vous savez... j'attends.

— Qui donc ?

— Personne. J'attends la représentation de demain.

Elle ne mentait pas. Toute passion vraie a sa face ascétique. Polaire comédienne négligeait l'amour, et sa négligence humiliait le beau jeune « fils de famille » qui aimait « Popo » à sa manière, une manière simple, fraîche, un peu brutale quelquefois. Polaire allait jusqu'à bannir Pierre L... de « son » théâtre, lui permettait rarement de venir la chercher à minuit :

— Deu quoi j'ai l'air, qu'un monsieur vient me chercher ici ? s'indignait-elle. Ça a l'air que jeu pense à la rigolade !

Elle rentrait donc souvent seule, montait d'un saut léger dans sa victoria si le temps était beau, serrait contre elle sa chienne minuscule, et les deux chevaux pie — attelage de conte fantastique ou de cirque ambulant — emportaient cette jeune femme qui n'avait pas besoin de vraie beauté pour éteindre l'éclat des autres femmes, cette actrice improvisée à qui science et métier étaient superflus. Le bord de sa robe claire, comme une volute de vague, couvrait et découvrait ses chevilles gainées de hautes bottines blanches — chaussures de nymphe chasserresse ou de dompteuse foraine — et les passants de minuit s'arrêtaient, se retournaient pour voir « Claudine »...

Une nuit, la sonnerie du téléphone éclata aux oreilles de M. Willy, qui dormait. Il décrocha l'appareil, entendit des sanglots confus, des appels étouffés : « Venez, Vili, venez, vite, jeu meurs ! »

Le temps de blasphémer, de passer un pardessus sur sa chemise de nuit à broderie russe, et M. Willy s'élançait, en me jetant des instructions brèves :

— Habillez-vous, rejoignez-moi, je ne sais pas ce qu'il y a chez Polaire, mais ça m'a tout l'air que la recette de ce soir est foutue...

Il trouva, nous trouvâmes Polaire sur le tapis, et quasi sous le lit de sa chambre à coucher. Sur le lit se tenait assis, éclairé à souhait par une lampe de chevet à jupon rose, un jeune homme en pyjama, Pierre L... Sombre et les bras croisés, il respirait précipitamment par les naseaux, comme après un pugilat.

À terre pour le compte, Polaire gisait, si gésir est un mot qui convient au serpent coupé, au fauve en sa frénésie, à tout ce qui vivant sait se tordre, se nouer et dénouer, gratter le sol des talons, des ongles, sangloter, rugir... Immobile, le jeune homme la regardait, et ne lui portait aucun secours.

— Bon Dieu ! soupira M. Willy. Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir ?

Pierre L... ne desserra pas sa belle bouche, mais la réponse vint, inarticulée, de dessous le lit :

— Vily ! Il m'a battue. La brute ! Là, et là... Et ici... Vily ! Jeu vais mourir ! Qu'il s'en aille ! Ô la la, ô la la ! Que jeu souffre ! La police, la

police !... Jeu veux qu'on l'envoie aux galères !...

M. Willy s'essuya le front, et s'enquit du plus pressé.

— Elle est blessée ?

Pierre L... secoua les épaules.

— Blessée ? Vous me faites rigoler. Deux, trois marrons...

La gisante sauta sur ses pieds. Couronnée de bigoudis gros comme des escargots de vigne, bouffie de pleurs, dilatée de cris, elle ne ressemblait pourtant, dans sa longue chemise, qu'à une brûlante sorcière de Java, car rien de ce qui était forcené n'arrivait à l'enlaidir.

— Deux, trois marrons ! répéta-t-elle. Et ça ? Et ça ?

Elle montrait ses bras, son cou, son épaule, ses cuisses faites pour serrer à cru les flancs d'une monture.

— Les gendarmes ! Leu commissaire deu police !... piaula-t-elle enfantinement.

Elle fondit en pleurs de vaincue et retomba. M. Willy s'essuya le front, s'assit, rassuré, sur le lit à côté de Pierre L...

— Mon vieux Pierre, c'est pas chic, ce que vous avez fait là, permettez à un ami de vous dire qu'un homme de cœur...

Le vieux Pierre posa, sur son cœur insensible, sa forte main blanche et soignée :

— D'abord, je m'en fous d'être chic ou pas chic, déclara-t-il. Ensuite, ce qu'elle m'a dit, je n'ai pas pu le supporter... Non ! cria-t-il à pleine voix, je ne le supporterai jamais !

Il se leva, fourragea dans ses cheveux foisonnants, d'un blond cendré.

— Vous pouvez tout me raconter, insinua M. Willy avec ménagement.

— Elle m'a dit... commença Pierre L... à tue-tête, elle m'a dit... que je n'étais pas doux !

Sur le tapis, Polaire s'agita faiblement, secoua son diadème d'escargots, gémit...

— Que-je-n'étais-pas-doux ! assena Pierre L... Quand j'ai entendu ça, le sang m'est monté aux yeux... Pas doux ? On me connaît, je crois !...

Il frappa, de ses poings, le coffre sonore de sa poitrine.

— Pas doux ! Moi, pas doux ! ! !

Du sol montèrent des geignements, des mots entrecoupés :

— Non... Tu n'es... tu n'es pas doux... Tu ne comprends rien... Tu ne sais pas ce que c'est que la compréhension et la douceur. Ce qu'une femme a le plus besoin, en amour, ce n'est pas ce que tu crois, c'est...

— Vous l'entendez ! tonna Pierre L... Elle recommence ! Bon Dieu !

Il jeta la veste de son pyjama, se pencha vers le tapis, et M. Willy déjà s'interposait... Mais deux bras bruns se levèrent, se nouèrent au cou sans pli de l'homme doux :

— Pierre... Que je souffre... Personne ne m'aime... Pierre...

— Mon petit coco... Mon mou-mour... Popo chérie... Qui est-ce qui a dit ça, que personne ne t'aime ?

Il l'enleva, la porta suspendue comme un chevreau noir, la promena dans la chambre autour du grand lit Louis XV en chantonnant, et M. Willy se tourna vers moi :

— Je crois que notre présence ici n'a plus rien d'urgent... J'ai eu chaud ! Ils sont crevants, n'est-ce pas ?

Il s'essuyait le front, et riait, mais je n'arrivais pas à l'imiter. Inutile, à peu près muette, j'avais eu tout le temps de regarder un spectacle inconnu, l'amour dans sa jeunesse et sa brutalité, un amant offensé, son torse nu, la douce peau féminine sous laquelle jouaient ses muscles exemplaires, les creux et les saillies de son corps indifférent et fier, la manière assurée dont il avait enjambé, puis ramassé, le corps terrassé de Polaire...

Je voyais sa nuque pleine et tondue, la pluie de ses cheveux cendrés qui nous cachaient le visage de Polaire... Il berçait à son cou une victime qui ne pensait plus à nous.

— Jeune Pierrot, vous me promettez de ménager les nerfs de notre vedette ? Et de ne plus lui prodiguer des avis si... convaincants ?

La jeune tête se releva, montra un visage florissant, féroce, une bouche mouillé du baiser interrompu :

— Seulement quand il le faudra, mon vieux, je vous le promets !

Je me rangeai au côté de M. Willy qui affectait de marcher comiquement sur la pointe des pieds, et nous sortîmes.

Rassuré, M. Willy se divertissait de notre expédition nocturne. J'étais moins gaie.

— Vous avez froid ? Vous ne voulez pas rentrer à pied, j'imagine ?

Non, je n'avais pas froid. Oui, j'avais froid. Pourtant j'aurais voulu rentrer à pied. Ou ne pas rentrer du tout. En marchant, je regardais au fond de moi la chambre nocturne que je venais de voir. Il m'en reste, sur un fond indistinct, des rehauts de bleu très pâle, des lumières roses, de petits abat-jour brodés et la blanche étendue bouleversée d'un lit d'amants... Il m'en reste le souvenir d'un long moment de malaise triste, peut-être devrais-je écrire : de jalousie...



ph. henri manuel.

POLAIRE DANS « CLAUDINE »



... J'AVAIS, COMME TOUT LE MONDE, APPLAUDI POLAIRE
DANS SON TOUR DE CHANT...

À partir du jour où, obéissant aux suggestions de M. Willy, je coupai mes trop longs cheveux, maint observateur avisé me découvrit une ressemblance avec Polaire. L'observateur avisé ne se récrie sur la similitude de deux jumelles que si elles sont pareillement vêtues et coiffées. Polaire et moi nous avons l'oreille très loin du nez, c'est vrai, et les yeux horizontaux. Autant que ses yeux, que ses chevilles, que ses dents, j'ai pu envier sa délicate petite oreille...

Pour ne pas mentir, je ne demandais qu'à voir tomber ma grande corde incommode de cheveux, qui se nourrissait de moi. Le coup de ciseaux donné, je goûtai un plaisir que seul gâta une lettre de « Sido ». Elle flétrit mon geste en termes étrangement graves : « Tes cheveux ne t'appartenaient pas, ils étaient mon œuvre, l'œuvre de vingt ans de soins. Tu as disposé d'un dépôt précieux, que je t'avais confié... »

Mais je secouais un front délivré du joug et des épingles, et je me répétais avec allégresse : « Je sens le vent passer sur la peau de ma tête ! » À côté de moi quelqu'un voyait beaucoup plus loin : M. Willy était en train d'inventer une paire de *twins*.

De par sa décision nous eûmes, Polaire et moi, trois « tenues » identiques, trois seulement et c'était bien assez, et c'était bien trop : un costume tailleur écossais vert, noir et marron : une robe blanche, une « charlotte » en tulle blanc et bouquet de cerises : un autre tailleur gris-bleu à bandes gris-blanc, piqûres, pattes, et je ne sais plus quelles nervures appelées « straps », au sujet desquelles j'ouvre une parenthèse. Pendant un essayage, le coupeur expliquait :

— Le straps vient jusqu'ici, en mourant, avec les pattes piquées.

Polaire, distraite à son habitude, sortit en sursaut de sa rêverie :

— Oh ! pauvre peutite bête ! On ne peut pas le laisser comme ça ! Il faut le soigner !

Mise au fait et revenue à la réalité, elle s'excusait :

— Le straps, je voyais ça un peu comme le fox-terrier, mais plus petit...

Les jours où notre manager nous menait, vêtues de pareil, au restaurant, elle pouvait difficilement cacher une gêne, une tristesse de bête affublée, qui n'attirait que mieux l'attention gouailleuse. Polaire a toujours mis toute son âme sur son visage... Ce n'est pas sur le mien qu'on eût surpris de telles marques d'un trouble honnête. Je dépassais trente ans, j'avais donc plus de dix ans d'école.

Polaire doit se souvenir encore d'un soir de générale au music-hall — Moulin-Rouge, Casino, Folies ? — où nous étions « commandées de service ».

— Mettez vos robes blanches, conseilla M. Willy. J'aurai l'air de balader mes deux gosses.

Quand nous entrâmes tous trois dans l'avant-scène, l'attention du public se fixa sur nous d'une manière si pesante, si muette et si unanime que les sensibles antennes de Polaire frémirent, et elle recula d'un pas, comme devant la trappe...

— Eh bien, Popo ? dit le manager.

Elle se cramponnait de deux mains à la porte de la loge, s'effaçait : « Non... non... Jeu ne veux pas... Jeu vous en prie... J'entends ce qu'*ils* pensent, c'est laid, c'est haffreux... »

Naturellement, elle céda. Mais lorsque, assise à côté de moi en pleine lumière, elle soupira son : « Ce queu je souffre... » elle me fit, ce soir-là, beaucoup de peine.

Après *Claudine à Paris*, M. Willy, exploitant « à blanc » toute futaie, humant jusqu'au tarissement toute source, requit Polaire de jouer *Le p'tit jeune homme*, et *Le Friquet*, pièce tirée d'un roman de Gyp. En smoking et gilet de fantaisie, ses cheveux exubérants coiffés d'un panama, Polaire, pourtant mince comme aucune femme ne fut mince, détestait le travesti, qui lui donnait l'air d'un petit Brésilien malade, car elle le portait sans entrain.

À Polaire, comme à toutes les bêtes tendres, la tristesse inflige les apparences de la maladie. Polaire triste serre les épaules, joint ses doigts et serre sa joue sur son épaule, comme font ces singes ravissants, que les trafiquants d'animaux sauvages amènent sous notre climat pour qu'ils en meurent... En jouant *Le p'tit jeune homme*, en créant *Le Friquet*, elle regrettait Claudine... Son poignant regret, vaste comme une nostalgie, douait d'une vie singulière et comme posthume un personnage que j'avais inventé et dont je n'étais pas la dupe. Polaire croyait à Claudine, pensait à Claudine avec un sentiment profond et pur. Les reprises de la pièce, les représentations données hors de Paris lui inspirèrent des mots quasi mystiques : « Je vais *la* retrouver », disait-elle. Aujourd'hui elle semble évoquer une morte qu'elle a chérie. Sa foi, sa certitude étaient telles qu'en l'écoutant j'abdiquais secrètement, et je faisais hommage à Polaire d'avoir inventé Claudine.

Après elle, d'autres artistes ont repris un rôle qui exerça, sur une génération de jeunes actrices, une sorte de fascination. Même lorsqu'il ne tente pas le spectateur, le « fruit vert », personnage acide qui, vêtu en enfant, a licence de se comporter en femme, grise étrangement l'interprète et l'abuse sur ses propres moyens. Aussi vit-on des Claudines de toutes couleurs, des rousses, des blondes et des châtaines. Des longues, des trapues, des costaudes et des consomptives. On en vit même une barbue, et c'était, après Polaire, la meilleure, une pauvre enfant fine, qui jouait la comédie gracieusement, avec intelligence, Eva L... Elle était fille d'une officielle, foraine et authentique femme à barbe, et affligée comme sa mère d'un poil terrible, bleu-noir, qui lui gâtait le visage en quelques heures de temps. Le jour, elle se masquait d'une voilette épaisse ; le soir elle se rasait juste avant de se maquiller, et vers minuit une fumée bleue, à travers les fards, lui salissait déjà le menton et les joues, infirmité qui jeta plus tard Eva L... au désespoir...

Mais, ainsi que Polaire l'avait affirmé en état second, avant de jouer le rôle — « Non, Meussieur Vili, la vraie Claudine, c'est moi ! » — il n'y eut qu'une interprète de qui le jeu trépidant, le brûlant visage, la voix parfois saccadée d'émotion écartaient toute idée d'école, de métier, de sensualité concertée, il n'y eut pas d'autre « vraie Claudine » que Polaire.



POLAIRE DANS « LE P'TIT JEUNE HOMME »



ph. henri manuel.

POLAIRE EN 1935

Quel âge atteignais-je ? Vingt-neuf ans, trente ans ? Déjà l'âge où s'agrégent, s'organisent les forces qui assurent la durée, l'âge de résister aux maladies, l'âge de ne plus mourir pour personne, ni de personne. Déjà ce durcissement que je compare à l'effet des sources pétrifiantes... Un goutte-à-goutte tiède glisse du front aux pieds, et l'on s'effare : ah ! c'est du sang, c'est mon sang... Mais non, c'est ce fluide qui laisse en séchant une cendre fine et croûteuse, peu à peu épaissie... Ainsi s'habillent de calcaire les vieux crabes, les très anciens homards, gris de pierre, rêveurs sous leur « quai », et presque invulnérables... J'étais loin de l'invulnérabilité, mais je ne songeais pas à mourir. Sido vivante, je n'ai jamais songé à la mort volontaire. En écartant, comme je le puis, l'idée de Sido, en essayant d'imaginer une jeunesse sans Sido, je crois que le suicide et moi nous ne nous serions jamais ni tentés, ni toisés. Je n'aime pas ce qui est facile, et quant à l'opportunité de notre mort, il n'est qu'autrui pour en savoir juger, dans des paroles confites en sagesse : « Il est mort à temps... La pauvre, elle a bien choisi son heure... »

Trente ans environ, et le goût, l'accoutumance de vivre grâce au cal qui se forme, aux défis quotidiens que je me portais... Dix années de Paris, et malgré les apparences, un isolement bien singulier. Isolement que nous étions deux à entretenir, à préserver : M. Willy et moi. M. Willy connaissait « pas mal de gens », plus de foule que de personnalités. On nous rencontrait beaucoup, on nous invitait peu, de quelle « bonne société » nous fussions-nous réclamés ? Je n'en vois qu'une : la famille de mon mari, qui, pour nous, s'entr'ouvrait, se refermait, inquiète. La période mondaine de M. Willy commence plus tard.

Notre couple suscitait la curiosité, seule je ne suscitais rien du tout. Je n'aurais pas mis de noms sur deux cents visages. La sauvagerie native,

commune aux enfants de Sido, y était pour quelque chose, il fallait compter aussi avec l'attention, l'intention voilées de M. Willy. Il me confiait, l'été, à une solitude gardienne, j'eus souvent à Paris l'occasion de constater qu'il prenait soin de brider l'élan de ma jeunesse vers des amis et amies de mon âge, élans d'ailleurs rares, qu'il assagissait péremptoirement, avec une extrême adresse. Si ma sympathie — qui s'habille encore aujourd'hui de rudesse, et ne parade pas pour plaire — se mêlait d'aller au-devant d'une coquetterie féminine, ou d'une sourde chaleur virile, M. Willy s'en avisait aussitôt : « C'est une amitié indigne de la vôtre », disait-il en grondant doucement, et il n'oubliait pas de mentionner les graves motifs de l'indignité. Au besoin, il insistait : « C'est que je suis un peu jaloux de ma fière petite fille », disait-il avec grâce. Ni petite fille, ni, hélas, fière, et quant à la jalousie... Il semblait savoir qu'une amitié serait, contre lui, une conseillère plus puissante que l'amour, mais aussi que l'amitié, d'essence fine, à croissance lente, se jugule aisément, ergote, boude, recule où l'amour, ce bon gros amour, passe outre et boule l'obstacle. Il arrive en contrefaisant la foudre, part souvent du même train. Mais nous n'avons pas trop de vingt ans pour former une amitié, assurer son présent et son avenir. Mes amis de vingt ans et davantage, mes amis de dix ans et moins, il ne sera pas, ici, question de vous. Nos rendez-vous n'aiment ni le bruit ni la lumière. Soignez-vous bien, duriez plus que moi... Merci.

Notre jeunesse a souvent les amitiés qu'elle mérite. Ils crieront à l'injustice, les jeunes gens qui me liront et qui souffrent d'amitié saignante. Mais ce n'est pas pendant ma première jeunesse que s'est formulée en moi cette opinion critique.

En me mariant, je n'avais eu à trahir aucun de ces étroits attachements d'adolescentes, qui imitent le couple comme les animaux joueurs imitent l'acte amoureux, c'est-à-dire avec gaucherie, avec gaîté, et parfois une ignorante et vindicative violence de sentiment. La vie villageoise, qui n'admet guère le mystère, ne peut empêcher la formation de ces affections-là, mais elle les gêne, les raille, et, à la longue, les décourage. Pour celles que le hasard m'offrit après mon mariage, je les accueillis mal d'abord, non que je me sentisse particulièrement misogyne, mais j'étais garçonnière, assurée dans la compagnie des hommes, et je redoutais la fréquentation des

femmes comme j'eusse été hostile à un luxe qui demandait ensemble des ménagements et une certaine méfiance...

La trentaine, donc, et une exceptionnelle disette d'amitiés féminines, de complicités, d'appuis féminins. La complice idéale, l'appui véritable, je les avais tous les deux dans « Sido », lointaine et proche, Sido à qui j'écrivais chaque semaine deux lettres, trois lettres, bourrées de nouvelles vraies et fausses, de descriptions, de vantardises, de riens, de moi, d'elle... Elle est morte en 1912. Après vingt-trois ans, un réflexe, qui ne veut pas mourir, m'attable à mon bureau, ou à un guéridon d'hôtel si je voyage, et je jette mes gants, et je demande « des cartes postales avec des vues du pays », comme elle les aimait... Et pourquoi cesser de lui écrire ? M'arrêter à un obstacle aussi futile, aussi vainement interrogé que la mort ?

Trente ans... Regrettais-je les premières années, les premières tanières, la bohème étrangement logée dans des meubles d'avoué, mes longs jours oisifs dans la pénombre, et ma convalescence sur le sommier-divan, brodé à gros points par la femme qui m'avait précédée... À cette inconnue, je ne faisais grief que de son goût de coudre, sur la grosse toile-canevas, de larges paillettes coupantes... Je regrettais les fous-rires qui crèvent les jours tristes. Pierre Veber, brouillé avec M. Willy par l'affaire *Une passade*, me manquait, et j'évoquais son humour bondissant... D'ailleurs elle n'a qu'un temps, l'infatuation charmante qui improvise pour son propre compte autant que pour l'ébahissement d'autrui, la jeune folie qui précipitait Pierre Veber, à grand bruit, précédé de sa canne, du haut de l'escalier de la rue Jacob jusque dans la cour. D'en bas, il interpellait M. Willy, en vociférant :

— Il y a des juges, monsieur, pour les gens qui foutent leurs créanciers dans l'escalier au lieu de payer leurs dettes !

Toutes les fenêtres du vieil immeuble s'ouvraient, y compris les deux nôtres, où se penchaient deux longues tresses, et un crâne nu, vaste et vernissé. M. Willy « enchaînait » et répliquait à tue-tête :

— Mes créanciers, monsieur, je les respecte et je les honore ! Je suis un débiteur assidu, ponctuel, je tiens à mes créanciers ! Mais je refuse ce titre à un petit salopaud qui vient me relancer deux fois par semaine, sous prétexte que je lui dois trente-deux francs, en réalité pour pincer les fesses de ma bonne !

La concierge, conçue et réalisée d'après la tradition ancienne, le balai au flanc, le *caraco* hors de la ceinture, ivre de tafia et de chartreuse de ménage, applaudissait son locataire :

— Ça, c'est tapé !

Tandis que Paul Masson, qui se glissait parmi la petite foule ameutée, tirait de sa serviette d'avocat des images qui n'étaient point de piété et les distribuait, impartial dans le crime, aux écoliers comme aux écolières. « Pour occuper les longues veillées d'hiver », leur murmurait-il...

Nous en étions, maintenant, au 177 *bis* de la rue de Courcelles, et je mettais au net *La retraite sentimentale* en y retrem pant mon regret tout vif de Casamène — traduisez : « les Monts-Boucons ». Là, j'écrivais aussi le premier état de *Minne*, c'est-à-dire une nouvelle de cinquante à soixante pages, à laquelle j'avais donné des couleurs qui me plaisaient : rouge, rose, noir, un peu d'or pâle sur la petite héroïne... Ma nouvelle tenait du conte fantastique et du fait divers. Elle me venait — un peu frelatée et se moquant de sa propre littérature — des « fortifs » voisines, et je la voulais garder pour moi seule, la signer, comme les *Dialogues de Bêtes*, de mon nom... Mais M. Willy ne le voulut pas. D'une insistance sans répit, d'un siège à ruiner tous les courages, je sortis vaincue. J'étirai *Minne* en roman, je la rendis froidement infidèle dans *Les égarements de Minne*. Depuis, j'ai bataillé pour la reprendre, mais j'avais lutté plus amèrement avant de l'abandonner... J'ai resserré en un seul, échenillé les deux volumes, et je ne retrouverai plus jamais la petite figure agréable qu'avait *Minne* avant sa « crise de croissance »... Encore heureux que, pour l'honneur du roman français, la fin de ma lâcheté ait abrégé son destin, et tué dans l'œuf Dieu sait quelles *Minne aux enfers*, *La fille de Minne*, *Le divorce de Minne*...

Singulier logis que ce second étage d'hôtel particulier, au 177 *bis*. Le premier abritait un silencieux, un unique voisin, le prince Alexandre Bibesco. Parfois je regardais la chevelure admirable, rousse et dorée, de la princesse Bibesco, née Hélène Réyé — créatrice touchante de Claudinet dans *Les Deux Gosses* — descendre l'étroit escalier tournant, comme une torche qu'on jette dans un puits... L'appartement ne ressemblait à rien de ce que j'avais habité. Au n° 93 de la même rue, nous avions laissé un petit atelier empreint de mauvais goût artiste, peint en vert clinique, meublé de

peaux de chèvres blanches qui jouaient à l'ours, tout intoxiqué de couleur verte, de bibelots Bing, de prétention au glauque et au crapaudin, illustré de deux excommunications, lancées contre M. Willy par Erik Satie...

Une menace bourgeoise se levait de tous les coins, au 177 *bis*. Je la subissais avec une passivité bizarre, mais je perdais mon peu d'assurance, comme si je me fusse sentie visée personnellement.

D'un Saisies-Warrants, M. Willy avait acquis une chambre à coucher « complète », si complète en effet que le cannage de rotin y rencontrait le laqué blanc et les médaillons en faux Wedgwood, ovales, distribués sur les panneaux du lit, de l'armoire, les dossiers des fauteuils, la coiffeuse-triptyque... Celle-ci, à mi-corps, s'affublait de tiroirs à bijoux dans lesquels je serrais, n'ayant point de bijoux, une collection de billes en verre, collection qu'à travers tourmentes, vicissitudes, déménagements, modifications d'état civil et voyages, je n'ai pas cessé de posséder, et même d'enrichir.

Molle, avec les apparences de la distraction, je laissais le mobilier désolant s'installer chez moi, sans autre protestation, sans autre sursaut qu'une incrédulité secrète : « Ce n'est pas possible, ce n'est pas *vrai*, je n'habite pas ici. »

Une femme de chambre, qui vint collaborer avec la cuisinière, revêtit à mes yeux le même caractère d'inauthenticité. Elle avait l'œil vairon, se servait familièrement du mot « incommensurable », démontait et remontait toutes les serrures, et se délectait visiblement de son propre mystère. Ce qu'elle cachait me parut anodin, et comique, au regard de ce que je craignais. Car des plaintes m'édifièrent : Louisa écrivait des vers obscènes en l'honneur de tout ce que les immeubles voisins comptaient de jeunes servantes, et notre cuisinière indignée nous mit entre les mains une odelette, qui célébrait avec concupiscence ses charmes de brune. Au-dessous de sa signature, la poétesse avait ajouté : « P.-S. — *J'irai jusqu'à cent francs, Antonine, et ce n'est pas une blague.* »

Louisa de Mitylène partit, toute honte bue, le sourire aux lèvres. Je regardais autour de moi les saisons et les êtres partir, venir, aller ; je travaillais, je donnais des soins à un intérieur dont le pis que je puisse dire

est qu'il manquait d'âme... L'âme fuyarde, c'était sans doute la mienne, qui cherchait son salut.

Une décision prompte et brutale, je n'aurais ni osé ni voulu la prendre. En acceptant, une fois, pendant le milieu de l'été, que mon séjour aux Monts-Boucons n'eût pas laissé veuf de femme le logis parisien, je m'étais donné la mesure de ma couardise, mais aussi la certitude de ma flexibilité, ainsi j'ai toujours nommé mon empire sur moi-même, estimant qu'il n'y a pas de résistance humaine qui dure, si nous ne savons ployer. Je n'aime certes pas ma longue attente, ma longue peur, mais je mentirais si, pour me donner l'air de battre ma coulpe, je les appelais temps perdu.

C'est à l'oiseux appel de l'amitié féminine que j'ai d'abord fermé mon oreille, me croyant, me sentant trop forte et mal façonnée pour la confiance. Un peu « fière » aussi, dans le sens que ma province assigne à ce mot-là. Les petites Loute et Moute et Touffe du Quartier Latin, rien ne m'a été plus facile que de rire avec elles, de les écouter rire, autour d'un guéridon du Vachette. Mais M. Willy s'avisa d'amener chez nous un frais modèle de Léandre, la notoire Fanny Z..., et je ne ris plus du tout.

Cette année-là, les amateurs d'art se récriaient devant un panneau de Léandre (Gustave Lyon l'acheta), une Fanny de profil, debout dans sa robe noire d'ange des ténèbres. Quand j'eus devant moi, chez moi, la Fanny aux doux cheveux châtons qui roulaient libres sur ses épaules, quand je la vis jeter sur mon lit son toquet de page, porter sur tous objets ses belles mains aux doigts retroussés, ouvrir sa robe par habitude sur sa gorge impatiente, se tirer la langue devant mon miroir, que je l'entendis confier à M. Willy, à moi, aux oiseaux par la fenêtre ouverte, ses préférences voluptueuses, le sang de « la fille à Mme Colette » s'insurgea. Je fis la figure pincée que j'allais cacher en haut d'un arbre, autrefois, à l'arrivée des « visites », la même figure prude et pointue...

« Allons, jouez ! Donnez-vous la main, embrassez-vous ! » disent aux enfants les grandes personnes. Gourmés, silencieux, les enfants offensés rougissent, et restent de glace... La liante humeur de M. Willy n'arrangea pas les choses — du moins entre Fanny Z... et moi. Mais ce jour-là, tout occupée d'elle-même, Fanny ne s'aperçut de rien.

Le mariage — du moins le premier — ne suffit pas à calmer, chez une jeune femme, le romanesque de la pensionnaire. Un engouement bref me prit, à vingt-deux ans, pour une grande alezane teinte et reteinte, qui enseignait le piano. Toquade, attachement de l'élève au maître... Et puis la dame professeur n'était que rousses ténèbres, damas glauques de chez Liberty, béguins cousus de verroterie, et quant à son prénom, je préfère le celer, plutôt que d'avouer qu'elle se nommait Daffodyl, Aglavaine ou Ortrude.

Chaque époque façonne un type féminin d'après les suggestions d'un peintre, mais ce n'est jamais sur celles d'un très grand artiste. Ma dame en Liberty était un Rops. L'œil infailible de la mémoire superflue, en la dépouillant de ses parures couleur d'aquarium, me la montre, la pommette haute, l'abatis énorme, et l'œil prasin, pareille aux blonds assommeurs que Jean Lorrain chérissait. Lorsqu'elle apprit que je connaissais Lorrain, elle éprouva ou feignit une sorte de pâmoison, et mendia la faveur de le rencontrer. Il y consentit, et se vengea. L'ayant vue chez moi cinq minutes, et toisée sans charité, il partit, en me faisant signe de le suivre jusqu'au palier. Là, il me prit sous le bras, mit sa bouche contre mon oreille :

— Imbécile ! me dit-il. Vous n'avez pas vu que c'est un homme ?

Et il me planta là, effarée...

Quelques semaines plus tard, il se moquait de ma crédulité, et jurait qu'il avait voulu rire. Mais je m'étais servie de n'importe quel prétexte pour écarter la dame qui se prénomrait Alladine, ou Joyzelle...



M. WILLY VENAIT D'INVENTER UNE PAIRE DE « TWINS »



SIDO, LOINTAINE ET PROCHE...

La force et la beauté quittaient déjà, lorsque je le connus, Jean Lorrain, gars normand qui tenait beaucoup à l'épithète de « gars », mais y renonçait facilement dans l'intimité. Lui voyant sur le front sa mèche travaillée, rougie au henné entre une marge blanchissante et une zone de cheveux foncés, je m'étais récriée devant cette coiffure tricolore et avais comparé Lorrain aux chattes à trois couleurs, dites « chattes portugaises ». Il rit beaucoup, et signa souvent « la chatte portugaise » les petits billets familiers qu'il m'écrivait dès qu'il m'eut prise en amitié. Sa camaraderie, à longues éclipses, m'était bonne, venue aux jours où je souffrais, dans le secret de moi-même, de n'être que moi, c'est-à-dire une petite jeune femme gentille, qui n'avait d'estime ni pour son travail anonyme, ni pour sa soumission. Rien qu'à me dire, en indiquant un détail de ma coiffure, et une petite cravate à mon cou : « Non, pas comme ceci ; là, c'est mieux. Et pas de rouge autour du cou, cherchez plutôt la même couleur que vos yeux », Jean Lorrain m'avait fait plaisir.

Tourmenté déjà d'usure, de misères physiques, il les avouait plus volontiers à une femme, en même temps que les défaillances d'un caractère resté jeune, frais, sensible aux jeux de couleurs, et qu'exaltaient les paysages, surtout les paysages méridionaux. Ce qu'il portait en lui de mauvais goût se satisfaisait de bijoux économiques, de gemmes troubles — calcédoines, chrysoprases, opales et olivines — de grosses bagues en or torturé, qui n'étaient pas montrables et qu'il montrait. Il aima les cannes d'écaille et les gourdins de « beutier » à lacet de cuir, les foulards bleus, les mouchoirs bleus, les chemises fleur-de-lin, l'iris bleu à la boutonnière, pour le tonique azur que versaient, à ses propres yeux bleus, tous ces colifichets. Il est vrai que sur une sclérotique jaunie, entre des paupières irritées, fleurissaient dans le visage de Lorrain les plus beaux yeux bleus dont pût se

vanter un homme. Ces yeux insatiables ont eu soif de ce qui est beau. Le reste du visage ne les valait pas. Un peu taurin, le nez court et le menton enveloppé des gens qui jugent à la hâte, un teint vermeil que la couperose attaquait, que recouvrirent des artifices maladroits... Mais sous un fard blanc croûteux, sous des traits de crayon bleu-corbeau qui soulignaient, à la fin, les yeux gonflés d'humidité, à l'abri du grand chapeau de farinier qui effarait les passants, je cherche, je retrouve aisément la figure d'un homme.

Jean Lorrain n'a jamais, jusqu'à la fin, abdiqué le droit et l'envie d'être batailleur et même bretteur ; dans les rencontres et les altercations il devenait entièrement viril, se jetait — type taurin ! — tête baissée dans tous les mauvais cas et s'en tirait mal, mais belliqueusement.

Son écriture est tristement éloquente. Couchée, rasant l'horizontale, elle se redresse pour consigner des enfantillages et des vantardises. C'est aux lettres de Jean Lorrain que je prenais l'envie du Midi inconnu, et la titubante écriture qui dessinait le mot « Marseille » semait aussi, pour moi, ces étoiles larges et paresseuses qui dansent si mollement, au milieu du jour, sur l'eau sirupeuse du port. Lettres affectueuses, lettres pleines au commencement de coquetterie littéraire, appliquées au cynisme, — lettres qui vont diminuant, s'éteignant, — lettres qui me sont chères, croquis de Lorrain par lui-même...

« Oui, le hâle fait les yeux bleus plus bleus, mais l'amour en Provence les cerne comme nulle part ailleurs !

*Poitrine dilatée de caresses,
Paupières gouachées de volupté,*

C'est ainsi que je vous reviens, mais pour partir... encore ! Ici, les nougats de l'Exposition après l'abside de Saint-Trophime, les dômes du Trocaderriero après le dôme d'Avignon, et la couperose de Mme X..., cette vieille fraise au champagne, après l'ivoire et l'ambre vert des carnations provençales... De rage vous désirerez ma mort, Colette, tant je rapporte en moi de bleu et de soleil. Mes plus lorraines tendresses. »

« J'ai fait la fête et toute la lyre ! Et que de Claudines et de Claudins !... Il vous importe peu de savoir où j'ai passé la nuit ?

Je me vante, ma chère. Mais il faut cultiver sa légende. »

*« Crevettes roses très cuites,
Entrecôte béarnaise,
Omelette aux confitures de coing,
Banane (une seule),
Et du Saint-Galmier.*

Voilà, Colette ! Et la gaieté du Vieux-Port, et la sollicitude du jeune Mistral, qui est de mes amis. Mais ce soir... eau de riz, et camomille, et coucher à huit heures... J'aimerais mieux vous guider parmi les enfers marseillais. Demain me verra sous les Allées qui, ombre et soleil, sont charmantes le matin. Your's. Ci-joint la chronique que me refuse Le Gaulois ! Ne me la perdez pas. Quelques matelots me font de l'œil. Et, ma foi, quelques poissonnières : je suis fiancé trois fois pour ce soir ! Ah ! si l'on avait de la santé !... Mais il faut pondre de la copie... Votre Lorrain-feu-Phocas.

Comme je vais être ennuyeux ! »

Un message sans date est une sorte d'adieu, un signe décoloré, la trace jaune, sur le papier, d'une encre d'hôtel ou de clinique :

« ...Je suis très atteint, très souffrant, très malade... J'ai lâché les « Raitifs », j'ai lâché les « Poussières », je puis à peine écrire. Se coucher par terre comme un chien... Je ne lis plus.

Si vous saviez dans quel grand fond d'indifférence repose, ou plutôt glisse ma vie... vous plaindriez — ou envieriez — votre

JEAN LORRAIN. »

Sur la foi d'un tel message, déjà je le pleure... Et je le retrouve devant la boutique de Laffitte le libraire, à Marseille, je le retrouve dopé, fardé de frais, rajeuni, encore une fois ressuscité par un des crépuscules roses et verts qui délient l'âme, là-bas, de tous soucis. Mais sa lèvre inférieure constamment se mouille et s'affaisse...

— Venez que je vous montre une jolie maison de Marseille ! Un escalier !...

Il pose les doigts, en baisant, sur cette pauvre bouche qui lui obéit mal... Et nous allons, par des rues étroites où de certains seuils on appelle, avec l'*assent* : « Jain ! » jusqu'à un escalier à rampes et balustres de marbre blanc italien, tourmenté, d'un blanc de sucre...

— Joli ?

— Assez joli. Nous redescendons ?

— Pas avant d'avoir pris l'apéritif.

Il pousse au premier étage une porte de moleskine, derrière laquelle une gouvernante en faille noire s'écrie, elle aussi : « Jain ! » en levant ses mains chargées d'or, or en bagues, or en bracelets, or en joncs, en gourmettes... Aux murs du salon bourgeois, quatre chromos identiques glorifient quatre fois la même « baigneuse » rose, et je m'en égaie, quand la porte s'ouvre sur l'entrée des dames...

De vraies « dames », que de temps en temps je rappelle à moi d'un signe, pour voir si quelque détail n'a point fondu, si elles ont toujours, au cimier de leur chignon-casque, les nœuds de rubans pareils et verticaux, aux couleurs du drapeau français, si leur étrange vêtement de tarlatane grossière, en forme de guérite épatée, les ensache toujours du col aux pieds.

Sous ce cilice raide d'empois, elles sont réglementairement nues, mais on ne fait que deviner les médaillons noirs et larges des seins, un triangle rêche, plus noir encore, et, sur les bas noirs, les jarretières bleu-blanc-rouge... Trois me font un petit salut guindé, la quatrième va s'asseoir contre le mur, mais je n'ai plus d'yeux que pour celle-là, qui porte dénouée et folle une crinière grande comme un nuage, et qui n'a pas de nez dans son visage fixe et épouvanté...

— Menthe verte ? Picon-citron ? propose Jain.

Trois battent des mains :

— Menthe verte ! Menthe verte !

Pour la quatrième Jain insiste, mais elle regarde droit devant elle comme une aveugle.

— Eh ! dis, Jain, laisse-la...

Celle qui a parlé représente avec aisance l'élément autochtone et mondain. C'est une maigre à gros seins, à légère moustache, à petits yeux sévères d'ouvrière honnête.

— Elle est nouvelle ? demande Jain.

— Nouvelle, si tu veux... T'occupe pas d'elle... C'est pas une personne pour vous...

La mondaine étale, sous son derrière bas et modeste, sa cage à gros réseau, et fait des frais pour moi :

— Et madame est de passage ? Et quelle belle ville, hé ? Et même qu'il fait chaud, on a la brise de mer... Et c'est pas les beaux monuments qui manquent, on peut dire !...

— Comment s'appelle-t-elle ? demande Jean qui ne quitte pas du regard, lui non plus, la fille sans nez...

La dame bavarde perd un peu de sa dignité.

— Quand tu sauras qu'on lui dit des fois Mimi, des fois Augusta, tu seras bien avancé ! Elle cause pas même le français !

Elle sirote une gorgée de menthe verte, s'essuie la bouche du bout des doigts, daigne expliquer :

— C'est une qu'on a prise pour les équipages de couleur.

Levant la main en signe de protestation, elle ajoute vivement :

— Elle ne travaille pas à l'étage. Bonne Mère ! Seulement dans la salle d'en bas, sur la cour. Et vous voilà déjà partis ?... Madame, à présent que vous connaissez le chemin... Jain, dis, tu me le feras avoir, le flacon de Chypre ? Tantôt un an que tu me le promets !... Sans adieu, madame... Eh ! Jain, laisse-la, celle-là... Un chien il donne la patte, elle n'en sait pas faire autant...

Dans le bel escalier blanc, tendu de papier-velours rouge, je me souviens que Jean Lorrain m'assura, sans conviction, que le blanc et le rouge ont de tout temps incité l'homme à la joie et à l'amour...

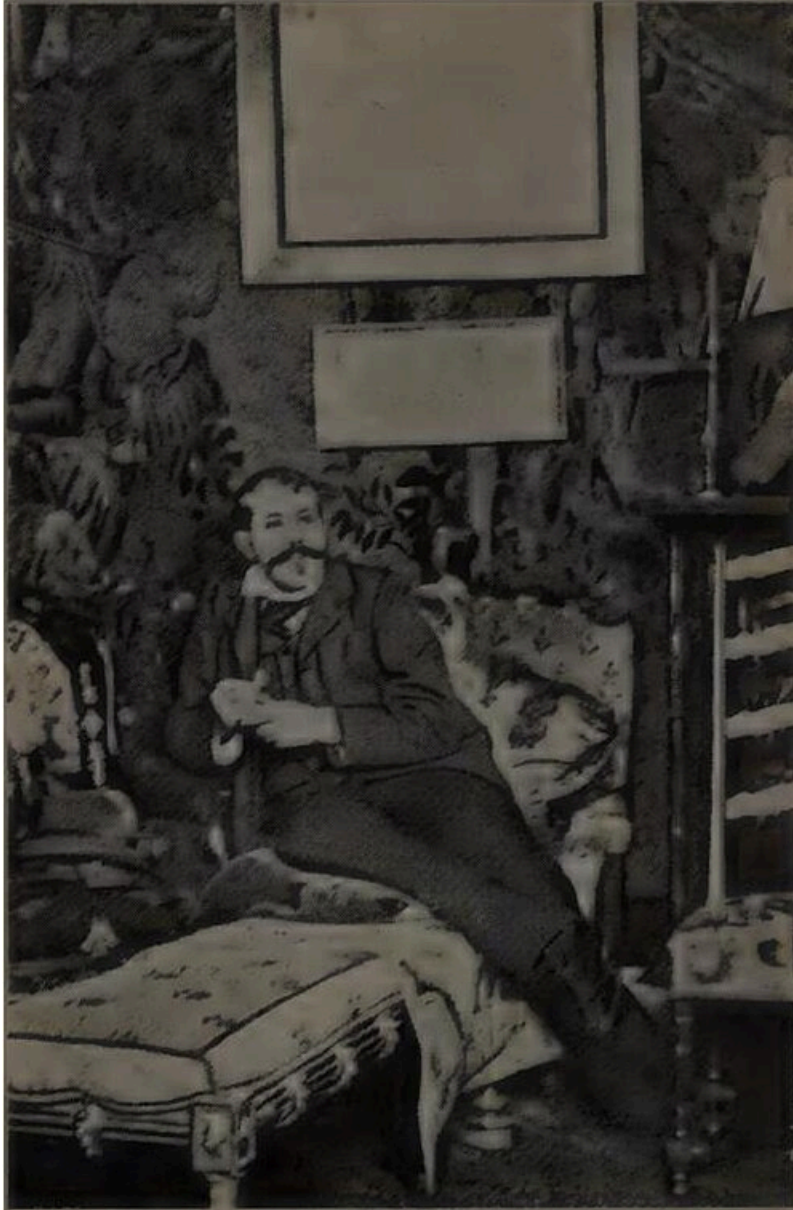
— L'homme peut-être, lui dis-je en rechignant, mais, bon Dieu, pas la femme !

J'avais envie de quelque chose d'acide, de frais, d'un endroit où il n'y eût ni lampes à gaz, ni chromos, ni dames à bonnes manières ; envie de coquillages, de sauce au vinaigre et à l'échalote...

J'avais surtout envie d'oublier la fille hagarde et sans nez. Je n'en eus pas le loisir. Car, en dînant chez Basso, Lorrain y vit la matière d'un « triptyque » et volubile il la changea en ânier d'Égypte, puis en mangeuse de lézards, finalement en hermaphrodite, et m'en dégouta complètement. Mais Lorrain parti, elle réintégra dans mon souvenir sa prison de tarlatane, resta fidèle à sa laideur pétrifiée, et retourna à son destin, — dans la salle d'en bas, sur la cour.



JEAN LORRAIN, VU PAR HENRY BATAILLE



JEAN LORRAIN DANS SON SALON

Au-dessus de l'appartement, rue de Courcelles, l'escalier rétréci menait à un atelier, flanqué d'une chambrette. En ce temps-là, il y avait déjà plus d'ateliers que de peintres, mais les peintres ne trouvaient pas d'ateliers à louer à cause des amants mondains, des femmes excentriques, et des simples particuliers qui se les disputaient pour le plaisir de les meubler de bancs de jardins, de divans-lits, de ciboires, d'ombrelles japonaises et de stalles de chœur. Le mien ne fut décoré que d'un portique et de ses agrès : anneaux, barre, trapèze, corde à nœuds... Je me suspendais, je tournais autour de la barre, j'étirais mes muscles, presque clandestinement, sans passion et sans virtuosité particulière. En y songeant après, il m'a bien semblé que j'exerçais mon corps à la manière des prisonniers qui ne méditent pas nettement l'évasion, mais découpent et tressent un drap, cousent des louis dans une doublure et cachent du chocolat sous leur paillasse.

Car je ne pensais pas à fuir. Où aller, et comment vivre ? Toujours ce souci de Sido... Toujours ce refus intransigeant de retourner auprès d'elle, d'avouer... Il faut comprendre que je ne possédais rien en propre. Il faut comprendre aussi qu'un captif, animal ou homme, ne pense pas tout le temps à s'évader, en dépit des apparences, en dépit du va-et-vient derrière les barreaux, d'une certaine manière de lancer le regard très loin, à travers les murailles... Ce sont là des réflexes, imposés par l'habitude, par les dimensions de la geôle. Ouvrez à l'écureuil, au fauve, à l'oiseau lui-même, la porte qu'ils mesurent, assiègent et supplient : presque toujours, au lieu du bond, de l'essor que vous attendez, la bête déconcertée s'immobilise, recule vers le fond de la cage. J'avais tout le temps de réfléchir, et j'entendais si souvent le grand mot dédaigneux, sarcastique, tout luisant de maillons serrés : « Après tout, vous êtes bien libre... »

Fuir ?... Comment fait-on pour fuir ? Nous autres filles de province, nous avions de la désertion conjugale, vers 1900, une idée énorme et peu maniable, encombrée de gendarmes, de malle bombée et de voilette épaisse, sans compter l'indicateur des chemins de fer...

Fuir... Et ce sang monogame que je portais dans mes veines, quelle incommodité... Ce n'est pas lui qui m'eût soufflé le mot fuite et son bruissement de couleuvre. Je ne désertais que le salon dit hollandais, la chambre Warrants pour cocotte économe, et la salle de bains aménagée par le précédent locataire dans une ancienne penderie triangulaire. Imaginez une baignoire pour mammoth, un réservoir de cuivre comme un bastion et, pour marquer le niveau de l'eau, des poids d'horloge comtoise... Avec Kiki-la-Doucette, je gagnais l'atelier nu, dont le plâtre écorché me devenait de jour en jour inexplicablement aimable. Boulestin et moi nous y tenions des parloties dont le ton tournait au chuchotement complice, encore qu'il ne s'agît guère que de potins, d'anecdotes londoniennes et d'élégance masculine. Il n'est jamais inutile à une femme de savoir comment et pourquoi un homme s'habille mal ou bien. Robert d'Humières grimpait les trois étages en quelques enjambées qui semblaient nonchalantes se laissait aller sur le mauvais petit divan : mais d'un saut inattendu, il traversait la longueur de l'atelier et se trouvait debout sur la barre du trapèze, prouesse suivie, comme celle des chats, d'une humeur prude et pincée. Quelques autres amis apprenaient le chemin de cet atelier sans confort, biffaient la halte au second étage... Symptôme auquel je ne pris pas garde, mais rien n'échappait à M. Willy qui n'en avait pas fini avec l'ère des *twins*, et n'aimait pas me voir gaspiller mon temps avec des garçons. Par vocation, Polaire s'attachait davantage à son métier chéri ; par instinct, appréhension et répugnance saine, elle esquivait les sorties et les dîners en trio. Homme de principe et d'ingéniosité, M. Willy forma une figurante, une sous-*twin*.

Une élève du Conservatoire, Mlle R..., se vit élire parmi la cohorte des aspirantes-Claudine. Elle avait le goût de l'oisiveté, point d'avenir au théâtre, le cheveu cendré, les yeux très clairs et très beaux, le nez fort, et ressemblait à Louis XV adolescent plus qu'à Claudine ou à Colette. Mais deux ou trois robes, autant de chapeaux, firent le nécessaire, et l'opinion publique se chargea du reste. Vous trouverez d'ailleurs la jeune personne, cinquante fois, dans un volume signé Willy, intitulé — simplement — *En*

bombe, et illustré par la photographie. Je ne l'ai pas lu. Mais j'ai regardé les images.

Dans l'atelier aux agrès, M. Willy envoya, afin, disait-il, qu'elle déboulât un peu, la jeune fille, qui était sans malice aucune et le fit bien voir. Lorsque M. Willy nous emmenait toutes deux en victoria, il assignait à Mlle R... la place des enfants, sur le strapontin, où elle boudait vaguement. Un jour, elle donna la raison de sa contenance offensée : « Pourquoi est-ce que c'est toujours moi qui vais sur le strapontin ? C'est pas juste. On pourrait au moins changer ! » Je ris de bon cœur, mais M. Willy, chose étrange, se fâcha : « J'en ai assez de cette charrette à bras, qui a le nez triste ! » s'écria-t-il.

Le rassortiment des twins, après la mise à pied de Mlle R... devint-il difficile ? Je n'eus plus, de mes sosies d'occasion, que des nouvelles indirectes. « La fille de M. Willy a acheté le même chapeau que vous », me dit un jour ma modiste. Pourvue déjà d'un beau-fils, allais-je chicaner une belle-fille de fantaisie ? Une autre *twinn* me resta à jamais lointaine et dépareillée, et cependant celle-là avait emprunté jusqu'à mon nom, puisque je reçus, après des ricochets postaux, la tendre lettre d'un sergent-fourrier, toute frisée de boucles et de paraphes, dont l'auteur ne voulait pas, écrivait-il, attendre davantage avant de « renouveler les instants divins vécus dans le chemin de fer de ceinture ». Il m'attendrait « comme la première fois » à la brasserie de l'Espérance, avenue de la Grande-Armée.

La destitution et le bannissement de Mlle R... me rallièrent à l'atelier. Entre un déménagement et un nouveau domicile, Marcel Boulestin campa quelques semaines dans l'étroite chambre attenante. Notre amitié y prit du corps ; elle est encore, comme lui et moi, de complexion robuste. Cette liaison affectueuse ne fut pas la seule à se nouer sans que je l'eusse quêtée. Autour de moi, choses et gens s'émouvaient. Un peu plus de confiance et de fatalisme m'aidant, un peu plus de télépathie, et j'aurais pu ressentir des chocs favorables, un langage percuté comme celui qu'échangent les mineurs ensevelis. L'un des « coloured-secrétaires », comme disait drôlement Boulestin — je ne vous les nomme pas tous, et il s'en trouvait de spécialisés, — un de ceux que je voyais le plus rarement, me souffla un jour : « Si M. Willy vous parle d'un projet X..., refusez de vous en mêler. » Puis il s'éloigna, les yeux bas, avec la figure d'un homme qui vient de jeter

un avis anonyme dans la boîte aux lettres. Une autre fois, Paul Barlet, nègre en chef, sortit de la timidité chronique que je lui voyais depuis deux lustres, et me dit, en tremblant de la voix et du genou gauche : « Madame, tout ce que j'ai pu sauver de vos manuscrits des *Claudine* est en sûreté chez moi, rue La Fontaine. »

La voyante Freya, alors jeune et aux premiers jours de sa renommée, regarda mes paumes, s'étonna :

— C'est... Oh ! c'est curieux... Je n'aurais jamais cru... Il va falloir en sortir.

— De quoi ?

— D'où vous êtes.

— Déménager ?

— Aussi, mais c'est un détail. Il va falloir en sortir... Vous avez beaucoup tardé.

En quoi je fus, malgré les termes sibyllins de sa consultation, de son avis. Depuis, j'ai accepté l'idée que nous nous trompions toutes deux, et que je n'avais pas trop tardé. Il est bon de ne pas regarder à dix ans de sa vie — j'ai fait bonne mesure avec trois de plus — pourvu que ces dix ans soient prélevés sur la première jeunesse. Après, il convient de liarder.

Aimais-je encore, pour demeurer malgré les signes, attendre, et encore attendre ? Le oui, le non que j'aventurerais ici me seraient suspects. Lorsqu'un amour est véritablement le premier, il est malaisé d'affirmer : à telle date, de tel forfait, il mourut. Le songe qui nous restitue, pendant le sommeil, un premier amour révolu, est le seul à rivaliser en ténacité avec le cauchemar qui poursuit adolescents et octogénaires, le songe de la rentrée au collège et de l'examen oral.

Un point est certain : l'homme extraordinaire que j'avais épousé détenait le don, exerçait la tactique d'occuper sans repos une pensée de femme, la pensée de plusieurs femmes, d'empreindre, de laisser, d'entretenir une trace qui ne se pût confondre avec d'autres traces. Celles du bonheur ne sont pas indélébiles... Je connais des femmes qui, après lui, n'ont plus eu qu'une vie heureuse à leur disposition. Un peu plus elles diraient, comme l'amateur de grande musique, porté par erreur dans le paradis selon Gounod : « Toujours

des harpes ! Toujours des harpes ! Père Éternel, donnez-nous du triangle et de la clarinette, et quelques dissonances bien cruelles, par charité... »

Fuir, c'eût été organiser déjà un temps futur. Mon père l'imprévoyant ne m'a légué aucun sens de l'avenir, et Sido la fidèle n'a jeté qu'un regard effrayé sur les voies étroites par lesquelles ses enfants s'avanceraient jusqu'à l'âge de mourir. Comme elle j'ai manqué d'imagination, et aussi de la foi qu'exprimait Polaire, attachée aux formules conjuratoires : « C'est quand on est au fond deu cent pieds deu mouscaille qu'il vient quelqu'un pour vous en reutirer... »

Pour moi, personne n'était encore venu. D'ailleurs j'étais plus lourde à remuer qu'une montagne... On ne l'eût pas cru à me voir le matin, deux fois par semaine, sur une monture à dix francs l'heure, que je ne chargeais guère, car je maigrissais. La perte de poids sans diète, la volatilisation mystérieuse de notre substance, je ne lui donnais pas encore l'importance qu'elle mérite. Je serrais d'un cran la ceinture de cuir, tirais jusqu'au bout le lacet du petit corset de rubans. Je m'étonnais de maigrir, mais ne sentais pas encore la fin de mes réserves, attentive que j'étais à des secours prématurés, utiles, qui portaient à découvert leur belle forme humaine ; — je pense à vous, visages, esprits... Passages lumineux, trop rares, de Marguerite Moreno ; pudeur et familiarité de Robert d'Humières ; amitié d'une petite-fille du marquis de Saint-Georges, qui signait « Henri de Lucenay » les romans d'aventures lointaines qu'elle écrivait, résignée, pauvre, au coin d'un feu maigre de pension de famille... Et vous, jeune fille blonde, qui ressembliez si radieusement à Bonaparte et vous destiniez au théâtre... Renée Parny se souvient de notre entente rude et bonne, de la pareille intolérance qui nous poussait à la discussion véhémence, à l'agitation physique, comme deux garçons à l'étroit dans un préau... M. Willy, rentrant chez lui, trouva sur le tapis une sorte de boule, poings, pieds mêlés, deux corps jaloux de se nuire, combattant à la manière femelle, à coups rapides, maladroits, griffus...

Nous nous étions disputées, « pour rien, pour le plaisir », en outre Renée Parny avait mal parlé de ma chatte.

Secours aussi, porteur de conseils contradictoires, le langage de la musique. Les premières années, je subissais la musique comme une épreuve. Elle est au nombre des plaisirs que le découragement secret

supporte mal. Je lui prêtais des nerfs disciplinés que l'assaut des cordes, le choc des masses orchestrales obligeaient à une tension qui me demandait toutes mes forces. Comme ma mémoire musicale est vive (celle de mes deux frères ne l'était pas moins), je ne me délivrais pas aisément de la rumeur, de la mélodie, de l'investissement. Couchée, regardant voler au plafond la tache pâle et ailée du gaz de la rue, je chantais au fond de moi, je battais des rythmes avec mes orteils et les muscles de mes mâchoires.

La tache voletante, l'aile de musique, le fragment mélodique et nocturne qui m'échappait, peu à peu le mot, plus urgent, les a supplantés. Le dessin musical et la phrase naissent du même couple évasif et immortel : la note, le rythme. Écrire, au lieu de composer, c'est connaître la même recherche, mais avec une transe moins illuminée, et une récompense plus petite. Si j'avais composé au lieu d'écrire, j'aurais pris en dédain ce que je fais depuis quarante ans. Car le mot est rebattu, et l'arabesque de musique éternellement vierge...

Consentir, comme je le fis enfin, à ce que chaque orage de musique — de musique aimée — fût une défaite heureuse, fermer les paupières sur deux larmes faciles et imminentes, je ne comptai pas, d'abord, ce desserrement comme un progrès. Mais j'en sus faire une réconciliation avec un monde vivant, au milieu duquel je végétais sans parentés, pour certains invisible et nulle, pour d'autres trop évidente et vaguement déshonorée. Dans des dialogues qui s'échangeaient, entre élus de la musique, par-dessus ma tête, j'osai intervenir, simplement afin de dire : « Je suis là, j'écoute... » et qu'ils ne me tinssent pas pour sourde, opaque et bannie...

Les plus grands sont toujours les plus simples : je ne puis froidement me rappeler Fauré, ni manier et relire les vifs billets qu'il m'écrivait. Des billets joueurs et gais, tendres... Tendre, il l'était facilement, à dessein de séduire, à dessein de se laisser séduire... L'amitié sans but et sans exigence, avec lui, n'en devenait que plus précieuse. Je regarde ces petites pages jaunes, maintenant, et je m'étonne : il m'a donné tant de fois une pensée ? Tant de fois, cette main, à peau fine et plissée comme un gant trop large, a quitté pour m'écrire son travail auguste ou son loisir ? Pour me faire rire il a laissé paraître, en vingt lignes, de l'enfantillage, de la raillerie, caricaturé Tiersot à la plume, raconté que par caprice il a lâché la présidence d'un concours à Saint-Claude, noté musicalement des « oh ! oui !... » au-dessous de

« baisers dans l'oreille », promis un « fort coup de sonnette précédant un fort coup de fourchette » ? En ayant l'air d'oublier qu'il était Fauré, je me pliais à un usage de discrétion délicate qu'observaient ses disciples : Louis de Serres, Pierre de Bréville, Bagès qui chantait, Déodat de Séverac — et le noir Debussy...

Ma mémoire, quand je les nomme, retourne à un soir ancien, le soir où l'on donna pour la première fois *Schéhérazade*. Le concert achevé, Claude Debussy n'était pas rassasié de Rimsky-Korsakow. Il bourdonnait des lèvres, nasillait à la recherche d'un motif de hautbois, demandait à un couvercle de demi-queue le son grave des timbales... Pour imiter un pizzicato de contre-basses, il se mit debout, saisit un bouchon, le frotta contre une vitre... Dressé, l'œil sauvage sous des cornes torses, ainsi le chèvre-pied arrache à la haie sa ronce préférée... Debussy ressemblait au peuple de Pan. Je lui chantai ce qu'il cherchait, en m'aidant du piano, et son œil hanté s'humanisa, sembla m'apercevoir pour la première fois : « Bonne mémoire ! Bonne mémoire ! » s'écriait-il. Émue, j'entendais : « Bonne nouvelle ! Bonjour ! »

Mais l'heure venait toujours où s'éteignaient les présages, et je réintérais, sans qu'il fût besoin de menace ni de prière, ma vie mal assise et bien dissimulée. Une pareille obstination n'eût-elle pas dû décourager les ouvriers de mon destin et leurs messages ? Ceux-ci, comme s'ils savaient par où me frapper et me plaire, recouraient, déjà, à des cocasseries d'un mauvais goût précurseur, des propositions de caravaniers. À brûle-pourpoint l'un m'apostropha :

— Voulez-vous prendre un numéro de treize lévriers russes dressés ? La dresseuse propriétaire se meurt à l'hôpital. C'est du tout cuit, tout prêt, l'itinéraire de la tournée, les contrats, tout... Et ça ferait bien un genre pour vous...

Je n'ai pas retenu le nom de l'ambassadeur qui laissa tomber sur moi cette rosée, cette tentation, ce souffle de grande route, cette odeur de cirque... Je haussai les épaules, je me refusai même la vue des lévriers. Treize lévriers, leurs cous de chimères, leurs ventres creux qui boivent l'air, et treize cœurs à conquérir... Anxiété, anxiété ! J'eus beau retourner à ma sagesse de scribe, à ma vieille peur fidèle, l'anxiété travaillait pour moi... Treize lévriers, un rempart, une famille, un pays... Comment ai-je pu les

laisser passer ? Mon regret les suivit dans leur gloire circulaire : « Une autre fois... »

Mais on ne retrouve jamais treize lévriers, quand on les a laissés passer devant soi, taillés à l'image du mouvement et de la vitesse. Faute d'avoir osé rassembler, sous une main qui certes était digne d'eux, les treize lévriers désemparés, j'ai dû accepter d'autres seconds — le ridicule, par exemple. C'est un concours puissant. Sans lui, par quoi me fussé-je signalée ?

Un bel après-midi, sur une pelouse de Neuilly, dans le jardin de Miss Nathalie Clifford-Barney, j'interprétei le *Dialogue au soleil couchant*, de Pierre Louÿs. L'autre actrice improvisée s'appelait Eva Palmer, américaine, rousse à miracle et les cheveux jusqu'aux pieds. Je n'ai vu qu'à ma demi-sœur aînée l'abondance qui accablait le front d'Eva. Pour notre *Dialogue*, elle avait roulé en câbles son exceptionnelle parure et revêtu une tunique à peu près grecque, d'un bleu verdissant, tandis que je me croyais un parfait Daphnis, en vertu d'un crêpe de Chine terre cuite, fort court, de cothurnes à la romaine, et d'une couronne empruntée à Tahiti.

Eva Palmer, pâle, balbutia son rôle. À force de trac, les *r* roulants de mon accent bourguignon devinrent russes. Pierre Louÿs, invité, écoutait. Peut-être n'écoutait-il pas, car nous étions meilleures à voir qu'à entendre. Mais nous croyions que Paris, sous ses ombrelles, sous ses chapeaux très grands cette année-là, ne pensait qu'à nous... Enhardie, après, j'osai demander à Louÿs si « ça n'avait pas trop mal marché ».

— Je viens d'avoir une des plus fortes émotions de ma vie, dit-il gravement.

— Oh ! cher Louÿs !

— Je vous assure. L'impression inoubliable de m'entendre interprété par Mark Twain et par Tolstoï.

Eva Palmer rougit sous sa rouge couronne de tresses croisées et recroisées, et Pierre Louÿs ajouta des paroles consolantes, joignit de bénignes louanges à celles de Nathalie Barney et de ses amis. Mais soudain tous cessèrent de faire attention à la bergère de Boston et au pâtre de Moscou, à cause de l'entrée, par les coulisses de verdure, d'une femme nue sur un cheval blanc harnaché de turquoises, une danseuse dont le nom neuf connaissait déjà une célébrité de coterie, d'ateliers et de salons : Mata-Hari.

Chez Emma Calvé, devant un « autel » qui constituait, avec quelques figurants et musiciens de couleur, son décor amovible, Mata-Hari, danseuse qui dansait peu, mais suffisamment ophidienne et énigmatique entre les colonnes d'un vaste vestibule blanc, avait produit grand effet. Ceux qui à l'époque ont écrit, sur l'art et la personne de Mata-Hari, des dithyrambes, se demanderaient aujourd'hui de quelle illusion collective ils ont été les bénéficiaires... Sa naïve légende et sa danse ne dépassèrent, à aucun titre, les pièges ordinaires des « numéros hindous » de music-hall. La seule et agréable certitude qu'elle donnait aux publics mondains, c'étaient un torse délié dont elle cachait prudemment les seins, un dos fier et mouvant et des lombes bien musclées, de longues cuisses et des genoux fins. Le nez, épais comme la bouche, certain éclat huileux de l'œil ne modifiaient point, au contraire, l'idée que nous nous faisons de l'Asiatique. D'ailleurs la fin de sa « danse », libérant Mata-Hari de sa dernière ceinture, au moment où elle tombait avec modestie sur le ventre, menait tous les spectateurs — et bon nombre de spectatrices, — à la limite décente de l'attention.

Sous le soleil de Mai, à Neuilly, en dépit des turquoises, de la crinière noire dénouée et du diadème en clinquant, de la longue cuisse, surtout, contre le flanc de l'arabe blanc, elle surprit par la coloration de sa peau qui n'était pas brune et savoureuse comme aux lumières, mais d'un violacé faux et inégal. La parade équestre finie, elle mit pied à terre, s'enveloppa d'un sari. Elle salua, parla, déçut un peu... Ce fut bien pis, lorsque Miss Barney l'invita, en tant que personne privée, à une seconde garden-party...

— Madame Colette Willy ?

À la voix fortement accentuée qui m'appelait par mon nom de fantaisie, je me retournai. Une dame, cuirassée de baleine, la gorge haute dans un tailleur à damier blanc et noir, la voilette à pois de velours sur le nez, me tendait une main étroitement gantée de chevreau glacé blanc, brodé de noir. Je me souviens aussi d'une blouse chemisier, à jabot, à col raide, d'une paire de chaussures jaune d'œuf — je me souviens de mon étonnement.

La dame rit à fortes et belles dents, se nomma, étreignit ma main, exprima le désir de me revoir, et ne sourcilla pas lorsque la voix nette et sans ménagement de lady W... s'éleva, à côté de nous :

— Elle, une Asiatique ? Vous me faites rire... Hambourg, Rotterdam, oui, Berlin, peut-être...

Un autre jardin, la même saison, me vit, presque aussi gauche que la première fois, sur une autre scène improvisée. Du haut d'une estrade, je me présentais, en vers, aux auditeurs égaillés sous des charmilles :

*Je suis un faune, un tout petit
Faune, robuste et bien bâti,
Au doux regard, au fin sourire,
Je le sais, car dans les ruisseaux,
Parmi les iris, les roseaux,
Parfois, quand j'ai bu, je me mire.*

Attribuée à Willy, due au plus rapide de ses collaborateurs, — un poète qui compte, à son actif, des vers beaucoup meilleurs, — la saynète avait été commandée, écrite, livrée, répétée en une semaine.

— Si cela vous amusait de jouer sur un vrai théâtre, j'ai un autre acte en prose, me dit, peu après, M. Willy. Je suis même persuadé qu'il vous serait facile d'organiser une série de représentations agréables, de déplacements... Bruxelles, tenez, est curieux de certains spectacles, de personnalités...

Le style de « communiqué », l'accent prudent de la voix neutre, en fallait-il davantage pour me donner l'alarme ? Je me fis tout entière silence, ouïe, pour recueillir la suite :

— Ce serait d'autre part une occasion excellente de liquider cet appartement mortel, de trouver une combinaison plus adéquate à un genre d'existence différent, — oh ! un peu différent... Rien ne presse...

À ne pas m'y tromper, ce que j'entendais constituait un congé. Quand je rêvais évasion, à côté de moi on méditait de me mettre commodément à la porte, à ma porte ? Mais cette fois-ci, on ne réclamait pas ma complaisance. Je délibérai brièvement, et en désordre. Ce peu de bruit, ce peu de paroles, allais-je m'en contenter ? Au fond, nous aimons toutes les grands cris et les gestes qui cognent le plafond...

Je me souviens d'une chaleur qui me monta aux joues, de ma stupidité. Dépouillée par supercherie de ce que je voulais par ruse délaissier, je tournais et retournais une bribe du Code, « désertier le domicile conjugal... » Mots que je trouvais non point déplaisants, mais gros d'un désarroi vaguement militaire, avant-coureurs d'abandon de poste, de pansements hâtifs, mots, gestes, devant lesquels j'hésitais... L'esprit de contradiction chez la femme est aussi fort que l'instinct de propriété. Si elle n'a pour tout bien qu'un malheur, elle se colle à son malheur. Elle enfouit un sou de cuivre, se retient à des murs sans toit...

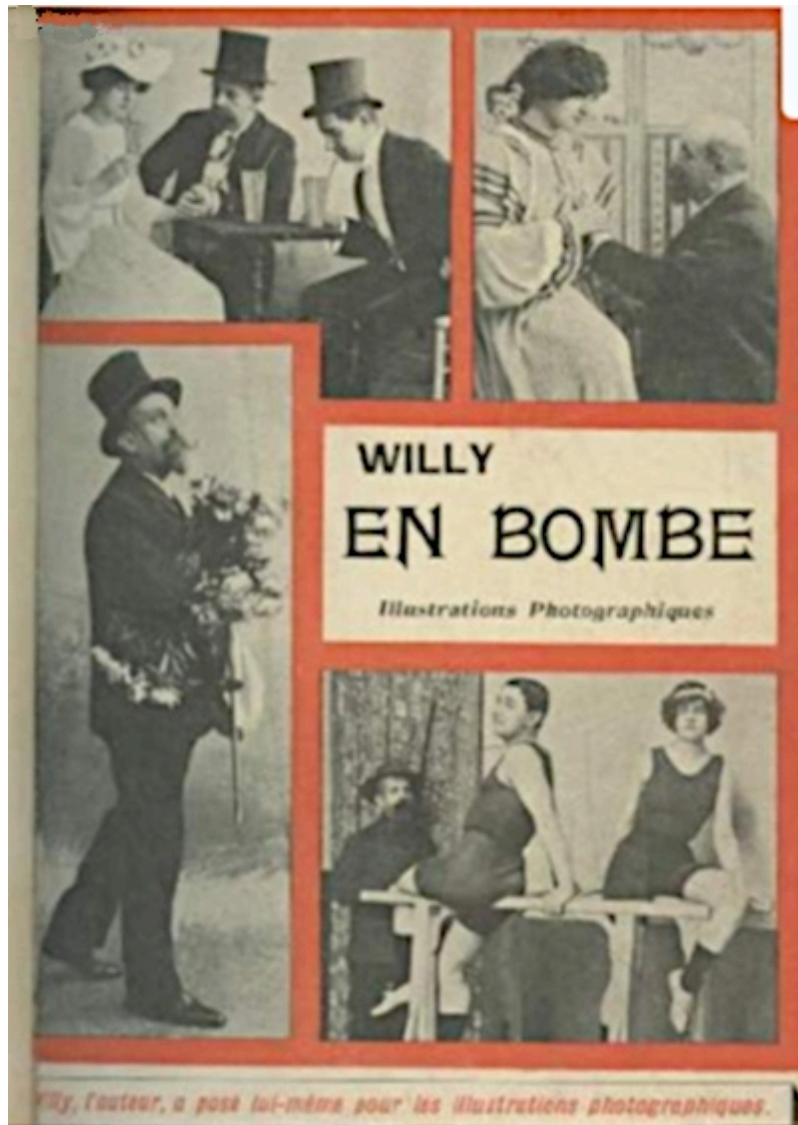
« Rien ne presse... » ? J'entends : « Tout est fini. » C'est moi qui aurais voulu dire ce « tout est fini ». Puisque je ne l'ai pas dit, je n'ai plus qu'à me taire. Les heures, à dater de « rien ne presse », je les ai distinctement vues courir. Je m'accroche à ce que je concertais de trancher... En dix années je n'ai pas autant attendu, ni si honteusement. J'attends encore une semaine, encore deux semaines ; j'attends une fin, en sachant que ce n'est pas moi qui mettrai un terme à ma pleutrerie, mais l'homme qui le premier disposa de moi. Et toujours cette modération, ce peu de bruit... Un silence comme par temps de neige. Avant ce moment-là, j'avais été capable, comme tout le monde, d'imaginer une évasion : le panache de vapeur sinon le cheval à tous crins, une lettre d'adieux en forme de traité de paix, et bien noble ; une écharpe dont le vent s'empare, tout le romanesque de la fuite seule ou à deux. Mais je n'arrivais pas à inventer le lyrisme de l'expulsion. Il existe cependant. Je m'en suis aperçue après, dans le petit rez-de-chaussée de la rue de Villejust.

C'est là que j'ai affronté les premières heures d'une vie nouvelle, entre la chatte et le chien. J'avais emmené aussi ma vieille peur fidèle, qui ne devait pas de sitôt me quitter. Là je sautais sur mes pieds à tout coup de sonnette, — une vraie sonnette, en calice avec une langue battante, qui tintait d'une manière aiguë et intolérable, une sonnette d'orphelinat. Souvent elle m'annonçait qu'une main venait de glisser, sous la porte, une lettre. J'ouvrais le message en prenant la résolution de ne plus ouvrir celui du lendemain, que j'ouvrais pourtant. Ce que j'y lisais m'était fastidieux, et comme pâli par un long emploi, malgré les mots-cabochons signalés par des capitales au-dessus d'un paraphe en lame de sabre : « Je suis ainsi fait que la RANCUNE est l'ardent revers de ma reconnaissance... » « Voyons, ma

chère amie... » « Votre vaudevillesque diplomatie, qui consiste à ne pas me rendre ce manuscrit... » « Nous avons été des associés, ne devenons pas des ennemis. Vous n'auriez rien, je vous le jure, à y gagner... Nos conventions, qui jouent encore, j'y compte... »

Mais aucune des lettres ne me demanda, jamais, de rebrousser le chemin qui m'avait, avec ma malle, quelques meubles, le chien et la chatte, menée de la rue de Courcelles à la rue de Villejust. Aussi m'accoutumai-je, dans le petit rez-de-chaussée, à penser que je touchais le lieu où il faudrait bien que toute ma vie changeât de goût, comme change le bouquet du vin selon le versant qui porte le cep.

J'eus bien raison de me fier à ce que je connaissais le moins, mes semblables, la sollicitude humaine... Si j'écrivais quelque jour mes souvenirs de « l'autre versant », il me semble que par contraste le « han » d'effort, le cri de douleur y rendraient un son de fête, et je ne saurais m'y plaindre qu'avec un visage heureux.



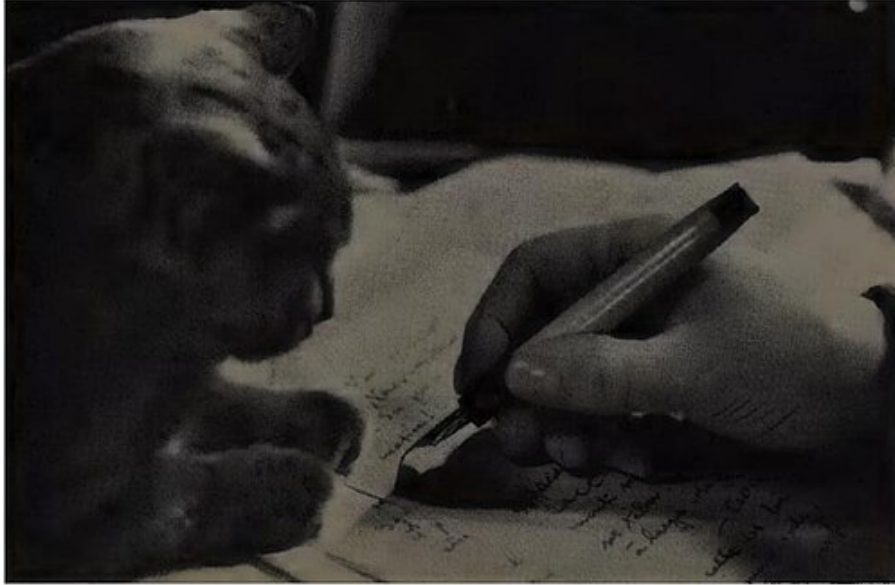
COUVERTURE D'UN DES ROMANS DE M. WILLY



... SUR UNE MONTURE À DIX FRANCS DE L'HEURE...



... SEULE, AVEC LE CHIEN...



ph. studio limot.

...SI J'ÉCRIVAIS QUELQUE JOUR MES SOUVENIRS DE « L'AUTRE VERSANT »...

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegonde1
- Acélan
- Cantons-de-l'Est
- M-le-mot-dit
- Guise
- Portia1780~commonswiki

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur